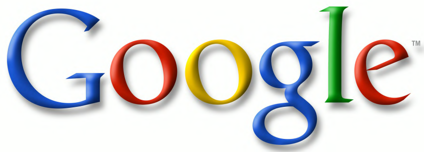


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

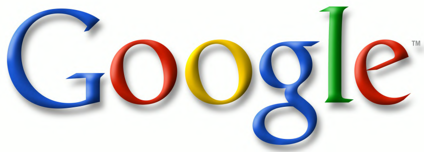
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

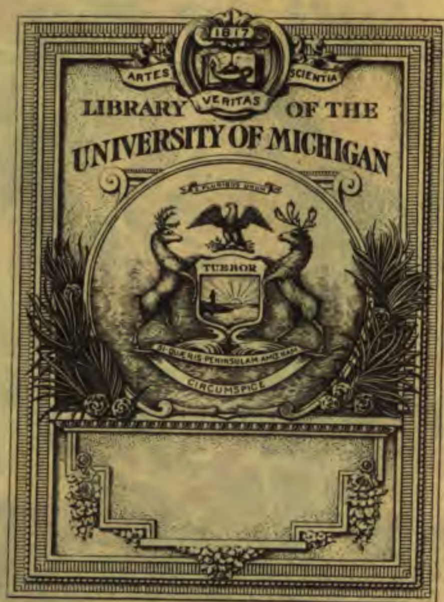
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE
DU ROYAUME
DE SIAM.

TOME SECOND.

HISTOIRE DU ROYAUME DE SIAM.

TOME SECOND.

HISTOIRE
CIVILE
ET NATURELLE
DU ROYAUME
DE SIAM,

Et des Révolutions qui ont bouleversé cet Empire jusqu'en 1770;

Publiée par M. TURPIN,

Sur des Manuscrits qui lui ont été communiqués par M. l'Evêque de Tabraca, Vicaire Apostolique de Siam, & autres Missionnaires de ce Royaume.



A PARIS,

Chez COSTARD, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

DS
577
.T94
v.2

7268/6-129



HISTOIRE DES *RÉVOLUTIONS* DU ROYAUME DE SIAM.



CHAPITRE PREMIER.

Des premiers Rois de Siam.

LE despotisme oriental, qui flétrit l'ame & desséche le sentiment, est le germe de toutes les révolutions qui consolent les peuples par la chute de leurs tyrans. Tout Etat où un seul est contre tous, a une consti-

tution vicieuſe qui le fait paſſer ſucceſſivement de la grandeur dans l'humiliation, de la force dans la foibleſſe, & qui ſe détruiſant lui-même, attend quelquefois une irruption étrangere qui rende au peuple la jouiſſance de ſes droits. Les trônes de l'Aſie ſont des théâtres mobiles & chancelans, qui à la fin s'écroulent & couvrent de leurs débris l'ambitieux, qui, s'arrogeant le privilége de tout oſer, réduit le foible au déſeſpoir de tout enfreindre. Le droit de la force eſt celui du brigand qui dépouille le voyageur déſarmé, & qui après avoir joui quelque temps de l'impunité, expire ſous la hache du bourreau. Le Monarque qui participe le plus aux faveurs de la loi, méconnoît ſes avantages, lorſque mécontent du partage, il aime à ſe voir environné d'eſclaves tremblans, qui murmurent en ſecret, & qui n'attendent qu'un chef pour être rebelles.

Effets du deſpotiſme.

La légiſlation informe des Sia-

mois a produit tous les malheurs publics de la nation. On n'y connoît ni les bornes du pouvoir, ni l'étendue de l'obéissance. Ce peuple indifférent sur le choix de ses maîtres, reçoit des fers de la main de l'ambitieux qui daigne lui en donner; & toujours malheureux, il n'a d'espoir que dans une prochaine révolution qui l'asservit à un nouveau tyran, paré insolemment du titre imposant de libérateur. Quel intérêt peut inspirer un despote qui usurpe le privilége d'attenter à la liberté & au bien de ses sujets, qui substitue au droit naturel un pouvoir arbitraire? Il disparoît de dessus la surface du globe comme ces torrens qui ne laissent que le souvenir de leurs ravages. Les Rois de Siam, invisibles à leurs sujets, ne s'en font connoître que par des actes d'autorité; ainsi ils ne peuvent inspirer ces tendres émotions, ces transports délicieux qu'inspire la présence d'un Roi pere & citoyen.

Cause du malheur des Siamois.

Je n'entreprendrai point de déchirer le voile qui couvre le berceau de cet Empire. Ce peuple n'a jamais connu l'art de l'Imprimerie, qui seul peut consacrer les vertus & les foiblesses de ceux qui président aux destinées publiques. Ses monumens historiques ne sont fondés que sur des fables grossieres & des traditions accréditées par l'imposture des Prêtres habiles à substituer le merveilleux à la vérité simple & nue. Les Siamois ne nous sont connus que depuis la découverte des Indes par les Portugais, & c'est à cette époque que nous devons fixer leur histoire. Leur premier Roi, selon leurs annales incertaines, commença à régner l'an 1444 avant Jesus-Christ. Il eut quarante successeurs jusqu'à celui qui régnoit l'an 1546 de notre Ere. Tous ces Rois étoient de familles différentes, qui tour-à-tour furent précipités du trône qu'ils avoient envahi, parce que devenus despotes, on les punissoit de l'abus de leur

Incertitude de leur histoire.

pouvoir. Les ames fieres & jalouses d'une dépendance limitée, doivent se consoler de la dégradation où elles sont réduites, par l'espoir que leur avilissement n'est que passager, & que leur postérité sera affranchie des fers qui les accablent. Rarement la tyrannie transmet le fruit de ses attentats à ses descendans.

Premier Roi de Siam.

L'histoire ne nous a point transmis le nom du Monarque qui régnoit en 1550, quoiqu'elle en ait consacré les principales actions. Ce fut sous son régne que le royaume de Siam fut dévasté par l'irruption de plusieurs nations voisines, qui porterent le fer & la flamme dans les villes & les campagnes. Trente mille victimes innocentes furent sacrifiées à la brutalité de leur vengeance; & cet essain de combattans sembloit plutôt vouloir dévorer les moissons & détruire les cités, que les conquérir & les gouverner.

Le Roi de Siam alarmé de leurs progrès, se réveilla au bruit des

gémissemens de son peuple. Il leva une armée nombreuse. Tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, furent sommés de se ranger sous le drapeau ; & ceux qui auroient la lâcheté de se dispenser de combattre pour la patrie, furent menacés d'être punis par la peine du feu. Les étrangers furent asservis à cette loi. Il y avoit alors dans ce royaume cent trente Portugais, dont cent vingt furent obligés de prendre les armes. Le Monarque se crut invincible, quand il vit sous ses ordres cette poignée d'Européens qu'il regardoit comme autant de héros.

Ses expéditions guerrieres.

L'armée forte de quatre cens mille hommes, parmi lesquels on comptoit soixante & dix mille étrangers, se mit en mouvement, ayant le Monarque à sa tête. Elle fut encore grossie sur la route par cent mille hommes, & fortifiée de quatre mille éléphans. On doit regarder ce nombre comme une impudente exagération. Il est vrai que la so-

briété naturelle des Indiens donne la facilité de faire ſubſiſter les armées les plus nombreuſes: mais comment les raſſembler dans un pays qui manque d'habitans? Au reſte j'expoſerai les faits comme ils nous ſont tranſmis, parce que je n'ai que des raiſons de probabilité pour les détruire.

L'armée ſous les ordres de quatre Maréchaux de camp, dont deux étoient Turcs, & les deux autres Portugais, s'avança pour arrêter les ravages des campagnes. Dès que les deux partis furent en préſence, les ennemis commencerent l'attaque avec tant de furie ſur l'arriere-garde des Siamois, qu'elle auroit été détruite, ſi le Roi n'eût changé ſon ordre de bataille. Cette nouvelle diſpoſition lui rendit la ſupériorité; & ſecondé par les Portugais qui combattoient à ſes côtés, il réunit toutes ſes forces, & engagea une action générale, où ſes éléphans & ſon artillerie porterent le déſordre & la déſolation dans les ba-

taillons ennemis, qui profiterent de la faveur des ténebres pour se retirer sur leurs terres, après avoir laissé cent trente mille hommes sur la place.

Cette victoire coûta cinquante mille hommes aux Siamois, qui, fiers de cet avantage, firent une irruption dans le royaume de Quibem, gouverné par une Reine qui avoit favorisé le passage des ennemis. Quatre cens mille Siamois entrerent dans ses Etats. Les villes dont ils firent la conquête, furent sacagées; & les habitans, toujours victimes des querelles des Rois, furent passés au fil de l'épée. La capitale auroit éprouvé la même destinée, si la Reine, se dépouillant de sa fierté naturelle, n'eût fléchi son vainqueur, en se soumettant aux conditions qu'on daigna lui prescrire. Cette Princesse convaincue de sa foiblesse, consentit à payer un tribut annuel de soixante mille ducats de Portugal; & pour comble d'ignominie, son

fils âgé de neuf ans fit hommage, en qualité de vassal, au vainqueur, qui l'emmena à Siam, pour servir d'ornement à son triomphe.

Le Monarque victorieux ne jouit pas long-temps de sa gloire: ses jours de prospérité furent changés en jours funebres. La Reine, pendant son absence, s'étoit abandonnée à l'ivresse d'un amour criminel, & une grossesse de quatre mois manifestoit son infidélité. La crainte d'être punie de son adultere, la précipita dans un nouveau crime; & pour s'en assurer l'impunité, elle empoisonna dans une tasse de lait son époux outragé. Ce Prince languit encore pendant cinq jours, qu'il employa à régler les affaires publiques. Les Portugais, compagnons & instrumens de ses victoires, furent honorés de ses bienfaits. Il déclara leur nation exempte pendant trois ans de toute espèce d'imposition, & leurs Prêtres eurent la liberté d'annoncer l'Evangile dans tout le royaume, Il est empoisonné.

Son fils fut proclamé Roi, & la douceur de se voir revivre dans un autre lui-même, le rendit insensible à la dure nécessité de mourir.

Excès de la Reine.

Dès que le Monarque eut les yeux fermés, les principaux officiers de l'Etat déférerent la régence à la Reine, dont ils ignoroient les atrocités. Ses couches qu'elle ne pouvoit tenir secrettes, révélerent ses impudicités; mais familiarisée avec le crime, elle montra un visage tranquille, qui annonçoit une ame inaccessible aux remords, & pour comble de scandale, elle résolut de faire entrer dans son lit le complice de sa débauche. Après ce premier pas, qui excita des murmures sans faire encore des rebelles, elle conçut le projet de le placer sur le trône; & de se défaire du jeune Roi par le même moyen qu'elle avoit employé contre le pere. Les plaintes des grands & du peuple l'arrêterent dans le chemin du crime, & le cri de la nation favorisa sa po-

litique. Elle affecta de craindre des attentats contre son fils, dont elle seule étoit l'ennemie, & ce fut pour les prévenir qu'elle demanda une garde qui pût mettre sa tête sacrée à couvert des complots sacriléges dont elle disoit être instruite. On lui accorda deux mille hommes de pied & cinq cens cavaliers, pour veiller à sa sûreté. C'étoit une innovation que cette milice subsistante dans un Etat qui jamais n'entretenoit des troupes que lorsque la patrie étoit menacée d'une invasion étrangere : mais c'est le moyen employé dans tous les âges pour attenter aux priviléges du citoyen qui paye encore ses oppresseurs.

Sa politique cruelle.

Dès qu'elle fut armée du pouvoir, elle ne s'en servit que pour immoler à sa vengeance ceux qui pouvoient l'arrêter dans sa marche, & qui murmuroient des désordres de sa vie. Ses premiers coups tomberent sur les citoyens les plus distingués. Deux des principaux Sei-

gneurs périrent dans les supplices sur des allégations frivoles. Cette Princesse effrénée dans ses amours & ses vengeances, croyoit retenir dans le devoir par l'appareil des châtimens; mais tant de sang répandu étoit une semence dont renaissoient de nouveaux ennemis de sa tyrannie. La confiscation des biens de ces innocentes victimes lui servit à se faire des complices: mais ceux dont il faut acheter l'amitié ne persévèrent dans leur attachement qu'autant qu'on fournit sans cesse des alimens à leur basse cupidité. Elle s'apperçut bientôt qu'au lieu d'avoir acquis des amis, elle n'avoit acheté que des traîtres dévoués à servir ceux qui sauroient mieux les payer. Ce fut alors qu'elle plaça sur le trône son amant adultere dont elle avoit fait son époux; persuadée qu'un homme en imposeroit davantage aux murmurateurs qu'une femme qui avoit donné des exemples multipliés de la fragilité de son sexe.

Le jeune Roi, fantôme placé sur le trône, en fut précipité par sa marâtre impitoyable, & le funeste breuvage qu'elle lui présenta de sa propre main prévint les vengeances qu'elle devoit en attendre; mais elle ne recueillit pas long-temps le fruit de son parricide: au moment qu'elle se félicitoit d'avoir acquis des sujets, elle fit l'expérience que le crime n'enfante que des ennemis. Les grands enhardis par la haine dont elle étoit chargée, & secondés par le Roi de Cambaye, conspirerent pour délivrer le royaume d'un monstre qui ne pouvoit se rassasier du sang de ses victimes. Ils l'inviterent avec son époux à un festin, où tous deux furent massacrés. Le trône qu'ils avoient souillé fut rempli par un frere naturel du pere du dernier Roi, qui passa de la tranquillité de la vie religieuse dans le tumulte des affaires.

Elle empoisonne le Roi son fils.

Elle est assassinée.

Ce nouveau Monarque avoit contracté dans la retraite des moeurs,

Le nouveau Roi est un tyran.

dures & ſauvages, qui lui firent négliger le ſoin de ſe faire aimer. Sa politique barbare lui fit croire que pour être obéi il falloit ſe faire craindre, & qu'il étoit plus facile de contenir les peuples par des châtimens, que de les captiver par des bienfaits. La molleſſe où il ſe plongea ne put adoucir ſa férocité naturelle, & du ſein des voluptés il dicta des ordres ſanglans qui remplirent l'Etat de troubles & de mécontens. Son ineptie dans les affaires réveilla l'ambition d'un voiſin puiſſant. Le Roi des Bramas enviſagea comme facile la conquête du royaume. Ce peuple a tant d'influence ſur les deſtinées des Siamois, que je ne puis me diſpenſer de le faire connoître.

Des Bramas. On confond ordinairement les royaumes du Pégu, d'Ava & des Bramas, parce qu'ils obéiſſent au même Souverain. Ce pays uni & découvert n'a de montagnes que ſur ſes frontieres. L'air qu'on y reſpire eſt pur, & le ſol produit tou-

tes ſortes de grains & de fruits. Les plaines & les forêts ſont couvertes de gibier, d'éléphans, de buffles, de cabris & de cerfs. La volaille eſt ſuculente & commune; les coqs ſont fort grands, & les poules fort belles. La terre renferme des mines de fer & de plomb, qui ſervent de monnoie: c'eſt de-là qu'on tire les plus beaux rubis & les ſaphirs les plus eſtimés. Les diamans, qui ſont fort petits, ne ſe trouvent que dans le jabot de la volaille, & ſur-tout du faiſan. Le privilége de les vendre eſt réſervé à une ſeule famille, & ce ſeroit un crime d'Etat de creuſer la terre pour en tirer.

Différens peuples du Pégu.

Les habitans naturels ſont diſtingués des Bramas leurs vainqueurs, autant par les traits que par leurs habillemens. Les Péguans, quoique fort gros, ſont bien faits, & ont des traits réguliers. Leur teint eſt olivâtre. Ils n'ont point de barbe, par la précaution qu'ils ont de l'arracher, comme une excreſcence importune. Leurs dents

ſont naturellement blanches; mais ils les noirciſſent pour n'avoir point de reſſemblance avec le chien. Les femmes, beaucoup plus blanches que les hommes, ſont petites; elles ont le viſage plein, & les membres bien proportionnés. Leurs mœurs en général ſont douces, & elles reſpirent la volupté. Licencieuſes & laſcives, elles ont renoncé aux avantages de la pudeur. Quand elles paroiſſent en public, elles n'ont qu'une toile de coton blanche qui flotte ſur leur tête, qui n'a d'autres ornemens que leurs cheveux noirs. La plupart ſont preſque nues, & n'ont à la ceinture qu'une étoffe tranſparente, qui laiſſe appercevoir ce que l'honnêteté preſcrit de cacher. Cette nudité n'a point été introduite par le goût de la débauche: on prétend qu'elle eſt l'ouvrage d'une Reine politique, qui la preſcrivit pour rapprocher les hommes, qui, dans leurs écarts monſtrueux, s'abandonnoient à une brutalité plus criminelle.

L'habillement des Bramas est différent. Ils portent une robe de mousseline transparente, qui laisse voir leur peau, sur laquelle ils impriment différentes figures avec de la poussiere de charbon, qu'ils inserent par le moyen d'un poinçon. Cet ornement, qui leur est particulier, les distingue des Péguans. Leurs festins sont sales & dégoûtans : l'appétit est satisfait dès que l'on sert les mets. Ils assaisonnent tout ce qu'ils mangent d'un poisson pourri qui leur tient lieu d'huile & de beurre. C'est ainsi que les Européens font usage de l'ail, dont l'odeur n'est pas moins désagréable. Comme ils n'ont point de bled, il y suppléent par des gâteaux de riz. Leur boisson ordinaire est d'eau pure, ou d'un jus qu'ils extraient d'un arbre dont le goût est très-agréable. De leurs habits.

Quiconque prend une femme, est obligé de l'acheter comme un vil bétail ; & si le dégoût suit la jouissance, il a la ressource de la De leurs mariages.

répudier. La femme jouit du même privilége, en restituant ce qu'elle a reçu. Les droits de l'hospitalité s'étendent jusqu'à permettre aux peres de prostituer leurs filles aux étrangers, qui prennent une femme à bail comme une maison. La plupart de ceux que leur commerce appelle au Pégou, contractent ces alliances passageres, qui n'ont point la flétrissure d'un concubinage. La loi a pourvu aux inconvéniens qui pourroient en résulter. Le Roi est l'héritier de tous ses sujets; mais quand il y a des enfans, il n'a que le tiers en partage.

De la médecine.

La pureté de l'air qu'on y respire supplée à l'incapacité des médecins. Quand quelqu'un tombe malade, on dresse une table où l'on sert les mets les plus recherchés, pour se rendre propice le diable qu'on regarde comme l'auteur des infirmités qui affligent l'humanité. Cette cérémonie est dirigée par un charlatan révéré, qu'on appelle le pere du diable; & quoique l'état

du malade doive inſpirer la triſteſſe, toute la maiſon retentit des voix & des inſtrumens, pour fléchir l'être mal-faiſant.

L'or, l'argent, les rubis, le muſc, ſont les richeſſes qu'on emporte chez l'étranger, & l'on comprend ſous la dénomination générale de rubis, les topazes, les ſaphirs, les améthyſtes & les autres pierres précieuſes. Les Européens donnent en échange des caſtors & des rubans à fleur d'or & d'argent, que les grands portent ſur leur chapeau. Tout le commerce ſe fait par des courtiers, qui ſont garants du payement; & s'ils ſont convaincus d'infidélité, le créancier eſt autoriſé par la loi à ſe ſaiſir de leurs femmes, de leurs enfans & de leurs eſclaves, qu'il expoſe à ſa porte aux rayons du ſoleil.

Des pierres précieuſes.

Les Péguans, comme tous les peuples de l'Inde, reconnoiſſent un Dieu créateur, que les peuples ont le privilége excluſif d'adorer. Il eſt des divinités créées & ſubal-

Leur Religion.

ternes, à qui les peuples s'adressent dans leurs besoins: le diable est un des principaux objets de leur culte. On en voit qui dès le matin portent une portion de riz, en criant qu'ils vont lui donner à manger, pour qu'il leur soit favorable pendant la journée. D'autres, dans leurs repas, lui jettent par-dessus leurs épaules ce qu'on leur sert de plus exquis. C'est sur la doctrine de Manès que ce culte insensé est fondé.

Ils admettent une succession éternelle de mondes, dont chacun a son dieu pour le gouverner. Le systême de la métempsycose y a trouvé beaucoup de partisans, qui pensent que les ames, après avoir passé dans le corps des oiseaux, des bêtes & des poissons, sont précipitées dans un séjour de douleurs, d'où elles sortent pour entrer dans un lieu de délices, où tout flatte & réveille les sens, & qu'après plusieurs transmigrations, elles vont se réunir à l'Être suprême, dont

elles partagent la félicité. Ils sont pénétrés de respect pour le singe, & ils envient le bonheur de ceux qui sont dévorés par des crocodiles.

Dans les solemnités, le peuple assemblé paye des femmes & des hermaphrodites, qui forment des danses en l'honneur des dieux de la terre : ils s'agitent avec tant de violence, qu'ils tombent immobiles & sans sentiment. C'est après cet évanouissement, qu'ils prédisent l'avenir qui leur a été révélé par les dieux.

Les Prêtres asservis au célibat, se font un grand scrupule de donner des citoyens au monde. Ils ne mangent qu'une seule fois le jour, & la tempérance est leur premiere vertu. Lorsque les terres qui leur sont assignées sont insuffisantes pour fournir à tous leurs besoins, ils envoient à la quête de jeunes novices, dont le vulgaire imbécille favorise la paresse par d'abondantes aumônes. La classe des citoyens les plus indigens

Des Prêtres.

eſt toujours celle qui s'épuiſe par de pieuſes largeſſes. Leurs mœurs ſont ſimples & rigides ; & c'eſt par leurs auſtérités recherchées qu'ils en impoſent à la multitude, qui fait conſiſter le ſublime dans l'outré & l'extraordinaire. Ils vivent loin des hommes au milieu des forêts, dans des eſpèces de cages conſtruites au haut des arbres, pour ſe garantir de la fureur des bêtes ſauvages. Leur vie obſcure redouble la vénération du peuple ſuperſtitieux, qui dans tous les temps a cru que la Divinité aimoit le ſilence des bois, ou le ſommet affreux des montagnes. Il eſt des jours marqués où ils exhortent le peuple aſſemblé à la pratique des vertus. Simples dans leurs diſcours, ils n'agitent jamais des queſtions contentieuſes. Ils ſont perſuadés que tout culte eſt agréable à Dieu, & que l'obſervation de la loi naturelle a toujours ſa récompenſe dans le Ciel.

De la Nobleſſe.

La nobleſſe eſt diſtinguée en plu-

ſieurs ordres. Comme elle a le plus de part aux honneurs, elle donne l'exemple du plus humiliant eſclavage, & toujours tremblante devant un deſpote, qui peut l'élever, ou la précipiter dans le néant. Elle conſent à ramper dans les fonctions les plus viles; mais ſouvent elle ſe réveille de ſon aſſoupiſſement, & coupe la main qui l'a frappée. Un peuple fier eſt toujours prêt à s'armer pour ſa liberté & pour la jouiſſance de ſes biens. Ainſi c'eſt dans les penchans nobles ou ſerviles de ſes ſujets qu'un Roi politique doit étudier juſqu'où il peut étendre ou limiter ſon pouvoir.

Le Monarque ne ſe montre aux regards de ſon peuple qu'avec tout le faſte du pouvoir ſuprême. Tout inſpire un reſpect qui ſemble exclure l'amour. Il eſt aſſis ſur un char traîné par ſeize chevaux, & jamais il ne marche que précédé de ſon armée & d'une foule de nobleſſe. Quatre de ſes favorites ſont

Faſte des Rois.

placées sur le char avec lui. Leur parure riche & galante éblouit par son luxe recherché, & inspire les molles voluptés. Sa marche ordinaire efface la magnificence des Romains triomphateurs. Quoique la loi, ou plutôt l'usage, ne lui accorde qu'une seule femme, il a le privilége d'avoir trois cens concubines.

Les armes dont les Péguans se servent dans la guerre, sont la lance, l'épée & le bouclier: leurs mousquets, plus beaux que ceux d'Europe, ne leur cédent point en bonté. Les arsenaux sont garnis d'une nombreuse artillerie, que l'ineptie des canoniers rend inutile. Quoiqu'il y ait des ports & des bois de construction, on n'y équipe point de flottes, parce qu'on manque de charpentiers & de navigateurs instruits. Les forces du royaume sont formidables. Les armées, plus nombreuses que celles de Darius, sont ordinairement composées d'un million & quelquefois de quinze cens

Du nombre de leurs troupes.

mille

mille hommes payés par le Roi. En temps de guerre, on leur fournit des armes & des habits; & en temps de paix, on assigne aux nobles des terres & des villes pour les entretenir. Ce nombre de troupes est sans doute exagéré; mais ce qui en diminue le merveilleux, c'est que la sobriété est naturelle aux Péguans. Il ne leur faut qu'un peu de sel & de l'eau pour assaisonner les racines, les feuilles & les fleurs qu'ils trouvent sur leur route. Les animaux les plus dégoûtans, les chats, les rats, les reptiles les plus dédaignés, provoquent leur appétit; & leur pays fertile leur fournit en abondance tout ce qui peut satisfaire les besoins de la vie.

Origine de cette Monarchie.

Ce royaume fondé par un pêcheur, il y a environ onze cens ans, fut gouverné par ses Rois héréditaires jusqu'en mille cinq cens trente-neuf, qu'il fut subjugué par les Bramas, qui, resserrés autrefois dans des bornes étroites, fonderent un Empire qui contient huit

cens mille du ſud au nord, & deux cens cinquante mille de l'oueſt à l'eſt. Ces peuples, quoique naturellement belliqueux, avoient été obligés de céder à la ſupériorité du nombre des Péguans, dont le Monarque vainqueur les obligea de lui fournir trente mille hommes pour travailler aux ouvrages publics. Des fonctions ſi pénibles & ſi abjectes révolterent leur fierté naturelle; & indignés de ſe voir enſevelis ſous la terre pour travailler aux mines, ils formerent le généreux deſſein de s'en affranchir. Le Monarque avoit coutume d'aller avec toutes les femmes de ſa cour viſiter les travaux, pour récompenſer l'activité, ou pour infliger des peines à la pareſſe. Ils ſaiſirent cette occaſion pour l'aſſaſſiner; & après avoir dépouillé la Reine & les concubines de leurs joyaux, ils s'enfuirent chargés d'un riche butin dans leur patrie. Le ſucceſſeur du Prince aſſaſſiné fut dans l'impuiſſance de venger ſa mort. Les

grands semerent des troubles dans l'Etat pour en partager les dépouilles, & passant tout-à-coup de la servitude à l'indépendance, ils se déclarerent les rivaux de leur maître, dont ils étoient humiliés d'avoir été les esclaves. Mandara, Roi des Bramas, profita de leurs divisions domestiques pour tenter la conquête du Pégu. Il entra dans ce royaume à la tête d'une armée d'un million d'hommes & de cinq mille éléphans. Sa flotte étoit commandée par Cayero, Portugais expérimenté & courageux, qui avoit mille de ses compatriotes sous ses ordres. On ne put opposer une digue à ce torrent, qui inonda tout le royaume.

Révolte des Bramas.

Mandara, conquérant du Pégu, tourna ses armes contre les peuples tributaires de l'Empire qu'il venoit de subjuguer. Martavan, capitale du royaume du même nom, ennoblit ses conquêtes, dont il ternit l'éclat par des actes de férocité. Il avoit promis la vie au Roi, à sa

Leur Roi est conquérant.

femme & à ses enfans, qui s'étoient soumis à terminer leurs jours dans l'ombre de la retraite; mais le vainqueur barbare fut bientôt infidele à ses promesses. La Reine captive fut conduite dans sa tente avec ses deux fils & ses deux filles. Elle étoit suivie de quarante jeunes filles, qui toutes intéressoient par leur beauté, & plus encore par leur malheur. Les Prêtres récitoient des prieres pour appaiser la colere céleste. Ensuite parut le Roi son époux, monté sur un éléphant, & vêtu d'un habit de velours noir. Il avoit la corde au cou; & paroissoit plus sensible au malheur de sa famille, qu'à sa propre infortune. Le lendemain, la Reine & ses enfans, avec les dames de sa suite, furent conduits sur une colline au milieu d'une soldatesque, qui, oubliant sa férocité naturelle, parut susceptible de pitié. Cette Princesse & ses enfans furent pendus par les pieds à des gibets destinés à des hommes flétris par un tissu de crimes.

Infidele aux traités.

Le Monarque infortuné survécut à sa famille pour ressentir chaque jour la douleur de son supplice. Il partagea leur sort; & quelque temps après on lui attacha une pierre au cou, & il fut précipité dans la mer avec cinquante de ses principaux officiers, qui n'avoient d'autre crime que leur attachement pour leur pays & pour leur Roi. Cet excès de barbarie souleva tous les Bramas. La rebellion auroit eu des suites funestes, si la politique adroite du conquérant n'eût calmé la fureur du soldat par l'appas du butin. La ville capitale fut abandonnée au pillage. Cent millions d'or furent enlevés du trésor public, & furent la récompense de l'armée. Tout ce qui ne put tenter l'avarice du vainqueur, fut la proie des flammes. Dix-sept cens temples & cent quarante mille maisons furent réduites en cendres. Soixante mille habitans périrent par le fer ou le feu; & ceux qui survécurent à la ruine de leur patrie, furent con-

damnés à languir dans un humiliant esclavage.

Les Rois voisins, jaloux de ses prospérités rapides, se liguerent pour l'arrrêter dans le cours de ses victoires. Mandara alarmé fortifia ses frontieres, & se mit à la tête de neuf cens mille hommes. Sa célérité prévint ses ennemis, auxquels il ne laissa pas le temps de rassembler leurs forces. Il mit le siége devant Prom, capitale d'un royaume du même nom, qui pour lors étoit gouverné par une Reine tutrice de son fils âgé de treize ans. La résistance fut opiniâtre, & les habitans recevant de la Princesse des exemples de courage, auroient rendus inutiles les efforts des assiégeans, si des traîtres ne leur eussent ouvert les portes de la ville. Aussi-tôt que le Bramas s'en vit le maître, il se fit apporter les corps de deux mille enfans qui avoient été enveloppés dans le carnage général; il les fit hacher, & en donna la chair à manger à ses éléphans. La Reine

Cruel dans la victoire.

toute nue fut livrée à la brutalité du soldat effréné; des bourreaux armés de fouets lui déchirerent le corps, & quand elle eut rendu le dernier soupir au milieu des plus affreux tourmens, on attacha son cadavre avec celui du Roi son fils, & tous deux furent jetés dans la mer. On prétend qu'il ne s'abandonna à cet excès de cruauté, que par ressentiment contre le Roi d'Ava son pere, qui avoit refusé de la lui donner en mariage, tant l'amour offensé est capable de crimes. Trois cens des principaux officiers de l'Etat furent empalés, & leurs cadavres n'eurent d'autre sépulture que les eaux.

Le Roi d'Ava instruit de la fin tragique de sa fille, leva une nombreuse armée, dont il confia le commandement à son fils, qui ne respiroit que la vengeance du meurtre d'une sœur chérie. Mandara fit marcher contre lui un détachement de deux cens mille hommes aux ordres de son frere de lait, général

éprouvé par son courage & sa capacité. Les Bramas fondirent avec impétuosité sur l'arriere-garde ennemie. L'action fut sanglante & bien disputée. La victoire se déclara pour les Bramas, qui l'acheterent par la mort de cent quinze mille hommes, auxquels le Prince d'Ava n'avoit opposé que trente mille hommes, dont huit cens à peine se déroberent au fer du vainqueur.

Il tente la conquête de Siam.

Mandara, qui savoit vaincre & profiter de ses victoires, cherchoit des ennemis par-tout où il y avoit des hommes, pour avoir le droit d'en faire ses sujets. L'ambition s'irrite par ses succès ; & plus elle a d'alimens, plus elle ressent de besoins. Il ne fut pas plutôt informé des troubles qui agitoient le royaume de Siam, qu'il fit des préparatifs pour s'approprier une si riche proie. Mais avant de rien entreprendre, il voulut consulter ses sujets, moins pour prendre leurs conseils, que pour avoir leurs suffra-

ges, dont il étoit assuré. Tous applaudirent à un dessein dont le succès leur ouvroit le chemin de la Chine. Martaban fut le lieu où il rassembla son armée forte de huit cens mille hommes de pied & de quarante mille chevaux. On y comptoit cinq mille éléphans, mille canons tirés par des buffles & des rhinocéros. Les vivres & les bagages étoient portés sur des boeufs. Cette milice courageuse & sans discipline étoit moins propre à combattre qu'à piller. Dix mille Européens instruits dans les évolutions militaires, auroient dissipé sans effort cette multitude confuse; mais ils avoient affaire à un peuple aussi indiscipliné qu'eux, & qui leur cédoit beaucoup en courage. La principale force des Bramas consistoit dans deux mille braves Portugais commandés par Diégo Suarès, que la faveur du Roi avoit élevé aux premieres dignités de l'Etat, dont ses talens l'avoient rendu digne. Il est à remarquer que

dans ce siécle les Portugais répandus dans l'Inde vendoient leurs services & leur sang aux Rois qui vouloient les payer. Ces héros aventuriers décidoient par leur valeur du destin de la guerre, & le Monarque qui en avoit le plus à sa solde, marchoit avec confiance à la victoire.

Les premiers coups tomberent sur le château de Taparan, dont la garnison composée de six mille Siamois fut passée au fil de l'épée. Ce massacre ne fut pas suffisant pour assouvir la rage d'un vainqueur impitoyable, qui eut la cruauté de sacrifier les femmes & les enfans aux manes de ses soldats tués dans les opérations du siége. Après cette scène de carnage, il songea à se rendre maître de la capitale, dont le destin devoit entraîner celui des autres villes. Ainsi, sans s'arrêter devant des places de peu d'importance, qui auroient affoibli son armée, il marcha droit à la ville royale, pré-

cédé de soixante mille pioniers qui applanissoient les routes difficiles dans un pays couvert de forêts.

Les Siamois également ignorans dans l'art d'attaquer & de défendre les places, restoient dans une inaction stupide, tandis qu'une armée nombreuse investissoit leurs remparts. Glacés par l'effroi, & peu expérimentés, ils mettoient toute leur confiance dans la hauteur de leurs murailles, qu'ils regardoient comme inaccessibles. Ils furent enfin réveillés par le bruit d'un assaut. L'amour de la vie, plutôt que celui de la liberté, échauffant leur courage, ils opposerent une fiere résistance à l'ennemi qui fut repoussé avec perte. Les assiégeans tenterent de nouvelles attaques, qui toutes aussi meurtrieres, furent également malheureuses. Suarès voyant les soldats rebutés, & les éléphans effrayés par le feu, opina pour la retraite. Mais le Roi inébranlable dans la résolution de prendre cette

Assiége la capitale.

ville, ordonna un nouvel assaut, où donnant l'exemple de la plus grande intrépidité, il fut atteint d'une fléche qui l'obligea de garder le lit pendant sept jours. Sa blessure ralentit les opérations du siége. Il employa le temps où il ne pouvoit agir à faire construire des tours de bois de soixante-cinq pieds de haut, montées sur vingt-cinq roues de fer, & remplies de poix & d'autres matieres combustibles. Ces machines, qui manifestoient son intelligence dans les méchaniques, étoient destinées contre les remparts. On choisit, pour en faire usage, une nuit obscure & orageuse, où le feu des éclairs & le bruit des tonnerres redoubloient l'horreur qu'elles devoient inspirer. Ce fut au milieu de cette tempête effrayante qu'on les fit approcher des murailles.

Les Siamois se dépouillant de leur timidité naturelle, soutinrent avec courage cet assaut. Ils mirent le feu aux machines, qui ne de-

vinrent funestes qu'à leur auteur. Tant de résistance ne faisoit qu'enflammer le courage du Bramas ; & tandis qu'il déliberoit avec Suarès sur les moyens d'avancer les travaux, il reçut la nouvelle de la révolte des Péguans, qui étoient armés pour revendiquer les droits de leur ancienne indépendance. Il leva le siége ; & au lieu de s'obstiner à conquérir de nouveaux Etats, il jugea plus à propos de chercher les moyens de conserver son royaume. Leve le siége.

Ce Prince, après avoir éteint le feu de la rébellion, se préparoit à tourner ses armes contre les Siamois, lorsqu'il fut assassiné par une troupe de conjurés, qui ne pouvoient se dissimuler qu'ils avoient tout à redouter de ses vengeances. Chaumagrin, frere de lait du Monarque assassiné, & principal instrument de ses victoires, fut aussi son successeur. Dès qu'il fut affermi sur le trône, il adopta le systême guerrier de son prédécesseur. Ce

Bramas tiendroit un rang distingué parmi les héros, s'il avoit eu des historiens pour consacrer la mémoire de ses actions, qui ne sont parvenues jusqu'à nous que par des traditions incertaines. On raconte que son armée forte de seize cens mille hommes, inonda tous les royaumes voisins. Il étendit ses conquêtes jusqu'à la Chine & à la Tartarie, & sa domination sur vingt-quatre grands royaumes.

Guerre de l'éléphant blanc.

La possession d'un éléphant blanc que le Roi de Siam affectionnoit, fut la cause ou le prétexte d'une guerre sanglante entre les deux Monarques. Le Bramas offrit des sommes immenses pour avoir cet animal, dont on vantoit par-tout l'intelligence & les talens; & sur le refus qu'il essuya, il résolut de l'obtenir par la force. Il n'est pas plus étonnant de voir des peuples armés pour s'approprier un éléphant, que de voir les Monarques Européens faire massacrer des milliers d'hommes pour l'acquisition d'une citadelle inutile.

Le Bramas entra avec une nombreuse armée dans le royaume de Siam. Il mit le siége devant la capitale, dont la résistance fit conjecturer qu'il seroit long & meurtrier. Ce fut pour épargner le sang de ses soldats, qu'il corrompit des ames vénales qui le rendirent maître de la ville, qu'il acheta plutôt qu'il ne la conquit. Le Monarque Siamois se soumit à être son tributaire. La Reine & ses enfans furent emmenés au Pégu, dont les Rois, depuis cette époque, ont pris le titre de Prince de l'éléphant blanc, parce que cet animal avoit occasionné une guerre dont l'issue avoit été si glorieuse.

Le Roi de Siam est tributaire des Bramas.

Après la mort de ce conquérant, son fils nommé Prunginiko, fut placé sur le trône. Son premier acte d'autorité fut d'exiger le tribut que le Monarque Siamois avoit consenti de payer. Mais celui-ci déclara qu'il ne connoissoit point de maître ; & sur ce refus, le Bramas fit marcher son armée sous les

Refuse de payer le tribut.

ordres de ses lieutenans, pour tirer vengeance de l'infidélité de son vassal. Le Siamois alarmé de cette invasion, lui fit savoir que s'il étoit venu en personne, il n'auroit pas fait difficulté de lui rendre hommage; mais qu'il ne pouvoit, sans avilir sa dignité, recevoir des ordres d'un subalterne. L'orgueilleux Bramas répondit qu'il exigeoit que les Rois ses tributaires fussent soumis jusqu'au dernier de ses esclaves.

Les Siamois commandés par le fils de leur Roi, qu'on nommoit le Prince Noir, pour le distinguer de son frere, se mirent en mouvement, & remporterent une victoire éclatante. Prunginiko plus irrité qu'abattu, leva une armée de dix-sept cens mille hommes, dont il confia le commandement à son fils aîné, qui, plein de confiance dans le nombre de ses troupes, prit le titre de Roi de Siam. Le bruit de sa marche répandit partout l'épouvante. Le Prince Noir, calme au milieu de la tempête, ne

Exploits du Prince.

perdit point l'eſpoir de la diſſiper. Ses ſoldats raſſurés par ſon exemple, brûloient d'impatience d'en venir aux mains. On engagea une action d'où dépendoit la deſtinée de l'Empire. Les deux chefs animés d'une ardeur égale, ſe cherchent & ſe rencontrent dans la mêlée, montés chacun ſur leur éléphant. Ils s'élancent l'un contre l'autre, & prodigues de leur ſang, ils paroiſſent moins craindre la mort, que la honte de ſuccomber ſous les coups d'un rival abhorré. Enfin le Prince Bramas tombe renverſé ſur la pouſſiere, où il expire, en donnant des témoignages de déſeſpoir & de rage. Ses ſoldats conſternés ſe précipitent dans leur fuite: les Siamois les harcelent dans leur retraite, pendant un mois, comme ils auroient pourſuivi des bêtes féroces; & terribles dans leur vengeance, ils égorgent ſans pitié leurs tyrans fugitifs.

Le Prince Noir, ſucceſſeur de ſon pere, après avoir régné avec

Son ſucceſſeur eſt un tyran.

gloire, laissa son Empire bien affermi au Prince Blanc son frere, qui n'avoit aucune intelligence dans le grand art de gouverner. Ce nouveau Monarque tourmenté par son avarice, & sans cesse agité par les inquiétudes de son esprit soupçonneux, sema dans ses Etats les troubles qu'il avoit dans son cœur. Il se laissa lâchement gouverner par un des principaux Seigneurs de sa cour, qui caressoit ses vices & ses foiblesses pour le rendre plus odieux. Ce favori infidele soutenu d'un bon nombre d'esclaves, dont deux cens quatre-vingt étoient Japonois, conçut le dessein de se placer sur le trône. Le Monarque flétri par la débauche, étoit menacé d'une mort prochaine; mais son fils, héritier présomptif de la couronne, étoit un obstacle aux vues ambitieuses du favori, qui rendit sa fidélité suspecte. Le pere séduit par la malignité de ses impostures, prononça, avant d'expirer, un arrêt de mort contre son fils innocent; mais le

Fait mourir son fils.

crime de sa mort fut puni sur son auteur, qui périt par l'ordre du successeur au trône.

Nouveaux troubles.

Le sang du coupable fut la semence de nouveaux troubles. Les esclaves de cet ambitieux favori, & sur-tout les Japonois, s'armerent pour venger la mort de leur maître. Ces brigands nourris dans le crime & la révolte, forcerent le Monarque de leur livrer quatre des principaux Seigneurs de l'Etat qu'ils massacrerent sans aucune pitié. Leur fureur impérieuse s'étendit jusques sur le Roi, qui fut contraint de signer de son propre sang les conditions qu'ils eurent l'audace de lui prescrire. Ils exigerent encore qu'on leur remît les principaux Talapoins pour garants des promesses qu'ils avoient extorquées. Ce premier attentat fut suivi du pillage de la ville; & après avoir enlevé les dépouilles du citoyen, ils s'embarquerent chargés d'un immense butin, sans être inquiétés. La tyrannie du dernier Roi avoit préparé tous ces crimes.

Quiconque appelle des étrangers pour veiller à sa défense, décele qu'il n'est qu'un oppresseur; il doit avoir plus de confiance dans des mercenaires qu'il enrichit, que dans des sujets qu'il dépouille: mais il fait souvent la triste expérience qu'il n'a payé que des traîtres pour être ses défenseurs. Tous les pays où le nombre des étrangers a dominé dans les armées, n'ont eu que des prospérités passageres, & les artisans de leurs succès ont été ceux de leur ruine.

Invasion des étrangers.

Les peuples voisins voulurent profiter des troubles de ce royaume pour y faire une invasion. Leur armée pénétra jusqu'à trois journées de la capitale; mais la retraite des Japonois y avoit rétabli le calme. Le Roi de Siam ayant réuni toutes ses forces, leur inspira tant de terreur, qu'ils se retirerent sans oser hasarder la fortune d'un combat. Ce Prince secondé des Portugais, qui étoient les héros de l'Inde, reprit plusieurs provinces que les

Rois d'Ava & du Pégu lui avoient enlevées; & plein de reconnoissance pour ses braves défenseurs, il offrit au Roi de Portugal le port de Martavan, où ses flottes pouvoient le rendre dominateur des mers. Les ambassadeurs qui firent ces offres au Viceroi de Goa, en revinrent chargés de présens. Ils étoient accompagnés d'un Religieux Dominicain chargé de la négociation, qui fut reçu avec la plus grande distinction, & conclut un traité extrêmement avantageux aux Portugais. Ce premier succès occasionna une nouvelle ambassade en 1621, qui fut très-utile aux progrès de la foi. Des Religieux de S. François furent demandés par le Monarque pour prêcher l'Evangile dans ses Etats. Il leur fit bâtir une Eglise à ses dépens, & voulut les combler de richesses qu'ils refuserent constamment. Ce désintéressement dont le pays fournit peu d'exemples, redoubla l'admiration qu'avoient fait naître leurs autres vertus.

Portrait du Monarque.

Ce Prince fut un mêlange de grandeur & de foibleſſe, de vices & de vertus. Brave juſqu'à la témérité, il étoit cruel & féroce, vice qui décele une ame lâche & timide, qui à force de prévoir le danger, immole à ſes ſoupçons le coupable & l'innocent. Deſpote ſans frein, il n'envahiſſoit le bien d'autrui que pour répandre des largeſſes. Il étoit tyran ſans être avare. Rigide obſervateur de la juſtice, il livroit à la fureur des crocodiles & des tigres les voleurs & les brigands: il ſe faiſoit même un plaiſir barbare d'aſſiſter à leur ſupplice. Ingénieux dans ſes vengeances, il enferma dans une cage un Roi ſon vaſſal qui s'étoit révolté, & ne lui accorda pour nourriture que la chair qu'il faiſoit arracher de ſon corps. Bourreau de ſes ſujets, il coupa lui-même les jambes à ſept dames de ſa cour, pour les punir de ce qu'elles marchoient trop vîte; & fit la même opération à trois autres, qui avoient été

trop lentes à exécuter ses ordres. Ainsi c'étoit un crime également punissable d'aller trop vîte ou trop lentement. Sa cruauté s'étendoit jusques sur les bêtes & les oiseaux. Il fit abattre la tête d'un cheval qui n'avoit point obéi à sa voix, & un tigre eut le même sort pour avoir respecté la vie d'un criminel qu'on lui avoit donné à dévorer.

Ce monstre couronné mourut dans son lit avec la tranquillité d'un Roi bienfaisant. Peut-être que l'horreur qu'inspiroient ses crimes fut adoucie par l'éclat de ses talens & de quelques vertus. Inviolable dans ses promesses, & rémunérateur des services, libéral & magnifique, il se faisoit des partisans, qui, devenus ses complices, l'assuroient de l'impunité de ses crimes. Il confia une somme considérable d'argent à un Portugais pour lui aller acheter des curiosités à Malaca. Cet agent forcené perdit au jeu toute la somme, & eut ensuite l'audace de reparoître à Siam,

où il devoit s'attendre d'être rigoureusement puni. Le Monarque lui fit un gracieux accueil, & lui dit: » Je fais plus de cas de la confiance » que tu témoignes en mes bontés, » que de tout ce que tu aurois pu » me rapporter de plus rare.

Son fils supplanté est rétabli sur le trône.

Ce Prince, comme tous les tyrans, avoit un favori qui introduisit dans le royaume cinq ou six cens Japonois déguisés en marchands, dont il vouloit faire les instrumens de sa grandeur ; & dès que le Monarque eut les yeux fermés, il se servit de cette soldatesque mercenaire pour mettre la couronne sur sa tête. Mais le fils du dernier Roi rassembla de nouveaux partisans, & arracha le sceptre des mains de l'usurpateur. Il fut plus heureux à le reprendre qu'à le conserver. Il fut assassiné quelque temps après, & laissa son trône à son frere puîné, qui conçut une haine invincible contre les Japonois qu'il croyoit toujours armés pour attenter à sa vie. Plusieurs furent mis

à mort, & les autres furent obligés d'évacuer le royaume. Le calme rétabli ne fut troublé que par le meurtre du frere du Roi, soupçonné d'aspirer au pouvoir suprême. Un Prince du sang profita de l'horreur que ce crime avoit inspirée, pour se faire proclamer Roi.

Ce nouvel usurpateur, sous prétexte de veiller à la défense de l'Etat, entretint, même en temps de paix, des armes, qui d'ordinaire sont plus onéreuses au citoyen, que funestes à l'étranger; & ce fut en se tenant toujours armé, qu'il dissipa les partisans des légitimes héritiers du trône. Les Hollandois, dont il favorisoit le commerce, furent ses plus zélés défenseurs. Nouvel usurpateur.

Il est à présumer que cet usurpateur est le célebre Chaou-Pasa-Thong, à qui les uns donnent une naissance royale, & que d'autres assurent être né dans une condition vulgaire. Il avoit exercé pendant long-temps la charge de

Chaori, ou de Chancelier, où après avoir trompé son maître & vexé ses sujets, il se servit de ses richesses usurpées pour élever l'édifice de sa fortune. Ses trésors furent prodigués pour se faire des complices. Dès qu'il fut sur le trône, il y fit asseoir la fille de son prédécesseur. Cette Princesse ne pouvant consentir à se parer des dépouilles de ses quatre freres, qui avoient des droits pour régner, vit avec horreur cette union criminelle. Le tyran indigné de cette affection fraternelle, prononça l'arrêt de leur mort.

Dès qu'il eut abattu les rivaux de sa grandeur, il s'abandonna à toute la férocité de son caractere. La mort de sa fille fournit à sa politique cruelle des prétextes pour se débarrasser de tous ceux qui pouvoient l'arrêter dans le sentier du crime. Après qu'il eut épuisé toute sa magnificence à célébrer ses funérailles, il recueillit lui-même ses cendres; & appercevant un mor-

ceau de chair que la flamme avoit épargné, il se persuada que sa fille avoit été empoisonnée. Furieux dans ses soupçons, il fit arrêter toutes les femmes qui avoient été au service de la Princesse empoisonnée, & à force de tourmens, il voulut leur arracher l'aveu d'un crime imaginaire. Toute la cour ne fut qu'un théâtre de supplices. Tant de victimes ne purent assouvir la cruauté du tyran. Tous les grands du royaume furent cités à son tribunal. On fit creuser des fosses qu'on remplit de charbons, pour leur faire subir l'épreuve du feu. On commençoit par leur racler la plante des pieds avec un fer aigu, & on les faisoit ensuite passer sur des charbons ardens. Ceux dont les pieds étoient offensés par le feu, étoient réputés coupables.

Ce tyran, fécond dans la recherche des supplices, en inventoit de nouveaux. Les uns étoient écrasés sous les pieds des éléphans; d'autres enterrés jusqu'aux épaules, Genres de supplices.

imploroient la mort, qui seule pouvoit être le terme de leurs souffrances. C'eût été se rendre criminel, que de leur prêter le moindre secours, ou de hâter leur mort. Il fit usage d'un genre de supplice qui fait frémir la nature. On serroit si fortement le corps du malheureux avec un linge, qu'il sembloit n'être plus qu'un fragment de lui-même; on le piquoit avec des espèces d'aiguilles pour lui tirer du sang; ensuite on le coupoit en deux, & l'on mettoit la partie supérieure sur une plaque de cuivre qui arrêtoit le sang, & prolongeoit la vie de l'infortuné.

Trois mille victimes furent immolées à la barbare politique du tyran, qui, sous prétexte de venger la mort de sa fille, trouva le moyen de se délivrer des ennemis de son pouvoir usurpé. Il restoit encore des victimes plus sacrées à immoler: c'étoient les deux fils & les deux filles du feu Roi. Comme il ne pouvoit leur reprocher que leur

Massacre de la famille royale.

malheur & leur dégradation, il fit un crime à l'aînée d'avoir donné des témoignages d'une joie criminelle, lorſqu'on célébroit les funérailles de la Princeſſe. On la condamna à l'épreuve du feu avec toutes les dames de ſa ſuite. La douleur lui arracha l'aveu d'un crime dont elle étoit innocente. Auſſitôt le bourreau reçut l'ordre de couper un morceau de ſa chair, & de le lui donner à manger. Quand on lui offrit ce mets révoltant, elle s'écria: » Exécrable tyran, tu » peux déchirer mon corps, mais » apprends que mon eſprit n'eſt pas » dans ta dépendance; tu éprou- » veras que ma conſtance me rend » ſupérieure aux tourmens: ap- » prends auſſi que tes attentats ne » reſteront pas impunis, & mon » ſang ſera la ſemence d'où ſorti- » ront les vengeurs de ma famille » & de mon pays ». Le tyran plus furieux ordonna de mettre ſon corps en morceaux, & de les jeter dans la riviere.

Le frere de la Princesse, âgé de vingt ans, eut la même destinée. Il avoit affecté d'être en démence; mais aussi-tôt qu'il fut monté sur l'échafaud, il fit connoître que c'étoit l'amour de la vie qui lui avoit inspiré ce bas artifice. Les graces de sa figure que son état rendoit plus touchantes, arrachoient des larmes des plus insensibles. Dès qu'il vit approcher le bourreau, il s'exhala en invectives contre l'auteur de ses maux. » Quoiqu'innocent, dit-il, je vais » subir la mort du coupable. Le » tyran veut que je meure; je ne » m'abaisserai point à fléchir sa » clémence, vertu qu'il ne connoît » pas: j'aime mieux exciter la com» passion du peuple, & l'intéresser » à ma vengeance.

Cet usurpateur, qui n'est connu que par des cruautés, mourut après un régne de trente ans. Il laissa un fils que les voeux & l'amour du peuple appeloient au trône; mais il fut supplanté par le frere de son pere,

Nouvel usurpateur.

qui fonda ſes droits ſur la coutume qui mettoit la couronne ſur la tête du Roi décédé, au préjudice de ſes enfans. Le jeune Prince, habile à diſſimuler ſon reſſentiment, attendit des circonſtances favorables pour le faire éclater. Son oncle, ſans retenue dans ſes paſſions, voulut prendre ſa ſœur pour concubine. La réſiſtance qu'oppoſa le frere à cette alliance, fit réſoudre ſa mort, qu'il n'évita que par la fuite. Les Portugais touchés de ſon ſort, & flattés de l'eſpoir de s'en faire un protecteur, lui offrirent leur ſecours pour revendiquer l'héritage de ſon frere. Ce Prince ſoutenu de mille de ces braves Européens, força les barrieres du palais, dont il ſe rendit maître avant qu'on eût ſoupçonné qu'il en eût formé le deſſein. L'uſurpateur croyant ſe ſauver à la faveur d'un déguiſement, ſe confondit dans la foule de ſes domeſtiques; mais un Portugais l'ayant apperçu dans le temps qu'il s'enfuyoit avec

Il devient tyran.

précipitation, le saisit, & lui plon-
Il est assassiné. gea son poignard dans le sein. Le Prince ne punit que ceux qui avoient été les complices des crimes du tyran, & sa politique bienfaisante s'attacha les autres par des bienfaits.





CHAPITRE II.

Du régne de Chaou-Naraye.

LA mort de l'usurpateur ouvrit à son neveu une route pour monter sur le trône de son pere. Ce fut sous son régne que les barrieres qui séparoient l'Europe du royaume de Siam, furent détruites. L'accueil que Chaou-Naraye fit aux étrangers, en attira de toutes les parties du monde, qui se flatterent d'en rapporter des richesses qui n'existoient pas, ou qui du moins étoient exagérées par le récit des voyageurs infideles.

Accueil fait aux étrangers.

Ce Prince, né avec tous les talens de gouverner, eût été le créateur de sa nation, si l'indocilité de ses sujets ne se fût opposée à tout le bien qu'il vouloit leur faire; mais ils préférerent toujours les anciens usages à des changemens utiles. Les abus fondés sur les pré-

jugés & les mœurs, sont rarement susceptibles de réforme.

Portrait du nouveau Roi.

Chaou, ambitieux de gloire, & entraîné par l'agitation de son esprit, ne s'enferma point, comme les autres Monarques de l'Inde, dans l'obscurité d'un sérail, pour y languir dans les voluptés & l'oubli de ses devoirs. Son trône ébranlé par les secousses des grands, exigeoit une main industrieuse pour en raffermir les fondemens, & ses premieres conquêtes furent sur ses sujets. Les semences des guerres intestines furent étouffées dans le sang des rebelles. Humain par penchant, & sévere par politique, il comprit qu'il falloit être toujours armé du glaive, pour contenir dans le devoir des peuples prêts à rompre le frein de l'obéissance, s'ils ne sont arrêtés par la crainte.

Un Sancrat, fier de la dignité de son ministere, se crut en droit de lui faire des leçons. Ce précepteur des Rois osa lui représenter

que toute la nation murmuroit en ſecret de ſon excéſſive ſévérité. Le Prince l'écouta ſans paroître choqué de ſon zèle indiſcret ; & quelques jours après, pour lui faire ſentir l'injuſtice de ſes remontrances, il envoya dans ſa maiſon un ſinge, animal que les Siamois ont en horreur, avec ordre de le bien nourrir, & de lui laiſſer faire impunément toutes les malices dont cette eſpèce eſt capable. Le Sancrat eut beaucoup à ſouffrir des importunités de cet hôte, qui bouleverſoit les meubles, briſoit les porcelaines, & mordoit tous les domeſtiques. Enfin excédé de cet ennemi qu'il étoit encore obligé de careſſer, il ſupplia vivement le Monarque de l'en débarraſſer. Eh quoi ! lui répondit le Prince, vous ne pouvez ſouffrir pendant deux jours les malices d'un animal, & vous voulez que j'endure toute ma vie les inſolences d'un peuple mille fois plus méchant que tous les ſinges de nos forêts? Apprenez que ſi je

Punition d'un Sancrat.

punis les méchans, je sais encore mieux récompenser le mérite & la vertu.

Guerre contre les Péguans.

Aussi-tôt qu'il eut éteint le feu des rebellions, il se mit à la tête de ses armées; & sa premiere expédition fut couronnée par des succès triomphans. Les Péguans avoient inondé ses frontieres, où ils avoient exercé les plus grands ravages. Ces peuples tant de fois vainqueurs des Siamois, firent la triste expérience qu'ils n'étoient pas invincibles; & après avoir essuyé une honteuse défaite, ils se retirerent avec précipitation sur leurs terres avec les débris de leur armée.

Troubles domestiques.

Tandis qu'il repoussoit les invasions étrangeres, les orages se formoient dans le sein de ses Etats. Ce Prince trop éclairé pour se livrer au culte superstitieux de l'idolâtrie, s'étoit élevé au-dessus des préjugés populaires. Les Talapoins craignant de tomber dans le mépris public, & que les peuples entraînés par l'exemple d'un Prince

respecté, ne désertassent les autels de leurs Dieux, crurent devoir prévenir la ruine de leur crédit par le meurtre de leur Roi. Le zèle des intérêts du Ciel excita en eux l'horreur d'attenter à sa vie; & séduits par leur piété cruelle, ils choisirent, pour consommer leur crime, le jour d'une solemnité où le Monarque devoit se rendre dans le temple, plutôt pour être le censeur que le complice de leurs cérémonies grossieres. Le sucéès de ce complot sacrilége paroissoit assuré, parce que ses gardes n'avoient pas le privilége d'entrer dans l'enceinte du temple avec lui.

Un heureux hasard écarta ce danger. Deux officiers envoyés pour examiner les préparatifs de la cérémonie, s'apperçurent que le temple étoit rempli d'une armée de Talapoins, qui tous avoient des poignards & des épées sous leur robe. Ce spectacle de guerre fit naître des soupçons. Le Roi instruit par eux, fit investir le temple par des soldats, Talapoins punis.

qui égorgerent ſans pitié ces Prêtres coupables.

Murmures du peuple.

Cette punition légitime fut regardée comme un attentat ſacrilége par le peuple, qui confond ſouvent la cauſe de Dieu avec les crimes de ſes miniſtres. Les Prêtres intéreſſés à le décrier, le firent paſſer pour un Prince ſanguinaire qui bravoit les hommes & les Dieux. Tel fut le germe de l'averſion que ce Monarque conſerva contre les Talapoins.

Arrivée des Evêques François.

Ce fut dans ces circonſtances favorables que les trois Evêques François dont j'ai parlé, aborderent à Siam pour y planter l'étendard de la foi. Leurs lumieres & leurs mœurs étoient bien propres à décréditer les Prêtres idolâtres plongés dans les ténebres de l'ignorance & la fange de la débauche. Le Monarque, pour les avilir, crut devoir favoriſer le Chriſtianiſme. Les Prélats établirent un Séminaire ſur un terrain dont on leur fit préſent. Le but de cette inſtitution étoit d'élever la jeuneſſe, & de lui faire

apprendre les Langues des peuples voisins, qui tous avoient des établissemens dans la capitale, & qu'on appeloit *camps:* celui des François s'appeloit le camp de S. Joseph. Le Roi leur fit bâtir une Eglise à ses dépens. Cette libéralité sembloit manifester ses dispositions pour le Christianisme; mais elle n'avoit d'autre principe que son indifférence pour tous les cultes, & surtout de son mépris pour les Prêtres idolâtres qu'il aimoit à humilier. Les Mahométans partageoient ses faveurs avec les Chrétiens; & s'il s'étoit déterminé à faire le choix d'une Religion, il est probable qu'il auroit donné la préférence à l'alcoran. Un Prince environné de concubines se décide aisément pour la Religion qui autorise la licence de ses penchans. La logique du cœur fournit des argumens victorieux qui imposent silence à la raison. L'administration des affaires étoit confiée à un étranger, qui, né dans le sein du Christianisme,

Dispositions favorables du Roi.

en favorifoit le fuccès. Cet homme, qui paroîtra du moins extraordinaire à ceux qui lui refuferont le nom de grand, fut également célebre par fon élévation & par fa chute. Il a joué un rôle trop important fur le théâtre du monde, pour ne pas en tracer le portrait.

Hiftoire de Conftantin Faulcon.

Conftantin Faulcon, Grec de nation, étoit né en 1650 dans l'ifle de Céphalonie. Le Pere Tachard affure que fon pere, noble Vénitien, l'avoit eu d'une fille des premieres familles de cette ifle, dont il étoit alors gouverneur. Ce Jéfuite, qu'on doit lire avec beaucoup de défiance, créoit des titres pour honorer fes amis & fes protecteurs, à qui la naiffance en avoit refufé. Le nom de Faulcon ne fe trouve point parmi ceux de la nobleffe Vénitienne; & Forbin, mieux inftruit & moins flatteur, le dit fils de Cabaretier d'un petit village appelé la Cuftode dans l'ifle de Céphalonie, où il reçut une éducation proportionnée à fes facultés.

La nature libérale le vengea de l'avarice de la fortune. L'élévation de ses sentimens se manifesta dès qu'il put se connoître ; & sa fierté ne pouvant supporter un séjour où tout lui rappeloit la bassesse de son origine, il fit voile, à l'âge de douze ans, pour l'Angleterre, où il ne tarda pas à faire connoître des dispositions pour le commerce. Son imagination vive & féconde savoit tout embellir. Sa conversation facile & intéressante attestoit qu'il étoit né dans cette terre fortunée, qui forma autrefois les précepteurs des nations. Il se vit recherché des plus grands Seigneurs de la cour ; & son esprit, riche sans culture, lui donnoit une entrée chez les courtisans les plus délicats, & les savans les plus profonds. M. Vithe, riche négociant Anglois, démêla ses talens ; & voyant les avantages qu'il en pouvoit tirer, il l'emmena avec lui dans les Indes, où le succès justifia l'idée qu'il en avoit conçue.

Ses talens pour le commerce.

Après avoir passé par tous les

degrés de la milice Angloiſe, il ſe trouva aſſez riche pour jouir de ſon indépendance, & il ſe mit à trafiquer pour ſon compte. Ses eſſais ne furent point heureux. Deux fois il mit en mer, & deux fois il fit naufrage vers l'embouchure de la riviere de Siam. Ses mauvais ſuccès ne furent pas capables de rebuter ſon induſtrie commerçante. Il remit en mer, & fit un troiſiéme naufrage ſur la côte de Malabar. Il eut peine à ſouſtraire ſa vie à la fureur de la tempête, & il ne put ſauver que deux mille écus, qui étoient les ſeuls débris de toute ſa fortune. Reſté ſeul ſur un rivage déſert & inconnu, il fut provoqué au ſommeil par l'excès de ſes fatigues & l'épuiſement de ſes forces. Son imagination ébranlée par le malheur, lui peignit en dormant une perſonne belle & majeſtueuſe, qui, jetant ſur lui un regard tendre & affectueux, lui dit de retourner à Siam, où il jouiroit d'un meilleur ſort. Ce ſonge, que dans

Ses naufrages.

Son ſonge.

la ſuite il regarda comme une inſpiration de la Divinité, lui fit rechercher les moyens d'exécuter ce qui lui étoit preſcrit. Ainſi ce fut ſur un ſonge frivole que cet homme, dont on exalte le génie, régla ſa marche, qui le conduiſit au faîte de la grandeur; mais il reſſentoit alors des maux encore récens. Bien des infortunés ſont parvenus à leur but, en ſuivant des guides auſſi infideles.

Le lendemain, comme il ſe promenoit triſte & rêveur ſur le rivage, où il contemploit l'élément redoutable qui avoit englouti ſa fortune, il fut abordé par un homme qui offroit le ſpectacle de la triſteſſe & de la plus affreuſe miſere. C'étoit un ambaſſadeur Siamois, qui, en revenant de Perſe, avoit fait naufrage ſur la même côte. Ce miniſtre, dénué de tout, ne croyoit s'être ſauvé des flots que pour expirer ſur le rivage. Il fut agréablement ſurpris d'y trouver un homme humain & compatiſ-

Rencontre inopinée.

ſant, qui daigna le conſoler. Le récit qu'ils firent réciproquement de leur déſaſtre, leur fit éprouver l'un pour l'autre cette tendre émotion inconnue à ces ames flétries par une proſpérité trop conſtante. Faulcon, qui étoit fort riche, comparé à ſon compagnon qui manquoit du néceſſaire, uſa de l'argent qui lui reſtoit pour lui fournir des vivres & des habits. Il acheta enſuite une barque, & fit voile avec lui pour Siam. Il trouva un aſile dans le Séminaire, où il vécut des libéralités de l'Evêque de Beryte, qui vivoit pauvre pour ſubvenir aux beſoins d'autrui.

Il retourne à Siam.

Cet ambaſſadeur, touché d'un procédé ſi généreux, en fit l'éloge au Barcalon, qui voulut voir ce bienfaiteur. Faulcon déploya devant le miniſtre toute l'étendue de ſes talens. La confiance qu'il inſpira le rendit bientôt néceſſaire au Barcalon, qui, ennemi du travail, aimoit plus les plaiſirs que les affaires. Il crut devoir ſe repoſer du

fardeau de l'adminiſtration ſur un ſubalterne, dont les opérations bien dirigées relevoient la gloire du Monarque & de ſon premier miniſtre. Il fut choiſi pour aller en ambaſſade dans un royaume voiſin : il y parut avec éclat, ſans qu'il en coûtât beaucoup au Roi qui l'avoit envoyé. Les Mores, exacteurs inſatiables, épuiſoient le tréſor public : c'étoient eux qui ſe chargeoient de toutes les entrepriſes. Faulcon réprima leur avarice. Cette économie le rendit cher au Roi, qui, après la mort du Barcalon, le déclara héritier de cette dignité ; mais le Grec fut opiniâtre à la refuſer, parce qu'il prévoyoit que ſa qualité d'étranger lui attireroit la jalouſie des grands, qui aſpirent toujours aux honneurs, ſans jamais travailler aux moyens de s'en rendre dignes. Mais s'il n'eut pas l'éclat du pouvoir, il en eut toute la réalité. Il eut ſoin de ſe tenir caché derriere la machine dont il dirigeoit tous les reſſorts ;

Il s'inſinue dans la faveur.

Son élévation.

& miniſtre ſans en avoir le titre & les décorations, il préſida comme une intelligence inviſible aux deſtinées publiques. Un Malaïs qui avoit été revêtu de la dignité de Barcalon, tenta de rendre ſa fidélité ſuſpecte. La malignité de ſes impoſtures fut reconnue, & il en fut puni par la perte de ſes charges.

Tous les peuples en penſent différemment.

Les nations ont parlé diverſement de cet homme ſingulier. Ceux qui examinent la baſſeſſe d'où il eſt parti pour s'élever ſi haut, lui ſuppoſent des talens ſupérieurs pour applanir les obſtacles qui arrêtent l'homme vulgaire dans ſa marche. Mais l'expérience nous apprend que les favoris de la fortune n'ont pas toujours juſtifié ſon ouvrage. Le miniſtre qui préſide aux conſeils des Rois, ſouvent n'eſt deſtiné par la nature qu'à ramper dans les détails d'un comptoir. L'intriguant uſurpe dans le lycée les décorations & les récompenſes dues au ſage, qui retenu par ſa modeſtie dans l'ombre, y vit d'un pain trem-

pé de ſes larmes. Un coup d'œil du Monarque ſuffit pour changer en or pur une argile dédaignée, & faire un vaſe de gloire d'un vaſe d'ignominie. Celui-là ſeul eſt digne de préſider aux deſtinées publiques, qui y a été appelé par les vœux de la nation, toujours aſſez éclairée ſur ſes intérêts pour diſcerner ce qui lui convient; & ſes regrets ſur le miniſtre dégradé en font l'éloge comme la cenſure des caprices du maître.

Les Prêtres François ſoutenus par ſes libéralités, & peut-être ſéduits par un extérieur impoſant, ont accumulé, pour le peindre, les couleurs les plus intéreſſantes. Tachard, prodigue en éloges, lui donne beaucoup d'élévation dans l'ame, de ſoupleſſe dans l'eſprit, d'aménité dans les mœurs, qualités bien rares dans un navigateur qui a paſſé ſa jeuneſſe ſur des vaiſſeaux, confondu avec le matelot ſauvage & groſſier. Il lui fait encore honneur d'une éloquence naturelle, &

beaucoup plus persuasive que celle qui emprunte sa beauté du coloris de l'art; & les preuves que ce Jésuite en donne, sont d'autant plus suspectes, qu'il laisse appercevoir qu'il étoit lui-même l'auteur des productions éloquentes dont il lui abandonne la gloire.

Il protége les Chrétiens.

Les autres peuples de l'Europe, jaloux sans doute de sa prédilection pour les François & les Portugais Catholiques comme lui, ont pu se complaire à défigurer son portrait. Ils l'ont peint avec tous les vices qu'on reproche aux Grecs anciens & modernes, faux & dissimulé comme eux, cachant sous les dehors de la modération les inquiétudes d'une ambition démesurée; poli par systême, & orgueilleux par caractere: il ne prenoit pas même le soin de déguiser ses vices à un peuple accoutumé à obéir en esclave: implacable dans ses vengeances, il abandonnoit adroitement à son maître le soin de punir ses ennemis.

Tous

Tous les peuples se réunissent sur quelques vertus, qui jamais ne se sont démenties pendant tout le cours de sa vie. Contempteur sincere des richesses, il n'en faisoit usage que pour augmenter sa gloire. Son ame incorruptible ne fut jamais soupçonnée de vénalité dans la distribution de la justice. Passionné pour les honneurs dont sa naissance sembloit l'exclure, il n'en fut que plus ardent à les mériter. Véritablement attaché à son maître, il ne retira d'autres émolumens de ses services que le privilége de faire le commerce de mer, qui fournit à ses besoins & à ses largesses. Il paroît qu'il fut Catholique de bonne foi, puisque libre dans le choix, il quitta la Religion Anglicane qui eût moins gêné ses penchans. Il étoit d'une taille médiocre; ses yeux étoient vifs & pleins de feu. Quoiqu'il eût une physionomie spirituelle, il avoit quelque chose de sombre & de ténébreux,

qui déceloit l'agitation d'une ame dévorée de remords.

Tel étoit l'état de la cour de Siam, lorſqu'on y parla d'une alliance avec les François. Un traité auſſi nouveau fixa les yeux des politiques, qui ne pouvoient en démêler les motifs. Les perſonnes jalouſes de la faveur de Faulcon, publierent qu'il n'avoit appelé les François que pour en faire les artiſans de ſa grandeur, & pour le placer ſur un trône que ſon ambition dévoroit. Il eſt poſſible que ſe ſentant en butte à l'envie dans une cour étrangere, il ait voulu élever un rempart contre les aſſauts de ſes ennemis, & qu'en protégeant les François, il ait eu plus d'égard à ſa ſûreté perſonnelle, qu'à la gloire de ſon maître. Quel qu'ait été ſon motif, il fit valoir les avantages que le royaume en retireroit pour le commerce. D'ailleurs les Hollandois, maîtres de la preſqu'iſle de Malaca, étoient devenus

les arbitres des destinées de l'Inde, dont les Rois avoient besoin d'un allié qui pût balancer la puissance de ces Républicains redoutés; & leur voisinage dangereux fut un fantôme dont le ministre se servit pour faire entrer le Monarque dans ses vues.

Les Evêques nouvellement arrivés à Siam, donnerent une si grande idée de leur maître, que le Monarque Siamois fut extrêmement flatté d'acquérir un aussi illustre allié. Les présens qu'on lui destinoit avoient été annoncés avec faste; mais la crainte qu'ils ne devinssent la proie des Hollandois, qui pour lors étoient en guerre avec la France, avoit déterminé à les laisser à Bantam. Ce retardement pouvoit devenir funeste dans une cour dominée par l'avarice, & il étoit à craindre que les courtisans jaloux de la considération dont jouissoient les prélats, n'en prissent occasion pour leur nuire, en les rendant

coupables d'une intrigue ſecrette pour s'en rendre poſſeſſeurs.

Le Roi, impatient de recevoir ces préſens, ſe perſuada qu'en les faiſant venir ſous ſon nom, on les regarderoit comme un dépôt ſacré. Mais à peine le vaiſſeau ſur lequel ils étoient chargés eut-il mis à la voile, que les Hollandois, ſans ménagement pour ce Prince, ſe les approprierent par le droit de la guerre. La cour de Siam éclata en menaces ſur cet attentat. Les Hollandois trop puiſſans pour redouter ſes vengeances, prévinrent une rupture dont ils ne pouvoient attendre aucun fruit. Leur modération artificieuſe eut pour but de diminuer la haute idée qu'on avoit de la magnificence de Louis XIV. Ainſi ils rendirent les effets les plus vils, & réſerverent les plus précieux pour rendre l'offrande plus mépriſable.

Le Roi de Siam inſtruit de cette mauvaiſe foi, n'en fut que plus ardent à hâter l'alliance projetée; &

pour en aſſurer le ſuccès, il fit entrevoir un penchant décidé pour le Chriſtianiſme. Les temples des idoles furent fermés, & ceux qui tranſgreſſerent cette défenſe furent ſévérement punis. Il ſe fit un plaiſir d'entendre les Evêques diſcourir ſur nos myſteres. Ses largeſſes contribuerent à l'embelliſſement du Séminaire. Il y fit porter une chaire dorée, dont la magnificence ſembloit redoubler le reſpect pour les maximes qui y étoient annoncées. Dès que la ceſſation des hoſtilités entre les Hollandois & la France permit de ſe mettre en mer, il nomma des ambaſſadeurs capables de répondre par leurs talens à la majeſté du Monarque qu'ils alloient approcher. Il fit bâtir une égliſe à ſes dépens. Cet édifice ſubſiſte encore : la mémoire de ſon fondateur la fait reſpecter par les perſécuteurs des diſciples de Jeſus-Chriſt. Le peuple libre dans le choix de ſon culte, ſe fût rangé en foule ſous le drapeau de l'Evangile, ſi le

Barcalon n'eût abuſé de ſon pouvoir pour traverſer en ſecret les diſpoſitions de ſon maître.

Les ambaſſadeurs qui partirent les premiers, furent arrêtés par mille obſtacles différens. La cour impatiente de ne point recevoir de leurs nouvelles, fit partir deux autres Mandarins, qui avoient à leur tête Mrs Vachet & Paſcal, Miſſionnaires éclairés, pour les diriger dans un pays dont les moeurs & les uſages leur étoient inconnus. Ce fut au commencement de Janvier 1684, qu'ils mirent à la voile ſur un vaiſſeau Anglois avec ſix jeunes Siamois, qu'on ſe propoſoit d'inſtruire dans les arts de l'Europe. Après ſix mois de navigation, ils arriverent à Londres, d'où ils paſſerent à Calais.

Ce fut dans cette ville que M. Vachet ſe dépouilla du titre de chef d'ambaſſade, pour laiſſer les Mandarins jouir de tous les honneurs attachés à cette qualité. M. de Seignelay, avant de publier cette nou-

velle, voulut être informé par sa bouche du motif de cette ambassade. M. Vachet lui exposa que la gloire de Louis XIV avoit pénétré aux extrémités de l'Orient, & que le Roi de Siam, flatté de pouvoir contracter une alliance avec lui, lui offroit, pour l'obtenir, une place dans ses Etats, où la compagnie Françoise pourroit établir un comptoir pour étendre son commerce dans la Chine & dans toutes les contrées de l'Inde.

Le ministre, prévenu par des bruits calomnieux, parut douter de la vérité de ce récit. » Gardez-» vous, dit-il, de parler de cette » ambassade; on est bien informé » qu'elle n'a point été envoyée par » le Roi de Siam, & le Roi crain-» droit de compromettre sa di-» gnité, s'il lui envoyoit des am-» bassadeurs.

M. Vachet n'eut point de peine à dissiper cette prévention. Louis XIV mieux instruit, le fit appeler dans son cabinet, où il entra dans

de grands détails avec lui. Il fixa un jour pour donner audience aux ambaſſadeurs, à qui les miniſtres envoyerent leurs carroſſes & leurs officiers. Ils ſe rendirent à Verſailles, où leur préſence excita la curioſité de toute la cour. Leur parure étoit riche & élégante; leur bonnet étoit blanc, pointu, fort haut, & orné d'un cercle d'or de trois doigts de large. La nouveauté de ce ſpectacle le rendit intéreſſant. Ils furent conduits avec pompe à l'audience. Dès que Sa Majeſté parut, ils ſe proſternerent le viſage contre terre, les mains élevées ſur leur tête, dans la même poſture où ils ſe tiennent devant leur Souverain. Ce fut M. Vachet qui porta la parole, & le Monarque lui répondit: » Aſſurez ces
» Mandarins que je ferai avec plai-
» ſir ce que déſire de moi le Roi de
» Siam mon frere.

Ils virent enſuite dîner le Roi, & la ſomptuoſité de la table frappa des hommes accoutumés à une frugalité naturelle, & inſpirée par le

climat. On les conduisit dans le parc, où l'on fit jouer les eaux, qui leur parurent l'effet d'une puissance magique. Après qu'on eut épuisé toute leur curiosité, on leur servit un splendide repas. Monsieur, frere unique du Roi, leur donna une magnifique fête à S. Cloud, où les vins qu'on leur servit affecterent délicieusement leur palais. Les curiosités du cabinet du Prince fixerent leur attention, & plusieurs François furent étonnés de trouver du bon sens & du goût dans des étrangers venus de si loin. Le Prince de Condé, héritier de la magnanimité naturelle aux héros de sa maison, les appela à Chantilli. Ce Prince, qui à la solidité des talens joignoit le goût des fêtes, déploya toute sa magnificence. Les personnes les plus qualifiées eurent l'émulation de les recevoir ; & pendant un séjour de plus de deux mois en France, ils y parurent plus grands que leur maître ne l'est dans ses Etats.

A leur arrivée dans leur patrie,

ils rendirent compte de leur négociation; & le Roi flatté de leurs succès & des honneurs qu'on leur avoit rendus, fit appeler M. Vachet pour lui renouveller les assurances de sa protection. Il lui adressa ces paroles, qui doivent étonner dans la bouche d'un Prince idolâtre: » Pere Vachet, ne vous enorgueillissez pas du succès de votre » voyage; ce n'est pas vous qui » avez opéré de si grandes choses; » c'est le Dieu du ciel & de la terre, » à qui l'on doit en rendre des actions de graces ». Cette négociation fut le fruit des intrigues de Faulcon, & sur-tout du zèle des Missionnaires pour la gloire de la Religion & de leur maître. Les négocians François, qui se promettoient d'ouvrir une nouvelle source de commerce, s'intéresserent aussi vivement pour le succès.

Louis XIV avoit formé la résolution d'envoyer des Jésuites Mathématiciens à la Chine, dont les observations pouvoient perfection-

ner la géographie & la navigation. Il saisit l'occasion de ces Mandarins pour exécuter son dessein. Le Chevalier de Chaumont fut nommé ambassadeur à Siam. On lui donna pour adjoint l'Abbé de Choisy, qui devoit résider aux Indes jusqu'à la conversion du Monarque au Christianisme, & travailler, de concert avec les Missionnaires, à ce grand ouvrage. Cet Abbé, qui avoit tous les talens agréables, étoit plutôt fait pour plaire que pour instruire; & ce n'est pas par les arts d'agrément qu'on réussit dans l'apostolat.

Les ambassadeurs arrivent à Siam.

M. le Chevalier de Chaumont mouilla dans la rade de Siam le 27 Septembre 1687, après six mois de navigation. Il étoit accompagné de M[rs] Ceberet & la Loubere, chefs de la députation, de cinq Missionnaires, & de quatorze Jésuites. Le Pere Tachard, qui n'avoit d'autre caractere que le titre de Mathématicien, étoit l'ame de cette ambassade, dont lui seul étoit chargé

de faire mouvoir les reſſorts. L'importance qu'il attache aux moindres détails de cette négociation, doit rendre ſa relation ſuſpecte.

Les François furent reçus avec les diſtinctions les plus honorables. Le Roi de Siam dépoſant la fierté naturelle aux Monarques d'Aſie, deſcendit dans la plus grande familiarité. Ce fut alors que les ambaſſadeurs s'érigerent en apôtres, & ſolliciterent le Roi d'embraſſer le Chriſtianiſme. Leurs inſtances furent d'autant plus vives, qu'on étoit informé qu'il arrivoit un ambaſſadeur de Perſe pour en faire un diſciple de Mahomet. Les Miſſionnaires ſéduits par leur zèle & par le déſir de faire un tel proſélite, avoient exagéré ſes diſpoſitions favorables. Le Chevalier de Chaumont, qui n'étoit inſtruit que par eux & par Faulcon, qui, animé du même zèle, pouvoit encore avoir d'autres motifs, ne ceſſoit de repréſenter au Prince dans toutes les audiences le déſir ardent que ſon maître avoit de le voir Chrétien.

Chaou-Naraye, fatigué de ses importunités, lui demanda quel motif avoit pu engager le Roi de France à croire qu'il voulût se faire Chrétien. Voici la réponse qu'il fit au mémoire qu'on lui présenta pour opérer sa conversion. Ce fut Faulcon lui-même qui fut son interprète.

» Je suis fâché que le Monarque » François exige de moi une chose » si difficile. Je serois téméraire » d'embrasser une Religion dont je » ne suis pas encore instruit: je ne » veux d'autre juge que ce Prince » sage & vertueux. Un changement » subit peut entraîner une révolu- » tion; & je n'abandonnerois pas » impunément une Religion reçue » & suivie sans discontinuation dans » mon royaume depuis deux mille » deux cens vingt-neuf ans. Au » reste, je suis extrêmement surpris » de la vivacité avec laquelle ce » Monarque soutient la cause du » ciel: il semble que Dieu lui-même » n'y prend aucun intérêt, & qu'il Réponse au mémoire.

» a laiſſé le culte qu'on lui doit à
» notre diſcrétion. Car enfin ce vrai
» Dieu, qui a créé le ciel & la terre,
» & tout ce qui reſpire & exiſte,
» qui a conſtitué l'eſſence des êtres,
» & leur a donné des inclinations
» différentes, ne pouvoit-il pas,
» en donnant aux hommes des ames
» & des corps ſemblables, leur inſ-
» pirer les mêmes ſentimens ſur la
» Religion qu'il falloit ſuivre, &
» leur indiquer ſans obſcurité le
» culte qui lui étoit le plus agréa-
» ble, & ſoumettre toutes les na-
» tions à une loi uniforme? Puiſ-
» qu'il ne l'a pas fait, on doit en
» conclure qu'il ne l'a pas voulu.
» Cet ordre & cette unité de culte
» dépendent abſolument de la pro-
» vidence divine, qui pouvoit auſſi
» aiſément l'introduire dans le mon-
» de, que la diverſité des ſectes
» qui s'y ſont établies. Il eſt donc
» naturel de croire que le vrai Dieu
» prend autant de plaiſir à ſe voir
» honoré par différens cultes, qu'à
» être glorifié par une prodigieuſe

» quantité de créatures, qui toutes
» le louent à leur maniere. Cette
» beauté variée que nous admirons
» dans l'ordre physique, seroit-elle
» moins admirable dans l'ordre mo-
» ral, & moins digne de la sagesse
» d'un Dieu? Quoi qu'il en soit,
» puisque Dieu est le maître absolu
» du monde, & qu'il préside à tous
» les événemens, je résigne entié-
» rement ma personne & mes Etats
» entre les bras de sa providence,
» & je conjure de tout mon cœur
» son éternelle sagesse d'en disposer
» selon son bon plaisir.

Ces sophismes éblouissans décéloient que le Prince n'avoit pas de grandes dispositions au Christianisme. L'Abbé de Choisy, plein de connoissance & d'esprit, étoit bien capable d'en faire sentir la vanité; mais convaincu que la logique des Rois est difficile à réfuter, il se dégoûta de l'apostolat par le peu d'espoir qu'il conçut du succès. Les François n'en étoient pas moins bien accueillis: & en

On désespere de sa conversion.

vertu d'un traité dont les conditions furent tenues secrettes, on livra aux troupes qu'ils firent venir Mergui & Bancok, qu'on regardoit comme les deux boulevards du royaume, l'un sur le golfe de Bengale, & l'autre sur le golfe de Siam. Des Farges y fut installé comme gouverneur & comme général de toute la milice Françoise.

Ces étrangers transplantés dans le royaume de Siam, en furent regardés comme les défenseurs. Vingt-quatre furent choisis pour veiller à la sûreté du premier ministre; & le Monarque ne se montroit en public qu'avec une escorte de François. L'un d'eux fut élevé au grade de Colonel des Gardes. D'autres furent mis à la tête des régimens Siamois, pour y introduire la discipline militaire. Le soldat qui tomboit malade étoit transporté à Louvo, où il étoit mieux soigné que dans la maison paternelle. Ces distinctions s'étendirent sur tous les Chrétiens, qui jouirent de tous les

priviléges de citoyen. Il fut permis aux Jésuites François d'annoncer l'Evangile dans toute l'étendue du royaume. Le Roi en dispersa dans plusieurs couvens de Talapoins, sous prétexte d'apprendre la Langue Siamoise; mais c'étoit pour observer leurs démarches, parce que les prélats & leurs prêtres n'étoient ni propres ni disposés à jouer le rôle d'espions. Le ministre jeta les fondemens d'un collége destiné à l'éducation de la jeune noblesse, sous le nom de collége Constantinien.

M. le Chevalier de Chaumont, après avoir terminé sa négociation, partit de Siam sur la fin de l'année 1688. Il étoit accompagné de trois ambassadeurs Siamois, qui portoient au Roi de France de riches présens. Ils étoient également distingués par leur naissance & par leur dextérité dans les affaires. Le but de leur négociation étoit de demander des Ingénieurs pour instruire les Siamois dans l'art de for-

tifier, d'attaquer & de défendre les places. Ils étoient encore chargés de demander un corps de troupes qui pût former les Siamois aux exercices de la guerre.

Les officiers & les soldats François restés dans le royaume de Siam, abuserent de la considération dont ils jouissoient. Convaincus de la supériorité de leur force & de leurs talens, ils eurent l'imprudence de s'en prévaloir; & au lieu de se borner à plaire, ils voulurent être respectés. Railleurs indécens, ils censuroient avec hauteur tout ce qui n'étoit pas conforme à leurs usages & à leurs préjugés. Le peuple & les grands murmurerent d'abord en silence de l'orgueil de ces hôtes insolens qui vouloient envahir tous les honneurs de la patrie. Les Evêques & leur Clergé étoient les seuls qui ne fussent point exposés aux traits de l'envie. Retirés dans leur Séminaire, & consacrés au travail, ils n'avoient ni la vanité de briller, ni

Jalousie des Siamois.

l'ambition d'étendre leur crédit; ils n'étoient connus que par les ſervices qu'ils rendoient au public, & ſur-tout aux infortunés. Les Jéſuites, animés ſans doute des mêmes motifs, avoient une autre marche pour arriver au même but: c'étoit par l'éclat de leurs talens qu'ils tâchoient d'inſpirer la confiance. Chirurgiens, médecins, aſtronomes, mathématiciens, ils voyoient des hommes de tous les rangs venir leur demander des conſeils, & prendre leurs leçons. Mais en ſe faiſant des diſciples, ils multiplioient leurs ennemis. Plus ils développoient la ſupériorité de leurs connoiſſances, plus on leur ſoupçonnoit des deſſeins dangereux. On ne pouvoit ſe perſuader que des hommes ſi inſtruits s'expoſaſſent à tant de fatigues & de dangers, uniquement pour panſer gratuitement des plaies, & pour apprendre à calculer les éclipſes & le retour des comètes. Ils étoient admirés & haïs, & les Siamois étoient in-

formés que c'étoit par le faste des sciences profanes qu'ils avoient réussi à former un puissant parti dans le Japon. C'est ainsi qu'ils décrioient le zèle de ces religieux purs dans leurs motifs, & peut-être trop fastueux dans les moyens.

Plusieurs Siamois attachés à leurs préjugés & à leurs usages, furent alarmés de voir introduire tant de prêtres & de soldats étrangers dans le royaume. Ils n'apperçurent dans cette politique que le prélude d'une prochaine révolution dans les loix & la religion du pays. Faulcon, auteur de toutes ces nouveautés, devint l'objet de l'exécration publique. Un Malaïs, par un zèle indiscret, fit savoir au Roi que ce ministre, complice des François, avoit tramé une conspiration contre lui & l'Etat. Le Monarque prévenu ne daigna pas écouter les preuves qu'il s'offroit d'en donner; & au lieu de recevoir les récompenses qu'il croyoit être en droit d'exiger, il fut condamné à être dévoré par des tigres.

Calomnie d'un Malaïs.

Le Prince de Johor écrivit au Monarque Siamois dont il étoit le vassal, pour l'engager à chasser de ses Etats des étrangers qui, après avoir été reçus comme alliés, oseroient bientôt s'ériger en maîtres. Ce Prince, suscité par les Hollandois, offroit ses troupes pour affranchir le royaume de ces nouveaux tyrans; mais ses avis furent rejetés avec indignation, & l'on eût tranché la tête à ces envoyés, si Faulcon n'eût eu la politique d'arrêter cette violence, qui auroit pu avoir des suites funestes. Avis donné par le Prince de Johor.

Je dois un peu m'arrêter sur cette ambassade, qui jeta plus d'éclat qu'elle ne procura d'utilité. Les prélats & leurs prêtres, qui en avoient été les premiers moteurs, n'avoient envisagé que l'intérêt du Christianisme. Les politiques en conçurent de grandes espérances pour la prospérité du Monarque François, qui, environné de flatteurs, s'abandonna à la séduction de leurs conseils. Le Pere

Tachard, attentif à saisir tout ce qui pouvoit intéresser la gloire du maître, & contribuer à donner de l'éclat à sa compagnie, crut que le royaume de Siam étoit une conquête réservée à sa société. Il fut secondé du crédit du Pere de la Chaise, qui applanit tous les obstacles que les ministres opposoient à cette alliance dispendieuse sans fruit.

Le Chevalier de Chaumont & l'Abbé de Choisy n'avoient vu que la superficie de la nation Siamoise. Ils avoient assisté à des chasses & à des fêtes; on leur avoit étalé le trésor royal, dont les richesses sont bien capables d'en imposer, puisque l'usage est établi d'y verser chaque jour de l'or & de l'argent, sans qu'il soit permis d'y puiser même dans les nécessités urgentes de l'Etat. On les avoit conduits dans les temples, où on leur avoit assuré que les statues colossales dont ils sont embellis, étoient d'or massif, quoiqu'elles ne soient que de

plâtre doré avec beaucoup d'art. Nos ambaſſadeurs éblouis par cet éclat, ſéduiſirent la cour de France à leur tour.

Le Comte de Forbin, chef d'eſcadre, & digne Spartiate, avoit obſervé toute cette pompe en philoſophe. Ce brave militaire, qui aimoit mieux le bruit du canon que le ſon efféminé des inſtrumens, s'apperçut que les François ſe laiſſoient aveugler par un faſte emprunté. La relation naïve qu'il a donnée de ce voyage, eſt une réfutation complette des menſonges brillans débités avec grace par le Pere Tachard & l'Abbé de Choiſy. Ses yeux perçans pénétrerent dans la miſere du pays; & Faulcon craignant qu'il ne détruiſît l'idée que les ambaſſadeurs en alloient donner en France, le demanda au Chevalier de Chaumont pour le mettre à la tête de la marine. Le Comte fut contraint d'obéir aux ordres de l'ambaſſadeur, & il fut inſtallé amiral & généraliſſime des armées du Forbin eſt élu amiral.

Roi de Siam. Ce titre imposant le mit en état de s'instruire d'un pays dont il lui fut facile de découvrir la misere & la foiblesse. Quelques jours après il fut admis à l'audience du Roi, qu'il trouva environné de Mandarins assis en rond sur des nattes d'osier : une seule lampe éclairoit la salle ; & quand quelqu'un vouloit lire, il tiroit de sa poche une bougie de cire jaune qu'il allumoit ; & après la lecture, il l'éteignoit avec beaucoup d'économie. Un jour le Monarque gueux & vain demanda au Comte : » Eh » bien, mon amiral, ne vous féli» citez-vous pas d'être resté dans » ma cour » ? Il fut obligé de répondre qu'il s'estimoit fort heureux d'être à son service. C'étoit en grinçant les dents, que ce marin plein de franchise fit ce mensonge effronté.

La rigueur avec laquelle il vit punir les plus petites fautes, alarma sa délicatesse. On fendoit la bouche jusqu'aux oreilles à ceux qui ne

ne parloient pas assez, & on la faisoit coudre à ceux qui parloient trop. On coupoit les cuisses ou l'on brûloit les bras à ceux qui étoient tombés dans les fautes les plus légeres. Forbin, surpris de voir les premiers Mandarins exposés à de si indignes traitemens, dont les freres du Roi n'étoient pas même exempts, craignit pour lui-même; mais il fut rassuré par Faulcon, qui usoit de tous les artifices pour le retenir. Il ne fut pas plus satisfait de ce qui lui fut assigné pour sa dépense & ses appointemens, qui n'étoient nullement proportionnés à ses fastueuses dignités. On lui donna trente-six esclaves pour le servir, & deux éléphans. Sa maison étoit petite & mal meublée. On lui fit présent de douze assiettes, de deux grandes coupes d'argent, de quatre douzaines de serviettes, & de deux bougies de cire jaune par jour. Tel étoit l'équipage du Comte de Forbin, amiral & généralissime des

troupes du royaume de Siam. Cette mesquinerie peut fixer l'idée qu'on doit avoir du luxe de ce Monarque Asiatique.

Il semble que la fortune, en retenant le Comte de Forbin chez une nation incapable de profiter de ses leçons, avoit prévu qu'elle lui fourniroit l'occasion d'en être le défenseur dans la révolte des Macassars, qui éclata deux ans après, & dont je vais rapporter les circonstances.



CHAPITRE III.

Révolte des Macassars.

UN peuple à qui le royaume de Siam avoit donné dans ses malheurs un asile, fut celui qui en ébranla les fondemens. Le Roi de Macassar, royaume de l'isle de Célèbes, avoit été détrôné par les Hollandois. Un de ses fils se dérobant aux vengeances de ses vainqueurs, se retira auprès du Roi de Siam, qui, flatté du titre de protecteur d'un Prince infortuné, lui assigna un terrain où il lui fit bâtir des maisons pour lui & pour ceux qui l'avoient accompagné dans sa fuite. Ce lieu, qui depuis a conservé le nom de camp des Macassars, étoit contigu de celui des Malaïs, qui étoient Mahométans comme eux.

Les bienfaits prodigués à ce Prince fugitif, n'en firent qu'un ingrat; & lorsqu'il devoit tout sacrifier

pour ſon bienfaiteur, il attenta contre ſa vie, pour placer ſur le trône le frere puîné du Monarque. Sa conſpiration découverte le rendoit digne des plus rigoureux châtimens: mais Naraye, ſupérieur à l'offenſe, fut aſſez grand pour lui pardonner. Daen (c'étoit le nom de ce Prince perfide) enhardi par l'impunité, ſe crut d'autant plus redoutable, que le Prince avoit été généreux. Les ames baſſes regardent la clémence qu'on exerce envers elles comme une foibleſſe, & non comme une vertu. Humilié d'un pardon qu'il n'avoit pas mérité, il s'en rendit encore plus indigne par une nouvelle conſpiration. Il lui falloit des complices pour l'exécution de ſon complot parricide. Ses promeſſes artificieuſes corrompirent les trois Princes de Champa, qui s'étoient refugiés comme lui à Siam, après la mort du Roi leur pere, pour dérober leur vie aux attentats de leur frere, qui, parvenu au trône, auroit, ſe-

lon l'uſage des Muſulmans, pu attenter aux jours des rivaux de ſa grandeur. Ces Princes honteux de leur dégradation & de l'oubli où ils étoient condamnés, s'aſſocierent au Prince de Macaſſar, pour ſe frayer un chemin au trône. Leur deſſein étoit de mettre d'abord la couronne ſur la tête du plus jeune des freres du Roi, & de régner ſous le nom de ce fantôme couronné. Ils avoient réſolu de détruire leur ouvrage après l'avoir élevé, & de lui ſubſtituer un d'entr'eux à la pluralité des ſuffrages. Il paroît que l'intérêt de leur religion juſtifioit à leurs yeux leur entrepriſe. Ils devoient propoſer aux Chrétiens & Mahométans l'alternative de la mort ou de l'alcoran.

Un des trois Princes occupoit une place diſtinguée à la cour. Ce fut le plus jeune qui ſe mit à la tête de la conſpiration. Il étoit dans cet âge où l'ignorance du danger précipite dans le crime ſans en prévoir les ſuites funeſtes. Il s'aban-

donna aux conſeils d'un Malaïs, homme audacieux, qui n'ayant rien à perdre, étoit prêt à tout enfreindre. Il falloit intéreſſer le Ciel dans leur cauſe, pour inſpirer à leurs partiſans cet enthouſiaſme fanatique qui fait enviſager le terme de la vie comme le prélude d'une félicité éternelle.

Un Prêtre Mahométan les ſervit par ſes impoſtures. Il publia dans le camp des Malaïs & des Macaſſars, qu'un préſage funeſte lui avoit apparu dans le Ciel, & que leur nation étoit menacée d'un grand déſaſtre; & pendant trois mois il publia ſes révélations effrayantes. Les délires d'un fanatique ſont contagieux, & l'impoſteur qui abuſe du nom de la Divinité, compte bientôt de nombreux proſélytes. On l'écouta avec docilité, & il n'y eut que trois cens Malaïs qui furent rebelles à ſa voix. Quand tous les eſprits furent préparés, les trois chefs s'aſſemblerent pour chercher les moyens de faire entrer dans leur



arti ces trois cens Malaïs, dont
: secours assuroit leur succès. Ils
éciderent que le jour de leur exé-
ution ils les appelleroient dans
assemblée, & qu'en voyant tous
eurs concitoyens armés pour la
ause commune, ils n'hésiteroient
oint de se réunir sous le même
rapeau. Ils résolurent d'ouvrir les
risons, & de briser les chaînes des
aleriens pour en faire des soldats.
Comme ils manquoient d'argent,
ls formerent le dessein de piller le
alais & le trésor public, afin d'en-
lammer les courages par l'espoir
l'un si riche butin.

Le jour de l'exécution, les deux
Princes, avant de frapper les pre-
niers coups, écrivirent à leur frere
qui étoit dans l'exercice de sa char-
ge à Louvo, pour l'avertir de s'é-
oigner au plutôt de la cour. La
ettre lui fut rendue au commen-
cement de la nuit, & le courier
lisparut sans attendre une réponse.
Sa fuite précipitée fit naître les
oupçons du Prince, qui, pressen-

tant qu'elle renfermoit des secrets importans, la remit, sans l'ouvrir, à Faulcon, qui, alarmé de cette tempête, s'empressa d'en instruire son maître. Trois mille hommes furent sur le champ détachés pour défendre le palais de Siam. Les gardes du corps distribués dans les environs de Louvo, prévinrent par leur vigilance l'irruption des conjurés. Forbin fut envoyé à Bancok pour veiller à la conservation de cette place importante.

Les conjurés ignorant qu'ils étoient découverts, s'assemblerent pour hâter l'exécution de leur dessein. Les trois cens Malaïs qu'on s'étoit flatté de corrompre, ne furent pas plutôt instruits de ce complot forcené, qu'ils firent éclater leur indignation, & ils protesterent que loin de trahir le Roi leur bienfaiteur, ils étoient prêts à verser leur sang pour le défendre. Leur fidélité ramena plusieurs dans le devoir; & le Prêtre Mahométan tremblant pour sa vie, ne vit

d'autre ressource que d'aller révéler le secret de ceux qu'il avoit séduits.

Les Princes ne douterent plus qu'ils ne fussent découverts, surtout lorsqu'ils apprirent que le palais de Siam étoit défendu par trois mille hommes, & que les habitans armés veilloient sur les remparts. Ils se retirerent dans leur habitation sans avoir rien entrepris. Le Roi assez puissant pour leur faire sentir ses vengeances, fut assez généreux pour vouloir leur pardonner.

Le capitaine Malaïs, qui avoit été l'ame du complot, déserta le camp des Princes qu'il avoit précipités dans l'abîme. Il découvrit tous les secrets & les ressorts de la conjuration, & il avoua qu'il ne s'étoit servi du nom des trois Princes que pour se faire proclamer Roi. Faulcon fut envoyé aux rebelles pour les faire rentrer par la douceur dans le devoir. Il accorda un pardon à tous ceux qui vin-

rent lui faire l'aveu de leur faute. Les Malaïs, qui ne s'en étoient écartés que parce qu'ils avoient été séduits, donnerent des témoignages de leur repentir & de leur obéissance. Mais les Macassars opiniâtres dans le crime, firent paroître un courage féroce, qui craignoit moins la mort que la honte de fléchir. Leur Prince fut cité plusieurs fois au tribunal du Roi, non pour y être jugé, mais pour y faire l'aveu de son crime, & pour révéler ses complices secrets. Il s'excusa sur différens prétextes, & allégua que n'étant pas coupable il ne vouloit pas avoir l'humiliation de se justifier; que s'il avoit un reproche à se faire, c'étoit de n'avoir pas découvert les auteurs qui lui avoient confié leur secret; mais que sa dignité ne lui avoit pas permis de jouer le rôle d'espion & de délateur, & que loin d'avoir voulu trahir le Roi son bienfaiteur, il étoit incapable de trahir le dernier de ses amis.

Le Roi qui ne pouvoit arrêter ce fier courage par la douceur, se vit réduit à la nécessité de recourir aux armes. Mais les Macassars, trop féroces pour pâlir à la vue du danger, lui firent connoître que l'ennemi le plus redoutable est celui qui fait mourir. Sur ces entrefaites, le Roi de Macassar envoya de l'argent & des esclaves au Prince rebelle, pour lui fournir les moyens de subsister. Le capitaine Malaïs, fauteur de la rebellion, crut devoir profiter de la galere qui avoit apporté ces présens à Bançok, pour aller chercher un asile dans une terre étrangere. Mais le Chevalier de Forbin prévint son évasion, sur un ordre qu'il avoit reçu de l'arrêter. Il avoit demandé, selon la coutume, un passeport pour sortir du royaume, & il l'avoit obtenu; mais quand il arriva au passage de la chaîne que l'on avoit tendue au milieu de la riviere, Forbin lui envoya l'ordre de le venir trouver pour lui rendre compte des gens

de sa suite. Le capitaine prévit le danger dont il étoit menacé : il ne voulut se soumettre aux ordres du gouverneur qu'à condition de se rendre auprès de lui accompagné de tous ses gens bien armés. Après bien des contestations, on convint qu'il entreroit avec huit soldats armés de leurs poignards, dont la plupart sont d'autant plus dangereux, qu'ils sont presque toujours empoisonnés. Cette arme est la distinction la plus honorable d'un Macassar : le plus grand trait de lâcheté est de la rendre à son ennemi ; & celui qui la tire sans tuer son adversaire, est deshonoré aux yeux de sa nation.

Intrépidité du capitaine.

Le capitaine qui prévoyoit le danger sans le craindre, descendit de son vaisseau, & protesta à ses compagnons qu'il étoit déterminé à enfoncer son poignard dans le sein du premier qui voudroit le désarmer. Dès qu'il fut entré dans la forteresse, on lui signifia de faire venir le reste de ses gens qui

étoient reſtés ſur la galere. Il fallut obéir à la force. La ſalle étoit remplie de ſoldats qui lui en impoſoient par leur nombre. Un officier lui demanda ſon poignard de la part du Roi, & au lieu d'obéir il le lui enfonça dans le cœur. Deux ſoldats Siamois tenterent de ſe ſaiſir de ce forcené, mais ils eurent le même ſort que leur officier. Un quatriéme expira ſous ſes coups. Alors devenu plus furieux, il s'élança avec ſes compagnons ſur les ſoldats armés de piques, & ſe fit un paſſage en défiant la mort. Ils ſe jeterent dans l'embraſure d'un baſtion, où le feu des mouſquets les obligea de ſe précipiter dans les foſſés. Tous devoient périr de leur chute. Il y en eut qui eurent encore aſſez de force pour ſe traîner ſur les ſoldats poſtés pour empêcher leur fuite. Mais trop affoiblis par leurs bleſſures, ils reçurent le coup mortel qu'ils vouloient frapper. Le capitaine Macaſſar étoit expirant ſur la pouſſiere. Un offi-

cier François s'avança pour se saisir de son poignard; mais au lieu de le prendre par la poignée, il ne tira que le fourreau. Le Macassar rappelé à la vie par la crainte de perdre son poignard, le prend, en fend le ventre du ravisseur; & épuisé par ce dernier effort, il expire sur son adversaire.

Heureux désespoir des Macassars.

Cette férocité fit connoître à Forbin que ceux qui survivroient à leurs compagnons, vendroient cher leur vie. Il fit sortir sa garnison, qui étoit de quatre cens hommes. Les Macassars n'étoient que trente-deux, qui tous n'avoient de ressources que dans leur désespoir. Ces furieux, plus semblables à des bêtes farouches qu'à des hommes, voulurent prescrire la loi au lieu de la recevoir. Ils redemanderent leur capitaine, & menacerent de punir les François de leur refus. S'étant apperçus que Forbin faisoit des dispositions pour l'attaque, ils se préparerent à une vigoureuse défense. Ils entortillerent

autour de leurs bras les piéces de toile dont ils couvrent leurs épaules, pour leur ſervir de bouclier. Un capitaine Anglois, plein de mépris pour ces furieux, offrit au général de les lui amener enchaînés. Il s'avance, & bientôt il eſt la victime de ſon courage imprudent. Les Macaſſars s'élancent ſur lui, & le percent avec ſes gens de pluſieurs coups de poignard. La garniſon, témoin de leur attaque impétueuſe, eſt ſaiſie d'une terreur générale; elle prend la fuite, & ſe diſperſe. Forbin faiſant de vains efforts pour la rallier, ſe vit expoſé mille fois au danger de perdre la vie.

Si les Macaſſars avoient ſu profiter de l'épouvante qu'ils avoient ſemée, ils auroient pu ſe rendre maîtres de la fortereſſe; mais plus avides du ſang de leur ennemi, que jaloux de lui faire la loi, ils maſſacrerent ſans pitié les ſoldats, les femmes & les enfans qui tomberent dans leurs mains; & après avoir raſſaſié leur vengeance, ils ſe diſ-

Ils ne profitent point de leur avantage.

perſerent dans les bois, où les ſang-ſues, les moucherons & la faim leur firent éprouver les plus cruelles ſouffrances. On les y pourſuivit comme des bêtes fauves; & malgré leur épuiſement, ils eurent aſſez de courage pour mourir les armes à la main. Ils ne paroiſſoient fâchés en mourant que de ne pouvoir pas verſer le ſang de leurs ennemis. Ceux qu'on fit priſonniers prioient qu'on hâtât le coup mortel; & impatiens de mourir, ils n'envioient que la conſolation d'aller rejoindre leurs compagnons, auxquels ils déſeſpéroient de ſurvivre.

Opiniâtreté du Prince.

Le Prince Macaſſar, que l'exemple de ſes compatriotes maſſacrés auroit dû déterminer à fléchir la clémence du Monarque irrité, perſiſta dans le refus de paroître à la la cour. On détacha ſix mille hommes pour le forcer d'obéir, & Faulcon fut nommé général de cette armée. Ce nombre étoit plus que ſuffiſant pour accabler une poignée d'hommes ſans diſcipline:

mais les Macassars sont les peuples les plus braves & les plus déterminés de l'Orient. Infatigables dans le travail, intrépides dans le danger, ils dédaignent ce luxe qui énerve les courages, & cette mollesse qui éteint tout germe d'une généreuse émulation. Lorsque la trompette les appelle au combat, ils prennent de l'opium qui leur cause une ivresse furieuse; & alors, transportés hors d'eux-mêmes, ils se précipitent avec un courage stupide au milieu de la mêlée, sans prévoir la mort ni la craindre.

Faulcon, qui espéroit plus de la sagesse des manoeuvres, que de la supériorité du nombre, s'embarqua sur un ballon avec un Anglois, capitaine d'un vaisseau de guerre qui étoit à la barre de Siam. Il prit encore avec lui un Missionnaire & plusieurs Européens plus dignes de sa confiance que les Siamois, qui trembloient au nom de leurs ennemis. Le capitaine des gardes du corps, à la tête de qua- Faulcon marche contre lui.

torze de ses esclaves, s'avança jusqu'aux maisons des Macassars, sans avoir eu la précaution d'ordonner au reste de ses gens de le suivre. Un Macassar sortant de son embuscade avec trente soldats, fondit sur lui, & le massacra. Sept de ses esclaves eurent le même sort, & les autres se sauverent à la faveur de l'obscurité. Un Anglois, capitaine de vaisseau du Roi de Siam, attaqua en même temps la pointe de leur camp. Le feu de sa mousqueterie pénétra dans leurs cabanes, & les obligea de se retirer plus loin. Le capitaine, suivi de douze Anglois & d'un officier François, les y poursuivit. Les Macassars le reçurent avec une contenance fiere & assurée, & même ils s'avancerent armés de leurs poignards, bien déterminés à ne demander ni à faire aucun quartier. Le capitaine Anglois resta sur la place. Ses gens épouvantés se débanderent, & l'officier François se sauva à la nage.

Les Macassars abandonnerent leur camp ravagé par le feu, & tenterent de passer dans le quartier des Portugais, pour y faire tomber toute leur fureur sur les Chrétiens. Faulcon prévoyant leur dessein, fit ses dispositions pour le prévenir; & séduit par son courage, il alla droit à eux, n'étant suivi que de huit François, de deux Siamois & d'un Japonois. Il s'avança dans la plaine, où il trouva les ennemis partagés en deux corps pour l'envelopper. Ils prirent leur opium, & saisis d'une ivresse subite, ils tomberent sur sa troupe comme des tigres affamés sur leur proie. Faulcon prévoyant qu'il alloit être accablé par le nombre, fit sa retraite en désordre, après avoir perdu la moitié de son monde. Ruine des Macassars.

L'expérience lui apprit qu'il falloit les attaquer avec précaution, & qu'on ne pouvoit se flatter de les vaincre qu'avec des forces supérieures. Il réunit toute son armée, & fondit sur les ennemis, qui

combattirent en déſeſpérés, & qui enfin accablés par le nombre, ſe retirerent les uns dans leurs cabanes, les autres derriere des haies de bambou. Vingt-deux ſe refugierent dans la moſquée, réſolus de s'enſevelir ſous ſes ruines. On mit le feu aux maiſons, & ils n'en ſortirent que lorſqu'elles furent preſque entiérement brûlées. Alors précipitant le moment de leur mort, ils s'élancêrent, le ſabre & la lance à la main, ſur les piques de leurs ennemis, & combattirent juſqu'à ce qu'ils expiraſſent percés de coups.

Mort du Prince Macaſſar.

Le Prince de Macaſſar, bleſſé d'un coup de mouſquet à l'épaule, apperçut Faulcon, qu'il regardoit comme ſon plus dangereux ennemi. Le déſir de la vengeance lui rendit ſa premiere vigueur, & furieux, il s'avança contre ſon rival abhorré; & tandis qu'il ſe mettoit en poſture de le darder avec ſon javelot, un François lui tira un coup de mouſquet, dont il mourut ſur le champ.

Ceux qui s'étoient retirés dans la mosquée se rendirent sans combattre. Trente-trois autres que leurs blessures avoient mis dans l'impuissance de se défendre, furent faits prisonniers. Un des fils du Prince, âgé de douze ans, vint implorer la clémence du vainqueur. On lui montra le cadavre de son pere : hélas ! s'écria-t-il, il est la cause du malheur de notre nation ; mais je ne suis pas moins sensible à la douleur de l'avoir perdu.

Massacre des rebelles.

Ce peuple singulier mérite d'être connu. Il est un nouvel exemple, que c'est dans les climats qui inspirent le plus la mollesse, qu'on trouve les plus grands traits de férocité. On n'y connoît point l'usage des armes à feu, & on le regarde comme nuisible à la valeur personnelle, parce qu'il rend inutiles l'adresse & la force du corps. D'ailleurs cette arme empêche de goûter le fruit de la vengeance, en laissant ignorer le nombre des vic-

times qu'on a immolées. Au reste cette aversion pour les armes à feu vient peut-être de leur mal-adresse à s'en servir. Il faudroit qu'ils renonçassent à leur supériorité dans l'art de jeter les lances & les zagayes. C'est sur-tout dans la maniere de se servir du sabre & du poignard qu'ils montrent le plus de dextérité. Ils font encore usage de longues sarbacanes, dans lesquelles ils inserent des arrêtes empoisonnées. Quiconque est atteint de ces fléches meurtrieres, n'a pas plus de trois heures à vivre.

Leur maniere de se battre.

Forbin cite un exemple de leur intrépidité. Un de ces furieux venant à lui pour le percer, il le prévint en lui plongeant sa lance dans l'estomac: mais le Macassar, quoiqu'atteint d'un coup mortel, n'en étoit pas moins ardent à poursuivre la vengeance de sa mort. Il alloit toujours en avant à travers le fer, pour parvenir jusqu'à Forbin, qui, reculant toujours en lui

tenant ſa lance dans le ſein, donna le temps à d'autres lanciers de venir à ſon ſecours, & de tuer ce forcené. C'eſt dans les ſupplices qu'ils font ſur-tout éclater leur conſtance.

Il ſe trouva parmi les priſonniers quatre ſoldats qui avoient quitté leur drapeau pour ſe joindre aux conjurés, & ce furent eux qu'on choiſit pour donner un exemple de ſévérité. Ils furent d'abord appliqués à la queſtion : on leur enfonça des chevilles dans les ongles ; on leur écraſa les doigts ; on leur brûla les bras ; on leur preſſa les tempes entre deux planches. Ils souffrirent tous ces maux ſans donner aucun ſigne de ſenſibilité. Les Miſſionnaires ſe perſuadant qu'épuiſés par les tourmens ils ſeroient plus faciles à plier ſous le joug de la foi, s'approcherent d'eux pour les attirer à Jeſus-Chriſt ; mais ſourds à leur voix, ils ne paroiſſoient touchés que de la cruelle vanité de ſa-

Cruel ſupplice des déſerteurs.

voir mourir. Après qu'on eut épuisé sur eux toute la rigueur des tourmens, on les attacha à un poteau, les mains & les pieds liés, pour être dévorés par un tigre affamé qui ne fit que les flairer : mais les bourreaux furent ingénieux à irriter la colere de l'animal, qui à la fin dévora sa proie. L'un sentit manger son pied, sans faire aucun effort pour le retirer. Un autre sentit briser ses os sans pousser le moindre gémissement. Le troisiéme, pendant que l'animal s'abreuvoit du sang qui couloit sur son visage, ne daigna pas détourner les yeux.

Le Roi de Siam ne voulut point attenter à la vie des deux fils du Prince Macassar, qui furent menés à Louvo, & furent confiés aux soins d'un Chrétien de Constantinople, qui étoit au service des Siamois. Dans la suite ils passerent en France, où ils servirent dans la marine. Le ministre fit couper la tête à tous les rebelles qui étoient morts

morts les armes à la main, & on les exposa dans leur camp, qui n'étoit plus qu'un désert. Les Anglois & les François qui avoient partagé avec lui les périls, & qui avoient été les instrumens de ses succès, furent comblés d'honneurs & de présens.



CHAPITRE IV.

Révolution qui entraîne la ruine de Faulcon & des François.

Faulcon est détesté.

TANDIS que Faulcon assuroit les prospérités de l'Etat, les grands, jaloux de son pouvoir & de sa gloire, étoient humiliés de ramper dans la dépendance d'un étranger. Les Talapoins, sans crédit & sans considération à la cour, voyoient d'un œil chagrin un ministre contempteur de leur culte, donner à la nation l'exemple d'abandonner leurs dieux & leurs superstitions. Le peuple, vil troupeau, qui abjure la raison & se dépouille de sa force pour obéir à un conducteur aussi foible & aussi imbécille que lui, adoptoit la haine de ses Prêtres, qui, pour venger la cause du Ciel, souffloient dans tous les cœurs des semences de discorde.

L'expérience doit avoir appris aux Rois que quand tout un peu-

ple est mécontent, il ne faut qu'un ambitieux pour le rendre rebelle : un seul homme suffit pour le tirer de l'ignorance où il est de ses forces réunies, & pour le faire passer de la bassesse de l'esclavage à l'amour de l'indépendance. Les Siamois, après avoir murmuré en secret, n'attendoient qu'un chef pour éclater. Tous les ordres de l'Etat soupiroient après un libérateur, & il ne faut être qu'ambitieux pour prendre ce titre imposant.

Un Mandarin, nommé Pitracha, profita des dispositions du peuple & des Prêtres pour élever l'édifice monstrueux de sa fortune. D'abord il se couvrit du voile de la religion, & zélateur hypocrite des cérémonies de son pays, il s'attira la confiance des Talapoins & du peuple, qui le respecterent comme le protecteur de leurs temples & du culte de leurs ancêtres. Ce masque imposteur est le plus sûr moyen pour attiser le feu de la rebellion, & la foule suit toujours celui qui

s'arme pour ſes dieux. Quelques-uns diſent qu'il étoit d'une naiſſance à ramer ſur un ballon, plutôt qu'à monter ſur le trône ; mais je puis aſſurer, ſur des mémoires authentiques qui m'ont été communiqués, qu'il étoit du ſang royal par ſa mere, & même qu'il étoit couſin germain du Roi régnant.

Sa mere, qui avoit été nourrice du Roi, avoit deux enfans, Pitracha dont je parle, & une fille, qui furent tous deux élevés dans le palais, & aſſociés à tous les amuſemens du jeune Monarque. Les premieres impreſſions ſont les plus durables. Le Roi conſerva un conſtant attachement pour le compagnon des jeux de ſon enfance, qui dans la ſuite fut élevé aux premieres dignités de l'Etat. La fille, née avec des appas, & formée dans l'art de plaire, fut admiſe dans le ſérail, & devint la femme favorite. Mais bientôt dévorée d'une flamme adultere, elle conçut un amour criminel pour le frere du Monar-

que. Elle avoit trop de surveillans pour pouvoir tenir long-temps cette intrigue secrette : le crime fut découvert, & l'épouse infidelle fut dévorée par les tigres.

Pitracha dissimula le ressentiment de cette injure, pour ne pas perdre sa faveur ; & le Monarque charmé de l'insensibilité qu'il témoignoit, le chargea de faire battre à coups de rotins le Prince qui l'avoit outragé. Pitracha exécuta cet ordre avec tant de rigueur, que le Prince traîna depuis ce supplice une vie douloureuse, qui le rendoit incapable de toutes fonctions. L'autre frère du Roi avoit été enveloppé dans la conspiration des Macassars, & la vengeance qu'on avoit exercée sur lui, jointe à ses vices naturels, l'éloignoient pour jamais du trône.

Le Monarque valétudinaire & sans héritiers ouvroit un vaste champ aux voeux de l'ambition. Pitracha dans un corps petit renfermoit une ame grande & élevée.

Sa physionomie étoit intéressante; ses yeux vifs & animés pénétroient dans les replis les plus cachés; & quoiqu'âgé de cinquante-six ans, il avoit toute la vigueur de la jeunesse. Son éloquence naturelle subjuguoit tous les suffrages; populaire avec ses subalternes, & fier avec ses rivaux, il prenoit avec son maître le ton d'un censeur animé par l'amour du bien public. Sa franchise étoit un artifice adroit pour reprocher au Roi ses fautes & celles de ses ministres, qu'il rendoit odieux en jouant le rôle de zélé citoyen.

Tandis qu'il renfermoit dans son cœur des desseins criminels, ses partisans plus indiscrets aigrissoient l'esprit des peuples, en publiant que le ministre, en appelant une milice de François, s'étoit proposé de déposer le sceptre dans leurs mains, & d'élever le Christianisme sur les ruines de la religion de leurs peres. Bancok & Mergui, dont on les avoit mis en possession, forti-

fioient les alarmes de la nation, & accréditoient ces impostures. Pitracha, tranquille au milieu de la fermentation générale, sembloit gémir des maux dont lui-même étoit l'auteur. Il avoit un concurrent dans la faveur, dont il crut devoir favoriser l'élévation pour mieux préparer sa chute. La jeunesse crédule s'abandonne aisément à la séduction, lorsqu'on intéresse sa vanité par la perspective d'une brillante fortune.

Il y avoit à la cour un favori âgé de vingt-deux ans, sur la tête duquel le Roi accumuloit tous les honneurs. Monpit étoit son nom. La considération dont il jouissoit, & qui s'étendoit sur toute sa famille, accrédita le soupçon qu'il étoit né du commerce secret d'une concubine avec le Monarque, qui le destinoit à être son successeur. Tous les peuples avoient les yeux fixés sur cet astre naissant qu'ils révéroient, comme devant un jour présider à leurs destinées.

Son inexpérience le rendoit plus facile à séduire, & sa faveur écartoit de lui toute défiance. Pitracha, blanchi dans le manége des cours, où les caresses sont les préludes des trahisons, le regarda comme un instrument propre à l'exécution de ses desseins. Il lui représenta qu'après avoir été adopté pour fils du Monarque, il n'avoit plus qu'un pas à faire pour être son successeur; mais qu'il falloit s'armer d'une fermeté courageuse pour ne pas rendre inutiles les promesses de la fortune.

Monpit, ébloui par l'éclat de la grandeur, s'abandonna sans réserve aux conseils d'un ennemi caché sous le masque de protecteur. Il le pria de lui servir de pere, & lui promit de partager l'héritage du trône avec lui. La cour fut gouvernée par un triumvirat, dont chacun étoit animé par des motifs différens. Le Roi languissant n'avoit plus qu'un fantôme de pouvoir, dont les favoris avoient la réalité. Les coeurs de la nation

étoient tous réunis pour Pitracha, qui, sous le voile de la modération, paroissoit fouler aux pieds une grandeur dont il étoit idolâtre. Son dévouement aux Talapoins les avoit intéressés à sa cause; & il n'est point de partisans plus zélés que ceux qui voient dans un ambitieux hypocrite le défenseur de leurs temples & de leurs rites sacrés.

Ses desseins ne purent rester cachés aux yeux perçans du ministre, assez clairvoyant pour les pénétrer, & trop foible pour les prévenir. Plein de confiance dans les François, il se flattoit de les opposer comme un rempart aux assauts de ses ennemis. Il fut averti que le Mandarin avoit contrefait les sceaux pour donner des ordres favorables à l'exécution de ses desseins. Ses complices répandus dans les provinces y levoient des soldats, sous prétexte de prévenir des dangers imaginaires. Pitracha désespérant de s'en faire un ami, chercha des

moyens de le perdre, en flattant sa vanité par des éloges que l'homme en place croit toujours mériter.

Artifice de Nitracha.

» C'est un malheur, dit-il, pour » vous & pour l'Etat, que votre » qualité d'étranger vous éloigne » du trône ; vous gouverneriez un » jour, en qualité de Roi, un Em- » pire que vous régissez aujour- » d'hui en qualité de ministre. Le » Roi qui connoît l'incapacité de » ses freres, se fera toujours un » scrupule de nous donner de tels » maîtres ; & si la fortune cruelle » les armoit du pouvoir, ils ne s'en » serviroient que contre les favoris » & les ministres, qu'ils détestent » comme les auteurs des châtimens » qu'ils ont subis. Croyez-moi ; » prévenons leur vengeance ; & » aussi-tôt que le Roi aura les yeux » fermés, rendons-nous maîtres » du palais, & je vous ferai con- » duire à Bancok par mes amis, » où vous pourrez défier les me- » naces de vos tyrans. Monpit est » dans vos intérêts & les miens, nos

» tre salut dépend de notre union.
» Pour moi je suis résolu de m'en-
» sevelir dans la solitude, & de m'y
» consacrer au culte de nos dieux, Artifice de Pitracha.
» qu'il est impossible de servir dans
» le tumulte des affaires.

Faulcon ne se laissa point éblouir Défiance du ministre.
par les apparences; & convaincu
qu'un ambitieux n'a d'autres amis
que ses complices, il lui répondit
que fidèle au service de ses maîtres,
il se croiroit coupable s'il formoit
des ligues, & que ceux qui le cherchoient
étoient assurés de ne le
trouver que dans le parti du Roi.
Il résista à la tentation de tout révéler
à son maître; la crainte d'aigrir
son mal l'obligea de dissimuler.
Il n'avoit point de preuves
pour convaincre le coupable, &
il auroit pu s'exposer à la peine
infligée aux calomniateurs. Le Roi
auroit difficilement ajouté foi à ce
récit, & son cœur séduit auroit justifié
ses deux favoris. Pitracha découvert
auroit hâté l'exécution de
ses complots, & l'on n'avoit pris

aucunes mesures pour les réprimer. Ainsi la dissimulation étoit nécessaire, & le politique doit feindre d'ignorer le crime qu'il est dans l'impuissance de punir.

Faulcon, pour conserver son crédit dans l'esprit des peuples, publia que l'élévation de Pitracha étoit son ouvrage; & caressant le Mandarin pour mieux l'accabler, il détermina le Monarque moribond à lui déférer la régence du royaume. Pitracha affecta d'être reconnoissant, pour être ingrat avec succès. Ses démonstrations étoient si affectueuses, que le Grec qui se flattoit de sonder les plus sombres replis des coeurs, crut n'avoir point de partisan plus zélé, sur-tout lorsqu'appelé dans les conseils il vit toujours ses avis prévaloir. Arbitre absolu de toutes les graces, on l'exposa au danger de faire peu d'heureux & beaucoup de mécontens. Toutes les contestations discutées à son tribunal, redoubloient le nombre de ses ennemis, parce que

celui qui triomphe dans les questions litigieuses, se dispense de la reconnoissance sur la justice de sa cause ; au lieu que celui qui succombe, impute sa défaite à la vénalité de ses juges.

Le nouveau régent n'avoit point de panégyriste plus éloquent que celui qu'il vouloit perdre ; & le Roi écoutoit avec complaisance les éloges que le ministre prodiguoit à son ennemi secret. Il les exhorta à persévérer dans cette harmonie, d'où dépendoient les prospérités publiques. Il les fit embrasser, comme un gage d'une amitié durable : mais les caresses du courtisan ne sont que des piéges tendus à la simplicité crédule, qui n'a d'autre régle pour apprécier les hommes, que le vernis qui couvre leur superficie.

Le Roi veut qu'ils soient amis.

Les amis de Fauleon, plus clair-voyans, l'avertirent que l'orage étoit suspendu sur sa tête ; mais il étoit aveuglé par l'habitude des succès, & son bonheur jusqu'alors

sans mélange de revers, lui faisoit oublier que la fortune se lasse de protéger les mêmes favoris. Familiarisé avec le commandement, il ne pouvoit s'imaginer que son crédit pût tomber, & l'heureux en place se croit toujours nécessaire. M. de Métellopolis, qui dans le calme de son ame voyoit mieux les objets, lui découvrit le précipice creusé sous ses pas; mais il le traita avec le mépris qu'on a coutume de témoigner à des visionnaires, qui donnent leurs songes pour des réalités. Un Jésuite fut chassé ignominieusement de sa présence, pour avoir eu la hardiesse de lui donner des avis: il eut même l'indiscrétion ou la méchanceté de révéler aux autres Mandarins les auteurs des avis qu'on lui avoit donnés.

Enfin ses yeux s'ouvrirent sur son malheur, sans pouvoir y trouver de remede. Le Roi attaqué d'une hydropisie, étoit sans cesse expirant. La mort dont il ne pouvoit

se dissimuler les approches, le détermina à nommer Monpit pour son successeur. Ses parens & ses amis remplissoient tous les postes de confiance ; ils avoient même levé des troupes pour appuyer cette élection. Faulcon toujours dévoué aux volontés de son maître, étoit dans leurs intérêts. Pitracha condamna hautement ce choix. Il publia qu'il étoit déterminé à mettre la couronne sur la tête des freres du Roi, fantômes imposans qu'il faisoit paroître pour perpétuer son pouvoir. Il fit jouer tous les ressorts de sa politique artificieuse pour attirer les Princes à la cour, sous prétexte que le Roi leur frere vouloit choisir un d'eux pour lui succéder.

Faulcon favorise Monpit.

Ils balancerent long-temps à se rendre à ses pressantes sollicitations. Le plus jeune, plus hardi, ou peut-être plus ambitieux, s'y rendit avec la Princesse qu'il venoit d'épouser. On leur fit une magnifique entrée. Tous les grands s'empresserent de

leur rendre hommage. Monpit & Faulcon furent les seuls qui eurent l'imprudence de s'en dispenser. L'aîné des Princes étant venu, quelque temps après, à la cour, refusa de leur donner audience, quand ils vinrent se présenter.

Dès que le régent eut en son pouvoir ceux qui pouvoient traverser ses desseins, il résolut d'attendre tranquillement la mort du Roi pour se faire proclamer son successeur. Mais ayant appris par ses émissaires que Monpit faisoit avancer des troupes pour le supplanter, il hâta l'exécution de son crime; & Monpit, qui, depuis quelques jours, veilloit aux côtés du Roi malade, fut adroitement attiré hors de sa chambre, où des satellites lui enfoncerent dans le sein leurs poignards, sans égards pour le Roi, qui leur crioit: épargnez mon fils.

Monpit est massacré.

Faulcon, après s'être endormi trop long-temps dans une fausse sécurité, étoit enfin sorti de son

sommeil. Il ne pouvoit guérir le mal sans aller à la source ; & c'étoit en faisant arrêter Pitracha, qu'il pouvoit faire rentrer les coupables dans le devoir : mais il étoit lui-même environné d'ennemis dans une cour où sa faveur & sa qualité d'étranger lui avoient attiré la haine publique. Ce n'étoit que par le bras des François qu'il pouvoit dissiper l'orage. Il leur écrivit de se rendre bien armés à Louvo, où leur présence étoit nécessaire pour l'intérêt réciproque des deux Rois, alliés. La célérité dont usa des Farges fit voir qu'il étoit prêt à tout exécuter pour le bienfaiteur de sa nation. Il se mit en marche avec cent hommes choisis sur toute sa garnison, & ce petit nombre suffisoit pour en imposer à des milliers de Siamois.

Faulcon a recours aux François.

Des Farges se met en marche.

Le général passa par la capitale avant de se rendre à Louvo, & ce fut là qu'une circonspection timide l'empêcha d'aller plus loin. Le bruit de la mort du Roi avoit été semé

Sa circonspection timide.

par les rebelles, qui vouloient sonder la disposition des esprits, & tout annonçoit un embrasement général. Des Farges descendu au Séminaire, crut devoir prendre les conseils de ceux qui l'habitoient. La considération dont ils jouissoient lui fit regarder leur maison comme un asile inviolable & sacré; & la confiance qu'ils lui avoient inspirée l'invitoit à s'abandonner à leur prudence éprouvée.

Les Missionnaires trompés par les bruits populaires, lui exposèrent qu'il alloit affronter des périls sans fruit; que les routes étoient remplies d'embuscades tendues pour l'égorger avec tous les François de sa suite. Le général, sans être ému de ces remontrances dictées par l'intérêt qu'on prenoit à sa conservation, parut vouloir persévérer dans la résolution de secourir le Roi & son ministre contre les séditieux. Il y étoit d'autant plus déterminé, qu'il prévoyoit que la perte de Faulcon entraîneroit la

sienne, & que renfermé, sans espoir de secours, dans une ville mal fortifiée & mal pourvue, il faudroit se soumettre aux conditions les plus humiliantes qu'on voudroit lui prescrire. Mais ne voulant rien précipiter, il envoya un de ses officiers à Louvo pour voir tout par ses yeux. Tandis qu'il attendoit dans la capitale des instructions pour se décider, une rumeur secrette souleva les habitans contre lui. Le bruit se répandit que les François armés ne se rendoient à Louvo que pour piller le trésor public, & pour disposer du trône à leur gré. Le général, pour les rassurer, jugea à propos de leur ôter le spectacle de sa petite armée qui leur causoit tant d'alarmes. Il se retira à deux lieues de la ville avec ses troupes; & ce fut là que son envoyé vint lui rendre compte de l'état où il avoit trouvé la cour. Soit que cet officier eût été séduit par sa propre crainte, soit qu'il fût bien instruit des périls qu'il falloit

affronter, son récit ébranla des Farges, qui s'abandonna aux premieres impressions que ses amis lui avoient données en arrivant ; & au lieu de marcher à la gloire, il ne songea qu'à la retraite : ce ne fut plus ce guerrier prêt d'affronter la mort pour être le libérateur de son ami. Mais le courage se refroidit aisément dans des pays éloignés, où l'on n'a plus pour témoins ses parens & ses concitoyens. L'imagination ébranlée fait croire à l'étranger isolé que la nature n'enfante les hommes & les animaux que pour multiplier ses ennemis. C'est auprès de ses foyers que la valeur se nourrit & se soutient par l'espoir d'être secondée. Le courage n'a jamais sa source que dans le témoignage qu'on se rend de la supériorité de ses forces.

Il songe à la retraite.

Des Farges, environné d'amis qui étendoient la circonspection jusqu'à la timidité, se détermina, par leurs conseils, à retourner à Bancok. Mais avant de partir, il

écrivit à Faulcon pour justifier sa retraite. Il lui représenta que, sur le bruit qui couroit de la mort du Roi, il ne pouvoit sans imprudence tirer ses troupes d'une place qui faisoit toute leur sûreté, & que sa cour auroit droit de le punir d'avoir exposé témérairement des troupes confiées à ses ordres : qu'au reste il lui offroit, ainsi qu'à sa famille, un asile dans sa place, où les François étoient résolus de le défendre ou de périr avec lui.

Il écrit à Faulcon.

Les partisans du ministre abandonné calomnierent l'Evêque de Métellopolis & ses Missionnaires. Ils lui imputerent la honte de la retraite des François. Les principaux artisans de cette calomnie étoient ceux mêmes qui par leur état étoient obligés de la réfuter. Mais jaloux de l'estime dont ce prélat jouissoit, & qu'il n'ambitionnoit pas, ils tâchoient de les décrier pour envahir toute la considération, & pour s'élever sur leurs débris. Mais l'apologie du prélat

étoit facile. Devoit-il dissimuler un danger qui n'étoit que trop réel? Si les troupes eussent été taillées en pièces, ou faites prisonnières de guerre, avec quelle horreur l'Europe eût-elle appris qu'un Evêque François, séduit par trop de confiance, eût tu ce qu'il devoit révéler? N'auroit-on pas eu droit de le regarder comme l'auteur & le complice du massacre de ses concitoyens? Son devoir l'obligeoit à exposer ses motifs de crainte. C'étoit au général à rejeter ou à suivre ses conseils. Mais il est décidé qu'en marchant à Louvo il eût trahi le premier de ses devoirs, qui lui prescrivoit de garder sa place.

Faulcon abandonné à la discrétion de ses ennemis, se plaignit amèrement de la défection des François; & quand il en apprit la nouvelle, il s'écria: » Hélas! quand » ils me perdent, ils ne songent » pas qu'ils vont être enveloppés » dans ma ruine: & se tournant » vers ceux de sa suite, il les in-

» vita de le suivre à l'église, en
» leur disant, j'ai eu tort de me re-
» poser sur des appuis humains. Je
» n'attends plus rien que de Dieu ;
» voilà sa maison ; lui seul suffit
» pour me défendre, & il est mon
» seul protecteur ». Il crut ne point devoir accepter l'offre que lui fit le général de le recevoir dans sa place : c'eût été justifier les bruits calomnieux qu'il ne l'avoit livrée à des étrangers que pour s'y ménager une retraite dans l'adversité. Il aima mieux révéler au Roi une partie du danger dont l'Etat étoit menacé. Le remède du mal étoit dans le choix d'un successeur qui pût en imposer aux mutins. Le Prince fit proclamer sa fille Reine, & lui laissa la liberté de prendre pour mari celui de ses oncles qu'elle jugeroit le plus digne d'elle. Un si foible remede ne pouvoit extirper les humeurs inquiétes qui agitoient tout le corps de l'Etat. Les factions se multiplierent, & les chefs n'attendoient que des circonstan-

ces favorables pour éclater sans péril. Les mesures que les conjurés gardoient avec Faulcon endormoient sa prudence. Il voyoit le danger, mais il le croyoit encore éloigné. Il fut trouver son maître; & lui dit: » Sire, il n'est plus temps » de se plaindre, ni même de par» ler; il faut agir & se taire. Aux » maux pressans il faut des reme» des décisifs, & tout ce qui les » pallie ne fait que favoriser leurs » progrès. C'est en faisant arrêter » Pitracha que vous pouvez dissi» per sa faction effrayée. Souve» nez-vous que le succès de cette » entreprise exige le plus grand se» cret, & qu'il faut savoir dissimu» ler son ressentiment pour assurer » sa vengeance.

Le Monarque sentit l'importance de ce conseil. Sa raison affoiblie par l'habitude de souffrir, le rendoit incapable de garder le secret; & il étoit trop irrité pour ne pas s'exhaler en reproches & en menaces. Pitracha en redouta les effets, &

& sut les prévenir. Il rassemble ses partisans, leur expose la grandeur du danger qui leur étoit commun; il marche avec eux vers le palais, & se rend maître de la personne de son Roi. Faulcon alarmé de cette irruption subite, se montre indocile aux conseils de ses amis, qui veulent le retenir dans sa maison pour y attendre l'événement. Son attachement indiscret pour son maître le conduit au précipice; & croyant que l'inaction seroit injurieuse à sa fidélité, il ne prend conseil que de son courage & de son devoir.

Il se rend au palais, accompagné de Beauchamp, de Fretteville, de Vaudrille, de Laisse & du Chevalier des Farges, tous officiers François. Il se fait encore suivre par deux Portugais & seize Anglois soudoyés pour lui servir de gardes. Il part, & dit à sa femme: » Recevez » mes derniers adieux, madame; le » Roi est prisonnier, je vais mourir » à ses pieds ». Son zèle & son cou-

rage lui faisoient croire qu'avec cette petite troupe il s'ouvriroit un passage pour arriver à la chambre de son maître ; mais à peine fut-il entré dans la premiere cour du palais, que Pitracha, à la tête d'une troupe de Siamois, l'arrêta prisonnier, comme traître à l'Etat, & déprédateur des finances. Dans le premier mouvement il se mit en défense ; mais s'étant apperçu que ses gardes l'avoient lâchement abandonné, il sentit que la résistance seroit inutile. Les officiers François justifierent la confiance qu'il avoit en leur courage, & restés seuls, ils se crurent en état de dissiper une multitude armée ; mais il les exhorta à rendre leurs épées, & ils furent conduits dans les prisons publiques, sous prétexte de les soustraire à la fureur du peuple irrité.

Pitracha, arbitre absolu de la destinée de son maître, lui laissa le vain titre de Roi avec l'ombre du pouvoir ; & pour rendre son usur-

pation moins odieuse, il ne prit que la qualité de premier Mandarin. Tout plia sous le poids de son autorité. Les Talapoins qu'il avoit trompés par son hypocrisie, l'exalterent comme le défenseur de leur culte & de leurs autels. Les Mandarins ne virent en lui que le libérateur de la patrie opprimée par des étrangers. Le peuple toujours malheureux, eut l'imbécillité de croire qu'en changeant de maître, il jouiroit d'un sort plus doux.

L'usurpateur assuré des suffrages de la nation, ne voyoit que les François qui pussent mettre un obstacle à sa grandeur. Ils lui sembloient redoutables, tant qu'ils seroient possesseurs des deux plus fortes places du royaume. Il envoya chercher M. de Métellopolis, qui, craignant d'être puni des conseils donnés à M. des Farges, s'excusa sur ses infirmités. M. de Lionne, nommé Evêque de Rosalie, fut chargé de cette commission. Le grand Mandarin prenant avec lui

un ton impérieux, lui dit: » C'est
» avec le plus grand scandale que
» j'apprends que les troupes Fran-
» çoises venues à Siam pour le ser-
» vice du Roi, refusent d'obéir à ses
» ordres. Je vous charge d'écrire à
» leur général, pour l'engager à
» obéir. S'il s'obstine dans son in-
» docilité, ce sera vous qui en serez
» puni. J'abandonnerai votre Sémi-
» naire & votre Eglise au pillage;
» tous les François seront mis à la
» bouche du canon, & tous les
» Chrétiens seront exterminés.

M. de Rosalie répondit qu'il n'avoit aucune autorité sur le général François; mais qu'il offroit sa médiation pour l'engager à se rendre lui-même à Louvo. Cette offre fut acceptée, & le prélat accompagné des deux Mandarins qui avoient été ambassadeurs en France, prit la route de Bancok. Des Farges instruit du motif de son voyage, flotta dans l'incertitude du parti qu'il devoit prendre. Enfin il se résolut à partir, & de suivre

M. de Rosalie & les deux Mandarins avec son fils, l'autre étant déja détenu prisonnier à Bancok, Pitracha prenant un ton imposant, lui reprocha son refus d'amener les troupes que le Roi demandoit avec instance. Il le menaça d'employer la force pour l'y contraindre, & lui protesta que dix places comme Bancok seroient de foibles remparts pour le soustraire à ses vengeances.

Des Farges opposa la plus grande modération à la vivacité de ses menaces; & après lui avoir laissé jeter tout son feu, il lui fit cette réponse: » Le Roi mon maître ne » m'a envoyé ici avec des troupes » qu'à la sollicitation du Roi de » Siam son allié & son ami; mais » puisque ces troupes donnent de » l'ombrage, ordonnez qu'on nous » fournisse des vaisseaux, ou per» mettez-nous d'en équiper. La cé» lérité dont nous userons pour » hâter notre départ, ne vous lais» sera aucun lieu de douter de la » droiture du Roi mon maître.

Cette proposition fut rejetée, & le grand Mandarin le pressa plus vivement d'envoyer l'ordre par écrit à son lieutenant d'amener ses troupes. Le général lui répliqua qu'étant hors de la place, il n'y avoit plus d'autorité, & que le seul moyen d'engager la garnison à obéir, étoit de lui permettre de retourner à Bancok, promettant de tout tenter pour la résoudre à condescendre à ses volontés. Il offrit de donner ses enfans pour garants & pour ôtages de sa parole. Le grand Mandarin y consentit. Mais quand des Farges fut rentré dans la forteresse, les officiers & les soldats protesterent qu'ils n'en sortiroient que pour retourner dans leur patrie. Pitracha informé de leur résolution, fit avancer des troupes. Les François évacuerent le fort qu'ils occupoient vis-à-vis de Bancok : les Siamois s'en saisirent, & les hostilités commencerent.

De Bruant & Beauregard, qui commandoient à Mergui, ne dou-

tant pas qu'on ne vînt bientôt les attaquer, firent leurs dispositions pour une vigoureuse défense. Ils n'avoient point à combattre pour la gloire; un motif plus puissant enflammoit leur courage. L'intérêt de leur vie leur inspiroit un généreux désespoir. Les Siamois les sommerent de sortir de la place; mais ils furent repoussés avec perte, & les vainqueurs s'étant saisis d'un de leurs vaisseaux & d'un navire Anglois qui étoient dans le port, s'embarquerent, & firent voile pour Pondicheri, où ils aborderent heureusement.

Les François renfermés dans Bancok inquiétoient l'usurpateur, qui se persuada que M. de Métellopolis auroit plus d'ascendant sur leur esprit que M. de Rosalie. Il le fit conduire à Bancok sous l'escorte d'une compagnie de Bras-peints, qui sont les huissiers & les exécuteurs de la justice. Cette milice aussi lâche qu'insolente, exerça mille indignités sur les domestiques du pré-

lat. Ils les mirent à la cangue liés & garrotés ; ils les exposerent presque nuds aux ardeurs brûlantes du soleil, aux importunités des moucherons, aux rigueurs de la soif & de la faim. L'Evêque & M. Basset, Missionnaire, furent également en butte à leurs outrages. On leur ravit la meilleure partie de leurs habits, & on leur enleva jusqu'à leur chapeau. Ce ne fut que le prélude des cruautés qu'on exerça sur eux dans le fort situé vis-à-vis Bancok. Le Mandarin qui en étoit le commandant, les fit expóser sur un bastion que foudroyoit le canon des François, & ils ne cesserent de tirer que lorsqu'ils eurent reconnu quelles étoient les victimes qu'on leur offroit à immoler.

La fiere résistance des François inspira des sentimens pacifiques aux Siamois. Le grand Mandarin monté sur le trône après la mort du Roi, crut devoir écarter des hôtes trop belliqueux pour n'être pas redoutables. Il fut arrêté qu'ils s'em-

barqueroient pour Pondicheri, à condition que l'Evêque & les Missionnaires s'engageroient, au péril de leur vie, de faire revenir les navires & les matelots qui seroient fournis.

Tandis que le nouveau Roi négocioit avec les François, son coeur dévoré d'inquiétudes & de soupçons, qui sont la premiere punition du crime, éprouvoit une soif qui ne pouvoit s'étancher que dans le sang de ses ennemis. Faulcon, qui autrefois l'avoit réduit à le craindre, fut le premier aliment qui assouvit sa vengeance. Dès que le tyran l'eut en son pouvoir, il le fit conduire en triomphe sur les murs du palais. Ce favori de la fortune tombé dans la plus accablante disgrace, fut traîné dans la fange d'une prison, dont l'entrée fut interdite à tout le monde. Quelques-uns assurent qu'on lui attacha au cou la tête de Monpit, comme une punition de sa complicité avec ce favori. On lui brûla la plante

des pieds, on lui ſerra les tempes, pour lui arracher l'aveu des crimes qu'il n'avoit pas commis. Cet homme autrefois environné d'un peuple de flatteurs qui adoroient ſa fortune, étoit gardé dans une étroite priſon par de barbares ſatellites qui en éloignoient ceux qui auroient pu lui procurer quelque adouciſſement. Son épouſe moins infortunée découvrit le lieu où il gémiſſoit, & elle obtint la permiſſion de lui fournir les choſes les plus néceſſaires. L'uſurpateur, par un reſte d'humanité, lui fit rendre ſon fils que des ſoldats avoient enlevé : mais cette faveur ne fut que paſſagere, & la férocité naturelle du tyran ne s'adoucit qu'un moment pour elle. On la ſoupçonnoit d'être dépoſitaire de tréſors immenſes, & c'étoit aſſez pour être traitée en coupable. On lui enleva ſes armes, ſes papiers & juſqu'à ſes habits. On plaça un corps de garde devant ſon logis, & une ſentinelle à la porte de ſa chambre.

Cette soldatesque insolente, qui veilloit sur elle, lui arracha des plaintes ameres. » Eh! qu'ai-je donc » fait, dit-elle, pour être traitée » en criminelle »? Mais enfin rougissant de sa foiblesse, elle se rappela que les souffrances étoient l'héritage de Jesus-Christ, & qu'il ne convenoit qu'aux païens de s'affliger. Elle s'éleva au-dessus des craintes & de l'infortune. Elle avoit besoin de toute sa constance & de tout son mépris pour les biens de la terre. Deux jours après, une troupe armée vint enlever les meubles, l'argent & les bijoux accumulés dans son riche palais. Devenue insensible à la perte de tant de richesses, elle s'écria : » Enfin, » il ne nous reste plus que Dieu, » & personne n'aura le pouvoir de » nous l'ôter. »

Pillage de sa maison.

Ces ravisseurs avares soupçonnérent qu'elle avoit des trésors cachés; & leur chef impitoyable la menaçant de la mort, fit avancer deux bourreaux pour l'intimider,

Ses souffrances.

qui au premier signal la frapperent sur les bras, sans avoir égard à la fragilité de son sexe. Son aïeule & son fils, témoins de ses souffrances, attestoient leur sensibilité par leurs larmes & leurs cris. Tous les domestiques partageant leur douleur, étoient punis de leur sensibilité. Cette famille désolée se prosternoit aux pieds du Mandarin, qui, irrité par l'impuissance de trouver une nouvelle proie, ordonnoit aux bourreaux de redoubler leurs coups. » Hélas! s'écrioit la victime » ensanglantée, ayez compassion » d'une infortunée, ou dérobez du » moins à ma famille la vue de mes » souffrances ». Ces paroles prononcées par une femme de vingt-deux ans, qui réunissoit les traits les plus touchans au coloris de la jeunesse, ne purent émouvoir le Mandarin. Il la fit enlever avec son fils & ses esclaves, & on ne laissa la liberté qu'à son aïeule, dont on respecta la vieillesse & les infirmités. On ignora pendant long-temps

le lieu de sa captivité. Un Missionnaire passant par les écuries du palais, apperçut la tante de cette dame qui étoit enfermée avec elle. Il obtint avec peine la permission de l'entretenir un moment. Il la trouva dans une prison obscure, couchée sur une natte, ayant à ses côtés son fils malheureux & innocent comme elle, dont les cris & les larmes sembloient lui reprocher de l'avoir mis au monde pour souffrir. Cette femme élevée dans le luxe & la grandeur, supportoit la misere comme si elle fût née avec elle. Elle avoit cette sérénité, qui est le témoignage d'une ame calme & pure, & elle paroissoit plus tranquille dans son cachot ténébreux, qu'elle ne l'avoit été dans le tumulte de son palais. On la conduit en prison.

On respecta pendant quelque temps la vie de Faulcon, parce qu'étant sous la protection du Roi de France, on craignoit de s'attirer les vengeances de ses troupes. Mais l'usurpateur voyant le peu

d'intérêt que les François prenoient à la cause de leur ancien protecteur, crut pouvoir se débarrasser impunément d'un ennemi, qui dans les fers lui paroissoit encore redoutable. Il prononça l'arrêt de sa mort, qui le déclaroit criminel de léze-Majesté, crime que l'heureux en place a coutume d'imputer au ministre dégradé. Il fut puni pour avoir introduit dans le royaume des étrangers, dont il vouloit faire les instrumens de sa grandeur, & les artisans de ses crimes ambitieux.

Mort de Faulcon.

On l'arracha de sa prison sur les six heures du soir, & monté sur un éléphant, il fut conduit dans une forêt voisine de Louvo pour y recevoir le coup mortel. Il semble que son ennemi barbare avoit choisi pour le lieu du supplice le silence de la solitude, comme s'il eût voulu ensevelir dans un éternel oubli l'horreur de son injuste vengeance. Il avoit le visage pâle & abattu, moins par la crainte de la mort

qui alloit finir ses miseres, que par l'effet des souffrances essuyées dans la prison. Ses regards étoient assurés; il ne poussoit ni gémissemens ni plaintes : il ne sembloit occupé que de son Dieu, auquel il alloit se réunir. Arrivé dans la forêt où il devoit périr sous la hache du bourreau, il apperçut le fils du tyran qui présidoit à l'exécution. Il se tourna vers lui, non pour tenter de le fléchir, mais pour lui demander le temps de faire sa priere à l'Etre suprême qui alloit bientôt le juger. Les soldats parurent attendris de voir dans un état si déplorable celui qui peu auparavant avoit vu le peuple & les grands prosternés devant lui.

Après qu'il eut achevé sa priere, il protesta de son innocence; mais qu'en mourant sans être coupable, il avoit du moins la consolation de pouvoir expier par un supplice douloureux les foiblesses & les désordres d'une vie consacrée aux vanités de l'ambition. Il ajouta que

dans tout le cours de son ministere il n'avoit eu d'autre régle dans toutes ses actions que la gloire du vrai Dieu, le service de son Roi, & l'intérêt de l'Etat. Après cette protestation, il s'adressa une seconde fois au jeune Mandarin, & lui dit ces paroles, que sa douleur éloquente rendoit plus pathétiques que toutes les profusions de l'art. » Je vais » mourir; songez que quand même » je serois coupable, je laisse une » femme & un fils qui sont innocens. Je ne vous demande pour » eux ni trésors ni grandeur; laissez» les jouir du moins de la liberté & » de la vie ». En achevant ces mots, il garda un profond silence, qui fut comme un signal donné à l'exécuteur, qui d'un revers de sabre le fendit en deux. Il tomba en jetant un soupir, qui fut le dernier de sa vie.

Ses dernieres paroles.

Ainsi mourut à l'âge de quarante-un ans un homme qui, après avoir rampé dans les détails d'un comptoir, gouverna avec gloire

les rênes d'un grand Empire. Sa dextérité dans les affaires justifia le choix de son maître; & il seroit compté parmi ces sublimes intelligences qui président aux prospérités publiques, si son couchant eût été aussi brillant que son aurore. Si les événemens tromperent sa prudence, c'est qu'incertain dans sa marche, il craignoit que sa qualité d'étranger ne rendît suspectes ses intentions les plus pures; & timide à force d'être circonspect, il vit mal les objets, parce qu'il voyoit trop loin. Ses vertus furent ternies par quelques défauts. Colere & violent, il perdoit en un jour le fruit des bienfaits répandus pendant plusieurs années. Passionné pour la gloire, il avoit toutes les petitesses de la vanité. La magnificence de ses équipages étoit une espèce d'insulte faite à la nation indigente, dont il sembloit avoir ravi les dépouilles. Le luxe de sa table offroit les productions de chaque province; & quatre cens esclaves empres-

Ses vices & ses vertus.

sés à servir, prévenoient les désirs des convives, & annonçoient la grandeur du maître. Libéral jusqu'à la profusion, il dépensa plus de cent mille écus en trois ans pour faire des présens. Sa politique trahie par ses penchans ne lui permit pas de prévoir que ses largesses pouvoient faire soupçonner qu'au lieu de vouloir faire des heureux, il n'achetoit que des complices pour s'élever sur les débris de son maître. Depuis sa conversion à l'Eglise Romaine, il fut soumis à tous ses dogmes, & en pratiqua toutes les maximes; & quoiqu'homme public, il ne se crut point dispensé des obligations imposées aux particuliers.

Sa femme détenue dans les prisons oublia ses propres souffrances, pour déplorer la perte de son époux. » Eh quoi! s'écria-t-elle, » pourquoi est-il mort? Quel étoit » son attentat, pour être traité en » criminel »? Un Mandarin, parent de Pitracha, qui étoit alors auprès

d'elle, lui dit à l'oreille que son crime étoit sa faveur & ses talens. Au bout de quelque temps, elle fut condamnée avec son fils à l'humiliation de l'esclavage, & ce fut pour en remplir les fonctions qu'elle fut élargie.

Mort du Roi & de ses freres.

La mort du Roi & de ses freres avoit précédé le supplice du ministre. On soupçonna que le Monarque avoit été empoisonné; d'autres assurent qu'il succomba aux ennuis de la captivité. Le Mandarin, arbitre de la destinée de ses maîtres, le voyant prêt d'expirer, jugea à propos de détruire ses freres, qui pouvoient mettre un obstacle à son usurpation. Il les fit enfermer dans des sacs de velours, & les livra ensuite aux bourreaux, qui les assommerent à coups de bois de sandal. Ce genre de mort, qui n'a rien d'infamant, étoit réservé aux Princes nés du sang royal. Le Roi suivit de près ses freres dans le tombeau. Les François favorisés par ce Prince, l'ont peint avec le pinceau

Portrait du Roi.

de la reconnoissance. Né avec des inclinations belliqueuses, mais ami de son peuple, il aima mieux adopter un système pacifique, que de se livrer à des penchans qui font les calamités publiques. Quoiqu'il enchaînât son courage, il n'en fut pas moins redoutable à ses voisins, qui aimerent mieux l'avoir pour allié que pour ennemi. Occupé des affaires de son royaume, il ne prenoit d'autres délassemens que la chasse, amusement ordinaire des hommes actifs & bouillans, & quelquefois de ceux qui sont surchargés du poids de leurs ennuis & de leur oisiveté. Il avoit le germe & le goût des sciences & des arts. Plusieurs étrangers avoient été appelés pour les enseigner; & la semence eût fructifié, si elle eût été jetée dans une terre propre à la recevoir. Il laissa une fille de vingt-huit ans. Elle avoit été proclamée Reine du vivant de son pere. Elle avoit ses terres, ses officiers, ses soldats, qui ne dépendoient que de ses volon-

tés. Chaque jour elle donnoit audience à toutes les femmes des Mandarins, sur un trône où elle recevoit les hommages de ces femmes, qui, couchées par terre & la tête baissée, étoient dans la même posture que leurs maris devant le Monarque. Elle étoit sévere jusqu'à la férocité, & sembloit plutôt née pour gouverner des bêtes, que pour commander à des hommes.





CHAPITRE V.

Démêlés des François avec l'usurpateur.

Caractere du nouveau Roi.

CETTE révolution fut conduite avec tant de dextérité, qu'elle ne causa aucun changement dans les destinées publiques. Les tempêtes grondoient dans le palais, & le calme régnoit dans les provinces. Pitracha, paisible possesseur du trône, se rendit dans sa capitale, où il fut proclamé Roi aux acclamations d'un peuple nombreux. Les dignités furent remplies par ses partisans ; & dédaignant la bassesse de la vengeance, il avança tous ceux dont il avoit eu sujet de se plaindre, dès qu'ils ne lui parurent plus à redouter. Le peuple fut soulagé, & ses aumônes versées sur les indigens lui concilierent tous les cœurs. Il épousa la fille de son prédécesseur. Cette Princesse témoigna d'abord de l'éloignement pour cette union ; mais cédant aux

mouvemens de son ambition, elle aima mieux vivre que de mourir victime d'un injurieux refus.

La négociation avec les François avoit été heureusement terminée, & il étoit convenu de leur fournir des navires & des matelots pour les transporter à Pondicheri; & pour montrer qu'il étoit fidele à ses engagemens, il envoya au général François ses deux fils, qui jusqu'alors avoient été retenus à la cour. Tous les officiers arrêtés à Louvo furent aussi relâchés, & ce fut d'eux qu'on apprit les indignités exercées sur eux & sur les Chrétiens de différentes nations. Le Séminaire fut abandonné au pillage; les vierges chrétiennes furent prostituées à la brutalité du soldat: les plus privilégiées furent condamnées à servir de concubines. Des Prêtres missionnaires furent mis à la cangue, où leur exemple apprit à leur troupeau à souffrir sans se plaindre. Otages François relâchés.

Tandis qu'on faisoit des prépa-

ratifs pour le départ des François, leur générosité compatissante pensa replonger les affaires dans une nouvelle confusion. Madame Faulcon, trop foible pour soutenir les rigueurs de l'esclavage, engagea l'Evêque de Métellopolis à s'intéresser en sa faveur auprès du général François, qu'elle prioit de la recevoir sur ses vaisseaux. L'officieux prélat parla vivement pour elle; mais des Farges, plus politique que reconnoissant, répondit qu'il falloit attendre que les Siamois lui eussent fourni tout ce qui étoit nécessaire pour sa navigation, & qu'alors il la feroit avertir. Mais elle avoit de puissans motifs de presser son départ, & tout délai lui étoit odieux.

Le fils du Roi, flétri par les plus sales débauches, avoit conçu pour elle la passion la plus impérieuse. Elle se fût rendue complice de la mort de son époux, en entrant dans le lit de son meurtrier. Ce fut en vain que pour la séduire il lui représenta

représenta que c'étoit le seul moyen de réparer ses malheurs, & de soustraire son fils à la vengeance de ses ennemis. Cette femme héroïque répondit : » Ignorez-vous qui je suis, » & comment j'ai vécu ? Ma reli- » gion me défend un mariage si » criminel. J'ai tendrement aimé » mon mari, & fidelle à sa mé- » moire, mon amour est fermé à » une nouvelle passion. Mon fils » m'est cher, & je dois vivre pour » lui ; mais je ne racheterai jamais » ma vie par une foiblesse.

Le jeune Prince, sans frein dans ses passions, crut pouvoir dompter ce cœur farouche & rebelle par l'éclat des plus insidieuses promesses. Mais il trouva une si fiere résistance, qu'il l'aima en tyran. Il employa la force & la violence pour hâter sa conquête. Elle fut enlevée & conduite au palais, où elle n'eut d'autre défense que ses cris & ses larmes. Le Prince craignant que cet enlevement ne révélât le secret de ses débauches à

Passion du fils du Roi pour Madame Faulcon.

ſon pere déja irrité de ſes déſordres, prit le parti de la renvoyer, en lui déclarant que ſi elle perſévéroit dans ſa réſiſtance, elle n'avoit qu'à ſe réſoudre à mourir avec ſon fils. Ces menaces furent impuiſſantes. Elle aima mieux mourir innocente, que de vivre criminelle. Elle fut ſoutenue dans ſa réſolution par ſon aïeule âgée de quatre-vingt-huit ans, qui étoit iſſue des fameux martyrs du Japon, dont elle avoit le zèle héréditaire.

Elle eſt miſe à la torture.

L'amour dédaigné eſt bientôt cruel. Le Prince, pour l'intimider, la fit accuſer de péculat. Elle fut citée devant un juge, qui, convaincu de ſon innocence, eut la lâcheté de la condamner à recevoir cent coups de bâton. On la livra à des bourreaux impitoyables, qui, la voyant tomber ſous les coups, ne lui en firent ſouffrir que la moitié. Sa famille fut enveloppée dans ſon châtiment. Elle eut à ſoutenir le douloureux ſpectacle de deux de ſes oncles, de

deux de ſes tantes, & de ſon frere aîné, qui furent amenés devant elle pour être la proie des tourmens. Son aïeule n'auroit point éprouvé un meilleur ſort, ſi ſa vieilleſſe & ſes infirmités n'euſſent inſpiré un reſte de pitié.

Tandis que cette femme forte & vertueuſe ne préſageoit qu'un avenir affligeant, Sainte-Marie, jeune officier François, s'offrit de la conduire ſans péril à Bançok. Elle étoit trop malheureuſe pour prendre des conſeils de la prudence. Elle s'embarqua ſecrettement avec ſon fils dans le ballon de cet officier déterminé à tout entreprendre pour la ſouſtraire à ſes perſécuteurs. Son arrivée à la forteresse y cauſa une allégreſſe univerſelle. Le général fut le ſeul qui fit éclater ſon mécontentement; & ingrat & barbare, à force de prévoir le danger, il eut la lâcheté de vouloir la ſacrifier, plutôt que d'être forcé de répandre pour elle le ſang des François. » Hélas ! s'écria-t-elle, la

Elle ſe retire à Bancok.

» veuve de Faulcon sera-t-elle la
» seule qui n'ait point trouvé d'a-
» sile sous la banniere de France?

Le Roi informé de son évasion, se persuada qu'elle avoit emporté avec elle d'immenses trésors. Il fit partir sur le champ deux Mandarins pour la réclamer, avec ordre, en cas de refus, de rompre le traité, & de recommencer les hostilités. Dès que le bruit de son arrivée s'en fut répandu, une ardeur générale saisit les François, qui vouloient combattre & mourir pour elle. Les larmes de cette veuve infortunée, l'innocence de son fils encore enfant, la reconnoissance qu'on devoit à la mémoire de son mari, qui avoit été le bienfaiteur des François, parlerent éloquemment en sa faveur. Les officiers & les soldats réunirent leurs voix, & tous protesterent qu'ils aimoient mieux s'exposer à périr, qu'à l'infamie d'avoir abusé de la confiance d'une femme infortunée qui s'étoit jetée dans leurs bras.

Un général qui doit tout régler ſur la prudence, a d'autres maximes que des ſubalternes, dont on n'a droit d'exiger que du courage : l'un cherche l'utile, & les autres l'éclat. Des Farges, inébranlable dans la réſolution de la renvoyer à Siam, employa pour l'y préparer M. de Métellopolis, que ſa candeur & ſes talens rendoient bien propre à une négociation auſſi délicate. Ce prélat eut beſoin de toute ſa dextérité pour lui annoncer une nouvelle ſi affligeante. Il la trouva conſtamment réſolue de ne retourner à Siam que quand elle y ſeroit forcée. Elle attendit quelques jours ſon arrêt ; & tandis qu'elle flottoit entre la crainte & l'eſpérance, un officier François vint lui ſignifier l'ordre de ſon départ.

Il fallut obéir, après avoir proteſté contre la violence qu'on lui faiſoit ſous la banniere de France. Le Mandarin qui étoit venu la réclamer, ſe préſenta pour la conduire au rivage, où l'on avoit pré- On la livre à ſon tyran.

paré un ballon prêt à mettre à la voile. Elle étoit accompagnée de son fils, d'une femme & d'un Missionnaire, dont le zèle affectueux soutenoit son courage. Son affliction redoubloit à mesure qu'elle s'éloignoit du lieu dont elle venoit d'être rejetée, quoiqu'abandonnée des François qu'elle ne pouvoit s'empêcher de regarder encore comme ses amis. La vue de Siam rendit sa douleur plus amere : c'étoit le théâtre des supplices de son mari ; c'étoit là qu'elle prévoyoit de nouvelles persécutions ; c'étoit là qu'elle s'attendoit d'être séparée pour jamais d'un fils, qui seul pouvoit encore l'attacher à la terre.

Elle est bien traitée.

Sa destinée fut plus douce qu'elle ne l'avoit espéré. Le fils du Roi, rebuté de ses mépris, avoit éteint sa passion pour elle ; ou peut-être que retenu par la crainte de son pere, il ne voulut pas donner de nouvelles scènes de violence & de scandale. On la mit dans les cuisines du Roi. Les fonctions que cet-

emploi exige n'ont rien d'avilissant : c'est un grade d'honneur dans l'opinion des Siamois. Elle avoit sous ses ordres deux mille femmes pour le service du palais. C'étoit à sa vigilance qu'étoit confiée la garde de la vaisselle d'or & d'argent du Monarque, de sa garde-robe & de tous les fruits qu'on servoit sur sa table. Son désintéressement lui fit dédaigner les profits immenses attachés à sa charge ; & bien différente de celles qui l'avoient précédée, elle versoit tous les ans dans le trésor royal une somme considérable. Le Roi de Siam entouré d'hommes avides & corrompus, étoit étonné de voir une ame si pure ; & il disoit souvent qu'il n'y avoit que les Chrétiens capables de porter si loin le mépris des richesses.

Quoiqu'elle ne fût pas aussi malheureuse qu'elle avoit appréhendé de l'être, son cœur maternel eut beaucoup à souffrir de la séparation de son fils qu'on lui enleva.

Elle gémit long-temps, dans la crainte qu'on eût confié son éducation à des Prêtres idolâtres: mais elle eut la consolation d'apprendre qu'il étoit élevé au Séminaire de Siam sous la conduite de l'Evêque & des Missionnaires François. Dans la suite il parvint au grade de capitaine de vaisseau du Roi sur la côte de Coromandel. Sa cour en 1749 le chargea d'une négociation auprès de M. Dupleix, alors gouverneur général des établissemens François dans les Indes Orientales. Ce gouverneur, qui avoit la solidité des talens sans en avoir l'éclat, étoit aussi magnifique que désintéressé. Il se souvint que ce négociateur étoit le fils d'un homme ami de sa nation. Il crut devoir s'acquitter envers lui de la reconnoissance que lui devoient les François, en l'exemptant de tous les droits qu'on exigeoit des étrangers. Il le renvoya satisfait du succès de sa négociation, & le combla des plus riches présens. Le nom

Destinée de son fils.

de Dupleix seroit gravé dans nos fastes, s'ils étoient consacrés aux citoyens bienfaisans.

Son élévation & sa chute.

Faulcon de retour à Siam, reçut un accueil favorable. Héritier des talens de son pere, il s'ouvrit un chemin aux premieres dignités. Mais prodigue comme lui, il n'ambitionnoit les richesses que pour faire des présens aux Princes & aux Rois. Ses profusions, qui le mirent dans la plus haute faveur, épuiserent ses fonds. Il mourut pauvre en 1754, & laissa sa femme avec un fils & beaucoup de filles dans la plus affreuse indigence. Une d'elles fut mariée avec un armateur Hollandois, dont le vaisseau qui fit naufrage quelques années après, engloutit toute sa fortune. Elle perdit bientôt son époux; & lorsque les Siamois furent emmenés captifs au Pégu, elle contracta une nouvelle alliance avec un Métis Portugais, nommé Jeanchi, capitaine des troupes parmi les Bramas. Il

en sera parlé dans les autres révolutions.

Les autres filles ne survécurent pas long-temps à leur pere. Il ne reste plus qu'un fils nommé Jean Faulcon, marié au quartier des Portugais à Siam. Les Bramas l'emmenerent prisonnier; mais il trompa la vigilance de ses conducteurs, & trouva le moyen de retourner à Siam avec sa femme, où il vit dans l'obscurité. Tels sont les tristes restes de la postérité du célebre Constantin Faulcon, qui, parti du sein de la médiocrité, ou plutôt de l'indigence, s'assit sur les degrés du trône, où il se rendit immortel sous le nom de Constance.

Préparatifs des François pour leur départ.

L'obstacle que la fuite de Madame Faulcon avoit opposé à l'exécution du traité conclu avec les François, fut applani par son retour. Les deux partis étoient également empressés à hâter la réconciliation. Les François étoient impatiens de quitter un pays où ils

ne pouvoient qu'affronter des périls ſans gloire & ſans fruit. Les Siamois ne pouvoient être ſans inquiétudes, tant qu'ils auroient ſous leurs toits des hôtes dont ils avoient éprouvé le courage héroïque. Je ne puis me diſpenſer de donner deux exemples de l'intrépidité de cette brave milice.

Saint-Cri, capitaine François, deſcendoit la riviere dans une barque, dont tout l'équipage compoſé d'Indiens étoit ivre & incapable d'agir : il n'avoit que deux Européens en état de le ſeconder. Les Siamois s'apperçurent qu'il étoit dans l'impuiſſance de ſe défendre. Ils ſe préparerent pour l'abordage. Leur manoeuvre intimida un des deux Européens, qui ſe jeta à la nage pour aller négocier avec eux. Il fut pris & chargé de fers. Saint-Cri, trop foible pour réſiſter, craignit de tomber entre les mains de ces barbares. La mort lui parut plus douce que l'eſclavage ; & brave juſqu'au déſeſpoir, puiſqu'il n'a- Intrépidité d'un capitaine.

voit plus qu'un ſoldat avec lui, il mit ſur ſon pont ſes poudres & ſes grenades. Il attendit d'un front calme l'abordage; & quand beaucoup de Siamois furent entrés dans ſa barque, il mit le feu aux poudres, qui firent ſauter en l'air les ennemis.

La barque maltraitée par cette ſecouſſe, échoua ſur le rivage. Les Siamois fauſſement perſuadés que les poudres étoient épuiſées, crurent pouvoir s'en emparer ſans péril. Saint-Cri les fit bientôt repentir de leur confiance téméraire. Il mit le feu à des barils de poudre qu'il avoit réſervés, & leur effet fût plus meurtrier que le premier; mais il trouva lui-même la mort. Son compagnon gagna le rivage le ſabre à la main. Les barbares fondirent ſur lui; & accablé par le nombre, il expira ſous leurs coups, après en avoir tué cinq.

Un autre exemple fait honneur à la fermeté généreuſe du général François, dont les deux fils étoient

retenus dans la capitale. Le Roi les obligea d'écrire à leur pere que s'il refusoit d'amener sa garnison à Louvo, on alloit les faire mourir. Le général, qui avoit les sentimens d'un vrai pere, se souvint qu'il étoit homme public. Il leur répondit : » Mes enfans, je suis aussi sensible » à votre malheur que vous-mê» mes ; je donnerois volontiers ma » vie, si je pouvois racheter la vô» tre par ce sacrifice. Je ne puis que » vous exhorter à prendre à mon » exemple des sentimens confor» mes à votre devoir. Si vous pé» rissez, souvenez-vous que c'est » pour votre Dieu, votre Roi & » votre pays, & soyez assurés que » votre mort sera bien vengée.

Fermeté de des Farges.

Ces traits héroïques avoient rendu le nom François formidable, & faisoient désirer leur départ. On leur fournit trois frégates ; & pour en assurer le retour, l'Evêque de Métellopolis, le chef du comptoir François, & les deux fils du général, furent donnés pour ôtages.

Les troupes évacuerent la forteresse le premier Novembre 1688, & emmenerent aussi deux Mandarins, pour être les garants que tout seroit exécuté sans restriction de la part du Monarque. On descendit pendant la nuit jusqu'à l'embouchure de la riviere.

Incident qui retarde le départ.

Le général François invita à un grand festin les Mandarins, qui s'y rendirent avec les ôtages François. Après le repas, ils redemanderent leurs ôtages Siamois; mais des Farges leur déclara qu'il ne les rendroit que quand les quatre barques qui portoient ses bagages, trois officiers & quatorze soldats, seroient à la vue de ses vaisseaux. Les Mandarins formalisés de ce refus, se hâterent d'en aller rendre compte au Barcalon.

Le ministre furieux de l'infidélité des François, fit appeler M. de Métellopolis, & lui dit: » La cour pu-
» nira sévérément ces Mandarins
» imprudens pour avoir remis les
» ôtages François, sans s'être assu-

» rés des nôtres. Vous & moi nous » ſerons enveloppés dans leur proſ- » cription. Vous ſerez regardé » comme le complice de la perfi- » die des François ; & moi je ſerai » puni d'avoir choiſi des négocia- » teurs infideles. Cherchons des » moyens pour écarter un péril » qui nous eſt commun ». Le pré- lat, qui n'avoit point été admis au conſeil de des Farges, n'oſoit le condamner, & ne pouvoit le juſ- tifier. On convint qu'à meſure qu'on rendroit un des trois ôtages, les Siamois feroient partir le tiers de ce qu'ils retenoient, & que le der- nier tiers partiroit de l'embouchure de la riviere, dans le temps que le dernier Mandarin mettroit à la voile. Des Farges relâcha ſur le champ le premier Mandarin; mais comme il avoit donné le premier exemple de l'infidélité, les Siamois ſe crurent autoriſés à enfreindre leur engagement; & au lieu de ren- voyer les barques, ils exigerent avec menace la reſtitution des deux autres ôtages.

M. de Métellopolis écrivit au général une lettre pathétique, pour lui représenter que sa conduite alloit entraîner la ruine de tous les François & de l'Eglise naissante. Ces remontrances ne purent ébranler l'inflexible des Farges, qui, après avoir attendu pendant cinq jours l'exécution des promesses du Barcalon, fit voile vers le détroit de Malaca, pour se rendre à Pondicheri avec les ôtages qui lui étoient absolument inutiles.

On met à la voile.





CHAPITRE VI.

Les Chrétiens sont persécutés après le départ de des Farges.

LE départ des François laissa les Chrétiens sans défenseurs. Les Siamois furieux de ce qu'on avoit enlevé leurs ôtages, susciterent une persécution sanglante, dont l'Evêque de Métellopolis fut la premiere victime. On l'arracha de son vaisseau avec outrage ; on le traîna ignominieusement dans la vase, & il resta long-temps exposé à l'ardeur du soleil & à la piqûre des insectes. Les uns lui arrachoient la barbe ; d'autres lui crachoient au visage ; & ceux qui ne pouvoient en approcher pour le frapper, lui jetoient de la boue. Le Barcalon, témoin de tant d'outrages qu'il pouvoit empêcher d'un coup d'oeil, parut inaccessible à la pitié. M. du Har, officier François, fut associé à ses souffrances. L'un & l'autre

Chrétiens persécutés.

furent chargés de chaînes. On les mit sur une galere, & on leur fit traverser le fleuve. Ils trouverent sur le rivage leurs infortunés compatriotes déchirés de coups. Le saint Evêque accablé d'infirmités, épuisé par ses souffrances, ne put soutenir ce spectacle douloureux. Ses forces s'affoiblirent; il tomba mourant dans la vase, d'où l'on eut beaucoup de peine à le retirer. Il passa tout le jour & la nuit suivante dans ses habits mouillés & couverts de boue, ce qui le rendit perclus de la moitié de ses membres. Un reste de vénération qu'on ne pouvoit refuser à sa vertu, attendrit ses persécuteurs. Les Siamois devenus sensibles, le conduisirent à Bancok, & l'enfermerent dans une cabane voisine de la maison d'une femme Chrétienne, dont le zèle officieux le rappela à la vie. Dès qu'il fut en état de supporter les fatigues du voyage, on le conduisit à la ville royale. Il fut mis sous une garde avare & cruelle,

qui, pour lui extorquer de l'argent, outroit les ordres féveres de son maître. Les autres François furent traînés dans la prison publique, séjour d'infection & de boue, où à force de souffrir, on se familiarise avec l'idée de la mort qu'on contemple sans la craindre.

Une soldatesque brutale fit une irruption dans le collége, d'où ils enleverent les prêtres, les écoliers & les domestiques. On ne respecta ni l'innocence de la jeunesse, ni les infirmités de la vieillesse. Tous furent conduits dans la prison, & confiés à un géolier féroce, qui se fit un mérite religieux de leur faire éprouver les rigueurs de la faim & les injures du temps. Sept François périrent de misere & de souffrances. Les Missionnaires, plus endurcis à la fatigue, résisterent plus long-temps; mais neuf moururent quelques jours après avoir été élargis.

Toutes les rues de Siam offroient un spectacle de douleurs. Des prê- Cruautés faites aux François.

tres & des officiers François presque nuds, pâles & décharnés, se traînoient avec peine pour mendier de vils alimens qu'on leur jetoit avec mépris; & malgré leur débilité, on les obligeoit de porter sur leurs épaules des paniers remplis d'immondices, tandis qu'une populace insolente & cruelle insultoit à leur malheur par des railleries indécentes & grossieres.

Les Mahométans semblerent suspendre leur haine naturelle contre les Chrétiens. Leur cœur s'attendrit sur leur sort. Ils eurent même la générosité de présenter une requête, où ils exposerent que c'étoit attenter au droit des nations, que d'en user avec tant d'inhumanité envers des prisonniers de guerre: mais leur voix fut étouffée. Leur chef, qui étoit Mandarin de la premiere classe, craignit que cette requête ne parût être son ouvrage; & jaloux de conserver sa faveur, il adopta le systême cruel de la cour. Il exerça même les plus grandes rigueurs sur

deux Missionnaires, dont on l'avoit laissé l'arbitre. Ils furent condamnés aux travaux les plus pénibles & les plus avilissans. Des officiers Anglois ayant apperçu ces Prêtres vénérables courbés sous le poids des paniers, protesterent hautement que si l'on n'arrêtoit le cours de tant de barbaries, ils ne feroient aucun quartier aux Mores qu'ils rencontreroient. Ils ne se bornerent pas à faire des menaces vaines. Ils prêterent une somme considérable à ces deux infortunés. Les Missionnaires se font un devoir de publier que par-tout où ils ont trouvé des Anglois, ils ont éprouvé que la générosité leur étoit naturelle.

Anglois compatissans.

L'excès des miseres des prisonniers toucha leurs persécuteurs, qui adoucirent leur sort. Il leur fut permis de mendier chaque jour pendant une heure. Des personnes compatissantes leur faisoient des aumônes; mais les criminels enchaînés avec eux en faisoient leur

proie. Ceux qui avoient eu le bonheur de se soustraire par la fuite à la persécution, erroient de cabanes en cabanes. Un Chrétien Tonquinois bravant les défenses de leur donner un asile, en retira plusieurs dans sa maison. Les Jésuites Portugais, qui avoient eu le secret de se garantir de la persécution, n'usoient de leur liberté que pour procurer du soulagement à ces infortunés. M. Pomard, Missionnaire, qui avoit guéri le nouveau Roi d'une maladie dangereuse, n'avoit point été enveloppé dans le malheur commun: ce fut lui qui veilla particulierement aux besoins de ses freres.

Excès de la populace.

Le seul titre d'étranger, ou un seul mouvement de pitié, suffisoit pour allumer la haine & la fureur de la populace. Un Arménien, qui portoit des vivres aux prisonniers, fut mis aux fers, & il n'en sortit que pour être massacré par des prêtres fanatiques, qui croyoient servir leurs dieux par des assassi-

bats. Deux Portugais, après avoir été cruellement tourmentés, furent condamnés à servir les éléphans. Leurs femmes & leurs belles-meres furent réduites à l'esclavage. Une Religieuse venue de Manille fût traînée ignominieusement dans les rues avec un crucifix attaché sous les pieds, afin qu'on pût lui reprocher un jour qu'elle avoit foulé son Dieu.

Plusieurs Cafres esclaves triompherent des tourmens, & persévérerent dans leur foi. Les Tonquinois & les Cochinchinois, restés dans le camp de S. Joseph, furent préservés du pillage; mais les uns furent condamnés à servir sur les galeres, & les autres dans les écuries des éléphans. Leurs femmes & leurs enfans furent employés aux travaux publics. Les Chrétiens Siamois ne furent point épargnés. Je n'entrerai point dans un plus grand détail de toutes ces souffrances: ce seroit offrir les mêmes scènes d'horreur & d'atrocité.

Les Portugais, tranquilles au milieu de la tempête, se félicitoient du naufrage des François. La malignité de leur jalousie fermoit leur coeur à la pitié, & ils négligeoient même la précaution de déguiser leur joie indiscrette. Ils se flattoient que débarrassés de toute concurrence, ils envahiroient le commerce des François, dont ils étoient bien éloignés d'avoir l'industrie, & sur-tout l'activité. Le Roi de la Cochinchine regarda cette persécution comme un attentat fait à l'humanité. On lui avoit présenté un mémoire où les François étoient peints comme des perturbateurs & des ambitieux, qui après avoir précipité le royaume de Siam dans le trouble & la confusion, porteroient les tempêtes dans ses Etats. Le Monarque clairvoyant démêla la malignité de cette imputation calomnieuse, & même il envoya des ambassadeurs à Siam pour y éteindre le feu de la persécution. Mais comme on étoit prévenu du sujet de leur

Le Roi de la Cochinchine protege les Chrétiens.

leur voyage, ils furent renvoyés ſans avoir été entendus. Le Prince Cochinchinois fier & belliqueux, eût tiré vengeance de cet outrage, ſi la mort ne l'eût arrêté dans ſes deſſeins.

La haine contre les Chrétiens commençoit à s'éteindre, lorſqu'on apprit que des Farges avoit abordé à Jonſalam avec cinq vaiſſeaux. Cette nouvelle répandit l'alarme. On ſe figura qu'il n'attendoit que de nouvelles forces pour venir demander vengeance des outrages faits à ſa nation. Les imaginations ébranlées par la crainte le repréſentoient comme un vainqueur irrité, qui, le fer & la flamme à la main, alloit embraſer leurs villes & leurs poſſeſſions. Les priſonniers furent reſſerrés plus étroitement, & leur ſort devint plus affreux. Mais les craintes furent diſſipées par une lettre qu'on reçut le lendemain du général François, qui manifeſtoit ſes inclinations pacifiques. Après avoir expoſé les juſtes

Des Farges cauſe des alarmes.

motifs qui l'avoient autorisé à garder les ôtages, il mandoit qu'il aimoit mieux renoncer à ses légitimes prétentions, que de rompre l'alliance qui subsistoit entre deux puissans Monarques. Qu'ainsi il renvoyoit les ôtages, avec serment de rendre en bon état les vaisseaux qu'on lui avoit fournis pour son embarquement. Il annonça en même temps la prochaine arrivée du chef du comptoir François, pour régler les comptes, & rembourser les sommes avancées, en cas que le prix des marchandises enlevées de la loge ne fût pas suffisant pour l'acquit des dettes.

Le jour même de la réception de ces deux lettres, l'Evêque délivré de ses chaînes, fut conduit à l'audience. Il lui fallut traverser la ville tout couvert de haillons, sans souliers & sans chapeau. On appela ensuite les Missionnaires, qui comparurent chargés de chaînes. Le Mandarin qui présidoit à l'assemblée, annonça avec fierté que

ſi le général François commettoit la moindre hoſtilité, on mettroit tous les Chrétiens à la bouche du canon, pour ſe venger de ſon infidélité. M. de Métellopolis reçut ordre d'écrire au général. Il obéit ſur le champ; & quoique le Roi & ſes Mandarins paruſſent ſatisfaits de ſa lettre, ils lui en ſubſtituerent une autre, où il apposa ſon cachet ſans lui en donner la lecture. Les priſonniers, en attendant la réponſe, furent diſpenſés du travail, & on les diſperſa dans des priſons plus ſpacieuſes, où ils eurent beaucoup moins à ſouffrir. L'Evêque lui écrit.

Des Farges, impatient de mettre à la voile, renvoya le dernier ôtage, qui ſe félicita beaucoup des bons traitemens qu'il avoit reçus. On ſe flattoit que ce témoignage & cette reſtitution engageroient la cour à ouvrir les priſons; mais il n'y eut que l'Evêque qui fut élargi. Les autres ſuccombant ſous les rigueurs d'une ſi longue détention, préſenterent une requête pour demander

la mort ou la liberté. Ce placet produisit son effet. On leur ôta leurs chaînes, on leur procura plusieurs adoucissemens, & la cour fit défense de faire des railleries & de chanter des chansons contre les étrangers. On menaça de punir sévérement ceux qui auroient la témérité de les troubler dans l'exercice de leur culte religieux. Ce premier trait de clémence fit naître l'espoir d'une liberté prochaine. Mais les Hollandois craignant de les voir rentrer en faveur, répandirent le bruit que la France faisoit un armement contre le royaume. On ajouta foi à cette imposture. Les prisonniers furent remis à la chaîne, où ils n'eurent d'autre consolation que le chant des hymnes sacrés. M. Paumard, Missionnaire accrédité à la cour, fit connoître que les bruits semés par des ennemis jaloux, n'étoient que des mensonges grossiers, & son témoignage n'étoit pas suspect dans une cour qui respectoit sa candeur. Les

Offices désavantageux des Hollandois.

prisonniers furent transférés dans une isle voisine, dont la malignité de l'air fut aussi meurtrier que l'odeur putride des prisons. Plusieurs furent emportés par la contagion. Ceux qui leur survécurent traînerent dans la langueur & l'épuisement des jours qui n'étoient qu'un supplice continu.

Arrivée du P. Tachard.

Tandis qu'ils souffroient sans espoir de soulagement, le Pere Tachard débarqua à Mergui sur la fin de l'année 1690; & avant de pénétrer plus avant dans le royaume, il fit savoir au Barcalon qu'il étoit porteur d'une lettre du Roi son maître, qu'il étoit chargé de renouveller l'alliance entre les deux couronnes, & qu'il ne pouvoit, sans compromettre le titre dont il étoit revêtu, demander une audience, avant d'être assuré de quelle maniere il seroit reçu. Deux Mandarins arrivés de France avec lui, l'avoient précédé à la cour, où ils avoient beaucoup exalté la magnificence du Monarque François, &

les honneurs qu'on leur avoit déférés, même après qu'il fut instruit que ses troupes avoient été forcées d'évacuer les forteresses de Mergui & de Bancok. Ce témoignage flatta la vanité des Siamois. Il leur parut glorieux de se voir recherchés par un Roi dont la puissance avoit humilié la fierté des Hollandois, qui seuls paroissoient redoutables aux peuples de l'Inde.

Succès de sa négociation.

Le premier fruit de cette ambassade fut la restitution du Séminaire, qui fut bientôt rétabli par l'activité de l'Evêque de Métellopolis. Un Arménien lui prêta une somme considérable, que M. Deslandes, chef du comptoir François à Surate, eut la générosité d'acquitter. Le zèle des Missionnaires devenu plus actif & plus ardent par le feu de la persécution, étoit ingénieux à fournir aux besoins de tant d'infortunés, dont les gémissemens & les souffrances déchiroient leur cœur. Le prélat alarmé du désespoir qui leur faisoit sans cesse solliciter la

mort, s'offrit au Monarque pour être leur caution. Le respect qu'il avoit inspiré par ses vertus, le fit accepter pour garant: ce fut sur la foi de ses promesses qu'ils obtinrent leur liberté.

Le Séminaire se vit alors surchargé de cent treize personnes, qui n'avoient ni vêtemens pour se couvrir, ni d'alimens pour subsister. Le prélat se priva du nécessaire pour les soulager dans leurs besoins. On ne pouvoit découvrir par quel secret il multiplioit ses ressources; mais la générosité ne s'épuise jamais par ses largesses. Le Monarque lui-même fut étonné de sa charité féconde; & voulant lui fournir de nouveaux moyens pour exercer sa bienfaisance, il lui fit présent de cinq cens écus, pour remplir le vuide causé par ses largesses. Ce fut encore à sa sollicitation que plusieurs Chrétiens condamnés à l'esclavage furent remis en liberté. D'autres retenus par des Mandarins en crédit, ne purent as- Sa bienfaisance.

ſouvir l'avidité de leurs maîtres avares : ils gémirent dans les fers juſqu'en 1695.

La perſécution qui avoit couronné tant de martyrs, avoit auſſi fait beaucoup d'apoſtats. Les Siamois cruels dans la recherche des ſupplices, ſont trop lâches & trop efféminés pour les ſupporter ; & leur exemple eſt une nouvelle preuve que la cruauté eſt un vice qui a ſa ſource dans un caractere mou & puſillanime.

Réflexion ſur cette révolution.

L'hiſtoire ne conſacre les événemens que pour nous donner des leçons ; & quand on lit cette révolution, il eſt eſſentiel d'en démêler les reſſorts. Faulcon, dont la grandeur étoit toujours incertaine & chancelante dans un pays où ſa qualité d'étranger l'expoſoit à la malignité de l'envie, crut pouvoir perpétuer ſon autorité en appelant des Européens pour les oppoſer aux Siamois, qui, comblés de ſes bienfaits, n'en étoient pas moins ſes ennemis. Ce n'eſt pas

qu'il eût l'ambition de monter sur le trône, comme ses ennemis l'ont publié : heureux d'occuper le second rang, il n'eût pu former que dans le délire le projet de parvenir au premier. Les François saisirent avec empressement l'occasion d'étendre leur puissance & leur commerce ; & éblouis par l'éclat de ses promesses, ils eurent la légereté de croire qu'ils alloient bientôt être les dominateurs de l'Inde.

Faulcon fit servir la religion à sa politique ambitieuse. Les personnes véritablement intéressées au triomphe de la foi, furent séduites par l'espoir de la conversion du Roi au Christianisme. Mais les officiers François, moins zélés & plus clairvoyans, s'apperçurent aisément que ce n'étoit qu'un piége tendu par le ministre à la simplicité crédule & bornée. Forbin interrogé sur ses dispositions par Louis XIV, lui répondit que ce Prince n'avoit jamais pensé à déserter le culte de ses peres, auquel

il paroiſſoit attaché ; & il ajouta que dans la premiere audience qu'il donna aux ambaſſadeurs, Chaumont s'étendit fort au long ſur les maximes du Chriſtianiſme, & que Faulcon qui ſervoit d'interprête, n'en dit pas un ſeul mot à ſon maître ; que dans les audiences particulieres l'ambaſſadeur avoit toujours inſiſté ſur la Religion ; mais que l'interprête adroit avoit toujours été infidele. L'Evêque de Métellopolis, qui étoit préſent, & qui entendoit la Langue Siamoiſe, auroit pu révéler le ſecret ; mais il craignoit de s'attirer l'indignation d'un miniſtre qui ſavoit punir comme il ſavoit récompenſer.

Le Pere Tachard fut un des principaux inſtigateurs de cette entrepriſe diſpendieuſe. Sans doute que ſéduit par ſon zèle, il eut une aveugle confiance dans ce miniſtre artificieux dont il fut le ſecretaire ; & Forbin aſſure avoir vu pluſieurs brevets ſignés par *Monſeigneurr*, & plus bas, *Tachard.* Ainſi, tandis

que ce Pere présidoit aux délibérations publiques, les Evêques & leurs Prêtres se répandoient dans les humbles cabanes, où ils étoient plus assurés de trouver des disciples que dans le palais du Monarque. La révolution étoit facile à prévoir. Les inclinations du Roi pour les François étoient plutôt un caprice passager qu'un penchant décidé. Leur établissement ne pouvoit avoir tout au plus que la durée de la vie du Monarque, qui, en laissant son trône à son héritier, lui transmet rarement ses inclinations. Le début des François fut brillant, & leur faveur fut inconstante comme eux. C'est une destinée qu'ils éprouvent en tous lieux. La fortune leur sourit d'abord; ils semblent faits pour conquérir tous les coeurs, & finissent par être détestés.





CHAPITRE VII.

Suite des principaux événemens jusqu'à la révolution de 1760.

Etat du royaume.

LE royaume de Siam étoit florissant au-dedans, & respecté au-dehors sur la fin du siécle dernier. Le secours que Louis XIV daigna y envoyer, en assuroit les prospérités, & suffisoit peut-être pour corriger le vice de sa constitution ; mais ce qui devoit lui donner une splendeur nouvelle, fut la cause de ses malheurs & de son bouleversement. Les Siamois méconnurent le prix d'un bienfait qui faisoit leur sûreté, & préparoit leur gloire. Ce Prince pusillanime craignit d'être asservi par cinq cens hommes qu'on envoyoit pour le défendre. Ils furent regardés comme des ambitieux, qui, sous le titre affectueux d'amis, n'étoient venus que pour être leurs tyrans. Les Talapoins éleverent leur voix sé-

ditieuſe contre leurs généreux défenſeurs, & placerent ſur le trône un ambitieux qui les avoit éblouis par le faſte d'un zèle affecté pour leur culte.

Pitracha, placé ſur un trône ſouillé du ſang de la famille royale, étoit né avec tous les talens des grands hommes, & tous les vices des inſignes ſcélérats. Dès qu'il eut forcé les François à quiter ſes Etats, il ne vit rien qui pût lui faire ombrage. Tandis qu'environné des adorateurs de ſa fortune, il jouiſſoit du fruit de ſes crimes, un Prêtre du Pégu, qui ſe diſoit l'aîné des deux freres du dernier Roi, alluma le feu d'une nouvelle rebellion. Il avoit été long-temps priſonnier à Juthia, & pendant ſa détention il s'étoit exactement informé de l'état de la cour. Cet impoſteur embellit ſon roman des couleurs les plus ſéduiſantes, & dix mille Siamois ſe rangerent ſous ſes enſeignes. Il lui étoit plus facile de faire des dupes, que de faire ſub-

Un Prêtre ſuſcite la rebellion.

ſiſter une armée; mais le fanatiſme qu'il inſpira fit fermer les yeux ſur la grandeur des périls, & tous parurent réſolus de venger leur chef, ou d'expirer avec lui.

Le fils du Roi eſt ſur le point d'être pris.

Le fils du Roi s'étant propoſé d'aller prendre quelques amuſemens dans un lieu éloigné de quelques lieues de la capitale, s'y rendit avec une cour nombreuſe & magnifique. Le Prêtre Péguan réſolut de lui tendre des embuches dans un bois qu'il falloit traverſer. Son deſſein étoit de le maſſacrer avec toute ſa ſuite, de marcher enſuite vers la ville, où tout étoit dans une fauſſe ſécurité, & de ſe défaire du Roi & de toute ſa famille. Ce projet concerté avec le plus grand myſtere, auroit eu un entier ſuccès, ſi la défiance naturelle aux enfans des tyrans n'eût éclairé le Prince ſur le danger où il s'étoit précipité. Il apperçut cette multitude armée, & auſſi-tôt il comprit que c'étoit pour attenter à ſa vie: au lieu de la défendre, il s'enfuit avec précipita-

tion, laissant un riche butin, dont l'appas empêcha les conjurés de le poursuivre.

Lorsqu'ils eurent assouvi leur avidité, ils marcherent vers la capitale qu'ils espéroient trouver sans défense. Pitracha informé du péril qu'avoit couru son fils, rassembla sur le champ douze mille soldats qu'il détacha pour dissiper cette vile canaille. Le Prêtre rebelle fit d'abord une bonne contenance; mais il commandoit à ses troupes sans courage & sans discipline, pour qui tout étoit à craindre, & rien à espérer. Sa petite armée saisie d'épouvante, se dispersa sans combattre. On ne put faire que trois cens prisonniers, & il n'en périt que trois cens par l'épée. Le Prêtre imposteur erra quelques jours dans les bois avec un jeune homme qui ne l'avoit point abandonné. Il fut trouvé dormant sous un arbre, & conduit à Juthia, où, enchaîné à un poteau, il fut exposé pendant plusieurs jours aux outra- Punition du rebelle.

ges de la populace ; ensuite on lui fendit le ventre, & pendant qu'il respiroit encore, il vit ses entrailles servir de pâture aux chiens.

Il paroît que Pitracha ne jouit pas long-temps de son usurpation, puisque l'on voit son fils placé sur le trône en 1700. Il signala les premieres années de son régne par l'alliance scandaleuse qu'il contracta avec la veuve de son pere, qui lui donna sa main sans lui donner son cœur. Cette Princesse eut une destinée bien singuliere. Elle fut successivement l'épouse du pere, du fils & du petit-fils. Cette victime de l'amour ne ressentit jamais la passion qu'elle avoit eu le malheur d'inspirer ; & ce fut pour s'arracher des bras d'un époux abhorré, qu'elle se retira dans un couvent, où elle mourut en 1715.

Portrait du nouveau Roi.

Le nouveau Monarque superstitieux & débauché, se livra tout entier aux impressions de ses Prêtres idolâtres, qui, par leurs mortifications, se chargeoient de racheter ses

fautes. A ſon exemple, chacun bâtit des temples d'idoles. Le commerce & l'induſtrie tomberent dans la langueur; & le peuple occupé de cérémonies extravagantes, ne ſongea plus aux moyens de ſe garantir des invaſions étrangeres. Les faux dieux eurent de nombreux adorateurs, & l'Etat manqua de ſoldats pour le défendre. La fortune ſervit le royaume au défaut de la prudence. Les Rois voiſins ſe faiſoient mutuellement la guerre; & trop occupés chez eux, ils ne pouvoient tenter de conquêtes chez l'étranger.

Ce fut ſous ce régne que le royaume fut frappé du fléau de la ſtérilité. Une ſécherеſſe continue changea le ſol le plus fécond en une pouſſiere aride. Le riz, qui eſt l'aliment ordinaire, fut bientôt épuiſé; & pour ſurcroît de miſere, le poiſſon, qui y ſupplée, devint rare & empoiſonné. Les eaux du Menan, qui naturellement ſont claires & limpides, devinrent tout-à-coup

Phénomène extraordinaire.

ſi épaiſſes & ſi vertes, qu'elles teignoient en cette couleur. Une eſpèce de crême encore plus épaiſſe & plus verte couvroit toute la ſuperficie de ce grand fleuve: on n'y pêchoit que des poiſſons morts ou languiſſans. Le Roi craignant que ces eaux corrompues ne multipliaſſent les maladies dont le pays étoit affligé, fit défenſe d'en boire & de s'y laver. Cette défenſe excita le murmure du peuple, pour qui l'eau eſt la choſe la plus néceſſaire. La révolte étoit prête d'éclater, lorſque la cour ſe ſervit du frein de la ſuperſtition pour rétablir le calme. Les Prêtres publierent qu'une divinité nommée *Praïn* avoit apparu près d'une porte de la ville, & avoit déclaré que l'altération des eaux étoit un de ſes bienfaits, & qu'elles étoient un remede aſſuré pour arrêter la contagion. A cette nouvelle, tout le peuple paſſa de l'abattement dans les douceurs de l'eſpérance: chacun courut au fleuve pour ſe laver & s'oindre de cette

crême, qui un moment auparavant leur paroiſſoit meurtriere. Enfin au bout de quinze jours ce phénomène s'éclipſa. L'inondation cauſée par une pluie abondante ſe répandit dans les campagnes, & en hâta la fécondité.

Le régne de ce Prince, comme celui de ſes ſucceſſeurs, n'offre aucuns traits dignes de paſſer à la poſtérité. Son fils, héritier de ſon trône, n'eſt connu que par ſes défaites. Son armée forte de cinquante mille hommes, & ſa flotte qui portoit vingt mille combattans, entrerent dans le royaume de Cambaye, alors déchiré par des troubles domeſtiques. Cette armée en eût fait la conquête, ſi elle eût été conduite par un général plus habile. Mais le Monarque Siamois aſſoupi dans les voluptés de ſon ſérail, en avoit confié le commandement à ſon premier miniſtre, né pour les emplois pacifiques, & ſans capacité pour la guerre. Ce miniſtre qui connoiſſoit la portée de ſes

Défaite des Siamois.

talens, n'avoit point brigué l'honneur du commandement; mais le Roi qui ne se défioit point de son discernement dans le choix de ses agens, se persuada que celui qui savoit gouverner les Empires, savoit aussi les conquérir.

Le Roi de Cambaye, trop foible pour s'opposer au torrent qui menaçoit de l'engloutir, ordonna à tous ses sujets, habitans des frontieres, de se retirer avec leurs effets dans la capitale, & de réduire en cendres tout ce qu'ils ne pourroient pas emporter. Les campagnes furent ravagées. Cinquante lieues de pays furent changées en déserts arides, qui à peine fournissoient des subsistances aux animaux. Le Monarque se déclara vassal de celui de la Cochinchine, pour en obtenir un secours de quinze mille hommes de terre, & de trois mille sur des galeres destinées à protéger les côtes.

L'armée Siamoise, pleine de confiance dans la supériorité du

nombre, & plus fiere encore de ne point trouver d'ennemis pour lui disputer les passages, pénétra témérairement dans le pays; mais plus elle faisoit de progrès, plus elle approchoit de sa ruine. La famine plus cruelle que le fer des ennemis, exerça les plus affreux ravages dans leur camp. Les campagnes dévastées n'offroient aucuns fruits aux hommes, ni de fourrages aux animaux. On fut dans la nécessité de tuer les bêtes de somme pour en dévorer la chair. Les soldats qui n'étoient point accoutumés à cette nourriture, furent attaqués de dissenteries & de fiévres qui en emporterent la moitié. Le général qui avoit prévu ce désastre sans avoir pu le prévenir, se retira avec les débris de son armée, & sa retraite fut sans cesse inquiétée par les ennemis qui le harcelerent.

Leur armée est détruite.

La flotte Siamoise, quatre fois plus nombreuse que celle des ennemis, n'eut pas une meilleure des-

tinée. Leurs petites galeres réduisirent en cendres la ville de Ponteamas. Deux cens tonneaux de dents d'éléphans furent la proie des flammes. Les Cochinchinois profiterent de l'éloignement de ces galeres pour attaquer les vaisseaux de charges qui étoient à la rade à plus de quatre mille de la ville embrasée. Les galeres Siamoises retenues dans la riviere extrêmement basse, ne purent venir au secours de leurs vaisseaux; & craignant qu'après cet échec la famine ne fût aussi funeste à la flotte qu'elle l'avoit été à l'armée de terre, elles firent voile pour leur pays.





CHAPITRE VIII.

Révolution de 1760.

AVANT de rapporter la révolution qui bouleversa le royaume de Siam en 1760, il est à propos de donner le précis de la succession au trône. L'héritier de Pitracha eut plusieurs fils ; & comme il étoit mécontent de l'aîné, il désigna le second pour lui succéder. Celui-ci se montra véritablement digne du trône par le refus qu'il fit d'y monter au préjudice de son aîné, qu'il fit rentrer dans la jouissance des priviléges de la nature. Il n'exigea de lui qu'une condition, ce fut d'être son successeur en cas qu'il vînt à mourir le premier. Cette condition fut acceptée. L'aîné recueillit l'héritage de son pere, & le puîné fut déclaré grand Prince, c'est-à-dire héritier présomptif de la couronne.

Des successeurs au trône.

Le nouveau Roi eut plusieurs

enfans ; & séduit par sa tendresse paternelle, il étouffa les sentimens de générosité dont son frere lui avoit donné un si noble exemple; & infidele à ses engagemens, il nomma pour son successeur son fils aîné qui avoit embrassé la profession de Talapoin. Ce jeune Prince respectant la foi des traités, eut horreur d'être le complice du parjure de son pere. Il préféra la simplicité de la vie religieuse à l'éclat des grandeurs, dont il ne pouvoit jouir qu'en souillant la mémoire de l'auteur de ses jours. Le Monarque le voyant opiniâtre dans ses refus, désigna en 1733 son second fils pour être son successeur, & mourut quelque temps après d'un cancer à la gorge.

Modération d'un Prince.

Le frere du Monarque décédé étoit revêtu du titre de grand Prince, & les Siamois étoient accoutumés à le respecter, comme devant être un jour leur maître. Cinq mille soldats qu'il entretenoit dans son palais, étoient toujours prêts

à

à se dévouer pour appuyer ses droits. Son neveu, en faveur du testament de son pere, fit assembler dans le grand palais quarante mille hommes, pour en imposer au rival de son pouvoir. Il avoit eu soin de mettre dans ses intérêts les quatre premiers officiers du royaume; & dépositaire du trésor de l'Etat, il lui étoit facile d'acheter des partisans. Tout le peuple étoit dans la dépendance des ministres, qui tous se flattoient de perpétuer & d'étendre leur autorité sous un Roi jeune & sans expérience, qui seroit obligé de se décharger sur eux du fardeau des affaires. Troubles domestiques.

Les grands, réunis sous le drapeau du jeune Prince, sembloient annoncer le triomphe de sa cause, & ce fut ce qui prépara sa chute. La jalousie du commandement mit la division, & rarement l'on est concurrent sans être ennemi. Les grands officiers s'imaginerent que le Barcalon abusant de son auto-

rité illimitée, vouloit les rendre les inſtrumens de ſon ambition & de ſa grandeur. Ils parurent craindre qu'après avoir été aſſez puiſſant pour tenir le grand Prince dans l'abaiſſement, il ne ſuccombât à la tentation d'élever l'édifice de ſa fortune ſur les débris de la famille royale, & de mettre la couronne ſur ſa tête. Il leur ſembla plus glorieux d'obéir à leurs anciens maîtres, que de ſe voir réduits à ramper ſous la dépendance d'un de leurs égaux: ainſi tous travaillerent en ſecret à détruire leur ouvrage.

Guerre civile.

La guerre éclata entre les deux Princes rivaux. Les inclinations du peuple partagées répandirent partout le déſordre & le tumulte. Le grand & le petit palais ſe foudroyoient réciproquement par le canon. Tous les habitans alarmés attendoient la mort ſous leurs toits, & la ville n'eût bientôt offert que des monceaux de ruine, ſi l'on n'eût eu des canoniers pour diriger

les coups de ces globes destructeurs.

Le Barcalon plein de cette confiance présomptueuse qu'inspire aux hommes vains la supériorité des forces, résolut d'engager une action décisive, dont le succès alloit le rendre maître du petit palais. On en vint aux mains. Les troupes du grand Prince furent mises en déroute, & furent poursuivies jusqu'au pied des murailles de son palais. Les vainqueurs tinrent conseil pour délibérer s'il étoit à propos de donner un assaut. Le Barcalon & ses partisans opinerent pour l'affirmative; mais il se trouva un des grands officiers qui représenta que la nuit approchant, rendroit l'attaque plus sanglante & plus meurtriere; que d'ailleurs le soldat n'ayant point, dans les ténebres, de témoins de son courage ou de sa lâcheté, étoit moins ardent à remplir son devoir; & qu'en différant l'assaut jusqu'au lendemain, on épargneroit le sang précieux

Le grand Prince est défait.

de la nation. Cet avis prévalut, & l'attaque fut différée.

Il eſt vainqueur à ſon tour.

Le grand Prince inſtruit par des émiſſaires ſecrets de tout ce qui ſe paſſoit dans le camp de l'ennemi, profita de la ſécurité qu'inſpire l'ivreſſe d'un premier ſuccès; & perſuadé que celui qui attaque paroît toujours redoutable, il fondit avec impétuoſité ſur ceux qui s'étoient avancés au pied des murailles. Les ténebres redoublent la terreur que cette attaque répand. Le bruit des armes, les cris des combattans qui portent ou reçoivent le trépas, faiſoient croire aux Siamois que cette nuit terrible alloit les plonger dans une ombre éternelle. Les aſſiégés immobiles & ſans défenſe ſe laiſſent égorger comme des animaux ſtupides. D'autres prennent la fuite & ſe débarraſſent de leurs armes; ils ſont pourſuivis juſques ſous les murs du grand palais. Le Roi envoie des troupes nouvelles pour oppoſer une digue



à ce torrent prêt de l'engloutir. Les ſoldats indociles & rebelles méconnoiſſent ſa voix ; & au lieu d'obéir à ſes ordres, ils ſe rangent ſous les drapeaux de ſon oncle.

Alors ſe voyant trahi & abandonné par ſes ſujets, il met toute ſa confiance dans les Malaïs qu'il avoit à ſon ſervice ; & après les avoir encouragés par de magnifiques préſens & par l'eſpoir des plus grandes récompenſes, cette troupe ſortit du palais avec une contenance fiere & aſſurée, qui ſembloit être un témoignage de ſon zèle, & un préſage de ſa victoire. Mais à peine ces mercenaires furent-ils à quelque diſtance du palais, qu'ils donnerent un exemple de la plus grande infidélité, ou de leurs inclinations puſillanimes. Ces étrangers chargés de préſens, déſertent le drapeau de leur bienfaiteur. Les uns ſe retirent dans leur pays pour y jouir du fruit de leur trahiſon ; & les autres plus coupables s'enrô- Défection des Malaïs.

lent dans les troupes qu'ils avoient promis de combattre.

Faute du Barcalon & du Chacri.

Le Barcalon & le Chacri, du haut des murailles du grand palais, furent les tristes témoins de cette défection. Désespérant alors de leur salut, ils disparurent, sous prétexte d'aller donner des ordres. Les autres officiers ne les voyant plus reparoître, se disperserent pour aller chercher un asile qui les mît à couvert du premier ressentiment du vainqueur. Le Roi resté seul avec ses deux freres, n'attendoit plus que la mort que des assassins vinrent bientôt lui donner. L'aîné s'étoit retiré dans sa pagode, où il gémissoit sur des désordres dont il n'étoit ni l'auteur ni le complice. Les deux Princes abandonnés de leurs adorateurs mercenaires, se sauverent avec quelques domestiques dans un bateau, emportant avec eux une somme considérable d'argent.

Aussi-tôt que le grand Prince eut

appris que le palais du Roi étoit abandonné, il ordonna à ses gens d'en prendre possession. Plusieurs Princes de la famille royale s'y tenoient enfermés comme dans un asile inviolable & sacré. On les chargea de chaînes; on leur fit souffrir tous les tourmens que peut inventer la vengeance ingénieuse; & après les avoir dépouillés de tous leurs biens, ils n'eurent plus que l'espoir de mourir. Cette guerre civile fit répandre beaucoup de sang; mais il périt moins de monde dans le combat que sous le glaive des bourreaux.

Toute la famille royale est détruite.

Le nouveau Monarque, à son avénement au trône, donna l'exemple de la plus grande modération, qui fit oublier qu'il y étoit monté par le sacrifice sanglant de ses sujets. Il offrit à l'aîné de ses neveux la couronne; mais il ne put l'arracher à son état. Ce Prince religieux protesta de mourir Talapoin, comme il arriva quelque temps après.

Le Roi se croyoit assis sur un trône chancelant, tant que les deux Princes fugitifs n'étoient point en son pouvoir. Les anciens ministres errans dans le royaume y entretenoient le feu des discordes civiles, qui étoit moins éteint qu'assoupi.

Le Chacri & le Barcalon sont arrêtés.

Le Chacri & le Barcalon eurent l'imprudente audace de se montrer quelque temps après dans la capitale, revêtus d'un habit de Talapoin. Ils se flatterent de l'impunité de leur faute, en paroissant sous cet extérieur respecté. Le Monarque, pour ne point attenter aux priviléges de l'état qu'ils avoient embrassé, les fit arrêter par le chef des Talapoins. Ils comparurent au tribunal de leur juge, où ils subirent un examen rigoureux. Leurs réponses artificieuses & subtiles resterent sans répliques. Ils alléguerent qu'ils n'avoient été que les exécuteurs des ordres du Roi, à qui ils devoient une obéissance absolue.

Ils sont absous.

Ce fut par cette excuse qu'ils éviterent le supplice terrible qui

leur étoit préparé. On avoit résolu de les accrocher avec des hameçons par-dessous le menton, & de les suspendre en l'air jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le dernier soupir. On vouloit que leur supplice ressemblât à celui des poissons, dont leur passion pour la pêche en avoit exterminé un grand nombre: crime exécrable aux yeux des Siamois, qui se font un scrupule de les faire mourir.

Les premiers juges n'ayant point trouvé de raisons pour les condamner, le Roi chercha d'autres moyens de s'en défaire. Il consulta les ministres & les dépositaires des loix du royaume, qui, après avoir approfondi les chefs d'accusation, répondirent que loin de mériter des châtimens, ils étoient dignes des plus grandes récompenses. Cette décision devoit surprendre, étant prononcée par des juges tremblans sous le sceptre d'un despote, qui d'un mot pouvoit les dégrader & les anéantir: mais les tyrans im-

plorent toujours le ſecours de la loi, lorſqu'elle parle pour preſcrire aux peuples l'obéiſſance, & ils en violent la pudeur lorſqu'elle aſſigne des bornes à leur pouvoir uſurpé. Ce fut le deſpote lui-même qui dicta cette déciſion, qui apprenoit » qu'un citoyen n'étoit jamais cou» pable en exécutant les ordres de » ſon maître.

Il ordonna de relâcher ſur le champ les accuſés; & comme s'il eût voulu honorer leur fidélité, il les fit ſupérieurs des deux premiers temples de la ville, où ils eſpéroient mener une vie tranquille à la faveur de leur obſcurité, qui eſt le ſeul rempart du citoyen contre les attentats du pouvoir arbitraire. Mais à peine étoient-ils arrivés à leur retraite, que vers le milieu de la nuit cinq à ſix Malaïs vinrent les demander de la part du Roi. Ils preſſentirent qu'on venoit leur prononcer l'arrêt de leur mort. Le Barcalon inſenſible à la vie, ne témoigna que du mépris pour elle;

& loin de paroître effrayé, il reprocha au Chacri sa foiblesse & sa pusillanimité. Il lui représenta qu'il falloit se soumettre sans murmurer aux coups qu'on ne pouvoit éviter. Lorsqu'ils furent un peu éloignés de la pagode, on les dépouilla de leur habit de Talapoin, & on leur mit une toile autour des reins. Le Barcalon voit sans émotion l'appareil de la mort. Il présente le sein au poignard de ses bourreaux, & il expire percé d'un seul coup. Le Chacri au contraire, ardent à défendre sa vie, reçut plusieurs blessures avant de tomber. Leurs corps furent enlevés pour être empalés : on les exposa à la vue de la multitude, comme un monument des justes vengeances du Monarque. Ils sont massacrés.

Les deux Princes qui s'étoient sauvés donnoient toujours de vives inquiétudes. Ils échapperent pendant long-temps aux recherches qu'on fit pour découvrir leur asile. Il étoit intéressant de prévenir leur passage chez quelque na- Evasion des Princes.

tion voisine, où ils auroient pu jeter les semences d'une révolution. Ils s'étoient tenus cachés dans un champ de riz, où ils furent bientôt abandonnés de leurs domestiques, à l'exception d'un seul qui leur resta fidele. Ce serviteur zélé alloit leur chercher un peu de riz & du poisson pour les nourrir. Ils passerent un mois de la sorte, exposés aux intempéries de l'air, & en proie aux besoins & à la crainte.

A la fin ce domestique fut reconnu dans la place publique où il achetoit quelques alimens pour ses maîtres infortunés. Plusieurs personnes déposerent qu'il s'étoit sauvé avec eux, & qu'étant compagnon de leur fuite, il devoit savoir l'endroit où ils se cachoient. Les souffrances lui arracherent son secret. Les Princes enlevés de leur retraite furent transférés dans les prisons du palais. Dès ce moment ils ne douterent plus que leur mort ne fût prochaine, & que leur oncle ne leur pardonneroit jamais, étant

Ils sont découverts.

les fils de ſon ennemi. Ils furent interrogés ; & dans leurs réponſes ils montrerent plus de réſolution qu'on n'en devoit attendre de Princes auſſi jeunes, dont l'éducation n'avoit pu rectifier les penchans vicieux. Leur condamnation avoit précédé l'examen de leur procès ; ainſi ils furent condamnés tout d'une voix à la mort.

Le plus jeune avoit fait faire des maſques pour une piéce qu'il avoit ordonné de repréſenter. Il demanda, avant de mourir, qu'on lui accordât la conſolation de les voir : ce qui marquoit beaucoup d'enfance, ou beaucoup de penchant à la frivolité. La Reine ſollicita vainement leur grace. Le Roi lui répondit qu'ils étoient nés avec des inclinations qui ſeroient un jour funeſtes à l'Etat. Effectivement ces Princes, qui devoient exciter la compaſſion, ne furent nullement regretés. On étoit généralement convaincu de la perverſité de leurs penchans. Ce ne fut que par leur

Leurs mauvaiſes inclinations.

mort que le grand Prince devint réellement Roi. Il réunit toute sa tendresse dans son neveu qui avoit constamment refusé la couronne que les Siamois avoient voulu lui déférer. Cette prédilection du Monarque excita la jalousie de son fils aîné, qui forma la résolution de l'assassiner. Il associa deux de ses freres à son crime, & le jour fut pris pour l'exécution de ce barbare dessein. Le Prince étant allé rendre ses devoirs au Roi, fut attendu par ses cousins germains, qui, à certains mouvemens, lui firent connoître qu'ils alloient attenter à sa vie. Il rentre tout effrayé, & se prosterne aux pieds du Monarque, qui, instruit de l'attentat, fit des informations pour le constater. Le second & le troisiéme des fils furent convaincus d'être les auteurs de cette inhumanité. Le pere, saisi d'horreur, les fit paroître devant lui, & leur infligea des peines si rigoureuses, que pour s'y soustraire, ils protesterent que c'é-

Les Princes conspirent la perte de leur cousin.

toit par complaisance pour leur frere aîné qu'ils s'étoient précipités dans le crime. Le pere fut saisi d'angoisse en apprenant que son fils le plus chéri étoit le plus coupable. Il le fit appeler, & le fit coucher par terre pour être puni.

Le Prince Talapoin témoin d'une scène sanglante dont il étoit la cause innocente, sentit la conséquence d'un châtiment infligé à celui qui pouvoit être un jour son maître. Il se prosterna sur le corps du coupable, en s'écriant : Seigneur, ordonnez qu'on frappe plutôt sur moi que sur votre fils. Le Roi étoit pere ; il fut bientôt séduit par son cœur. Sa colere désarmée n'éclata qu'en menaces contre son fils criminel, qui, pour se réconcilier avec le Prince Talapoin, embrassa la vie monastique dans le même couvent : mais dans l'ombre de la retraite il jouissoit de tout l'éclat du pouvoir. Les principaux officiers de l'Etat & le peuple continuerent à le respecter comme l'hé-

Générosité du Prince Talapoin.

ritier préſomptif de la couronne. En effet il ſortit de ſa pagode en 1740, & ſon pere le déclara ſon ſucceſſeur au trône. Depuis ce moment, il occupa le palais que les grands Princes ont coutume d'habiter. Il reconnut mal la prédilection de ſon pere. Ses vices le rendirent en 1756 l'objet de la haine paternelle. Il fut accuſé par ſon frere bâtard d'avoir ſouillé le lit de ſon pere, & condamné ſans forme de procès à une priſon perpétuelle.

Il ne reſtoit au Roi que deux fils légitimes qu'il avoit eu de la feue Reine. L'aîné vivoit abruti dans la plus infame débauche: ce fut un ſujet pour l'exclure de la ſucceſſion au trône, d'autant plus qu'il étoit encore affligé d'une lépre dégoûtante. Le cadet lui fut préféré; il s'appeloit Chaoual-Padou, c'eſt-à-dire Seigneur du temple. Ce Prince élevé depuis ſa tendre enfance dans les pagodes au milieu des Talapoins, y avoit puiſé le poiſon de l'erreur. Partiſan zélé du culte in-

ſenſé de ſon pays, il s'étoit concilié tous les cœurs de la nation qui voyoient leurs ſuperſtitions annoblies par un ſi illuſtre exemple. Sévere obſervateur de la juſtice, il puniſſoit rigoureuſement la fraude & le larcin. Ses belles qualités le firent reconnoître d'un conſentement unanime pour grand Prince par tous les grands & le peuple. Son mariage, qui ſuivit de près ſon couronnement, fut regardé comme le préſage de la proſpérité de l'Empire. Le pere, courbé ſous le poids des années, mourut en 1748, âgé de quatre-vingts ans.

Chaoual-Padou monte au trône.

Chaoual-Padou fut auſſi-tôt reconnu par tous les officiers de l'Etat. Quelques-uns de ſes freres bâtards tenterent d'allumer une guerre civile; mais leur révolte ne reſta point impunie. Ils furent jetés dans les priſons, où ils moururent de miſere. Leur mort rendit le calme à l'Etat: le peuple ſoumis ne lui donna aucune inquiétude. Mais ſon frere qu'il eut la foibleſſe de

rappeler à la cour, offrit le scandale de la dissolution; & censeur amer de l'administration publique, il se comportoit plutôt en Roi qu'en sujet; & pour adoucir le chagrin de sa dégradation, il affectoit de se placer à la droite du Roi, trop modeste & trop foible pour l'en punir. Enfin le Monarque rebuté d'avoir sans cesse à essuyer ses caprices impérieux, résolut d'abdiquer une couronne dont le poids l'accabloit. Il renonça de lui-même au tumulte des affaires, & préféra le silence des pagodes, où rien ne troubloit la tranquillité de son ame. Il reprit l'habit de Talapoin; & enfermé avec environ mille Prêtres idolâtres, il ambitionna la vanité de les surpasser dans la prétendue science de connoître l'avenir. Il chercha le secret de se rendre invisible & immortel par le moyen du vif-argent, dont il prit une dose si forte, que toutes les dents lui en tomberent. Entierement occupé de ces frivolités qui déceloient la pe-

Il abdique la couronne.

titesse de son ame, il devint indifférent aux destinées publiques, & n'eut d'autre amusement que de fouiller dans les archives du mensonge, & d'y puiser des fables consacrées par une imbécille crédulité.

Tandis qu'il vivoit étranger sur la terre, l'ennemi porta la désolation & l'épouvante jusqu'aux portes de la capitale. Le Roi, sans capacité pour les affaires & pour la guerre, étoit dans l'impuissance de conjurer l'orage. Les Princes & les grands de l'Etat se rendirent en foule à la pagode de Chaoual-Padou, & lui firent les plus vives instances pour venir reprendre les rênes de l'Empire ébranlé. Il se rendit à leurs voeux; & son frere se dépouillant de sa fierté, parce qu'il n'étoit plus temps de se dissimuler sa foiblesse & son incapacité, lui remit dans les mains un sceptre qu'il ne pouvoit plus porter. Il l'invita lui-même à remonter sur un trône que lui seul étoit digne d'occuper. Il céda à tant d'instances réitérées, & fit Irruption des Bramas.

le ſacrifice de ſon goût pour la retraite. Mais avant d'entrer dans les détails de cette révolution, je dois faire connoître quelles étoient les forces & la ſituation des peuples qui venoient l'attaquer.

En 1754, les Bramas, peuple du royaume d'Ava, languiſſoient depuis cinq ans ſous la domination Péguane. Ils avoient vu mourir leur Roi, leur Reine, & la plupart des Princes de leur nation. Le ſouvenir de leurs maux paſſés, & le ſentiment actuel de leur ſervitude & de leur humiliation, les faiſoient ſans ceſſe ſoupirer après un libérateur. Ils n'en chercherent point parmi ces hommes amollis par le luxe des cours, & qui, fiers de leurs titres uſurpés, meſurent leurs talens ſur leur ambition. Ils jeterent les yeux ſur un de leurs compatriotes, nommé Manlong, jardinier de profeſſion, qui, dans un corps condamné à des fonctions abjectes & pénibles, avoit le courage & la fermeté d'un héros. Ils

Les Bramas éliſent un Roi.

le prient tous d'une commune voix d'accepter le ſceptre & la couronne, pour les affranchir du joug de leurs tyrans. » Oui, répond cet homme » extraordinaire, je conſens à être » votre Roi; mais avant toutes » choſes, je veux éprouver ſi vous » êtes dignes d'avoir un chef tel » que moi. Je vous ordonne d'aller » abattre les têtes de tous ces ty- » rans ſubalternes que les Péguans » ont mis en place pour vous op- » primer ». Tous répondirent, ſi vous n'exigez de nous que ce ſacrifice, vous allez bientôt être obéi; & dans le même inſtant ils coururent maſſacrer tous les officiers de juſtice & de guerre que leurs tyrans avoient envoyés pour les contenir dans l'obéiſſance. Ils revinrent enſuite vers leur héros, les mains teintes du ſang de leurs oppreſſeurs, & ils le proclamerent Roi d'une voix unanime.

Talens de ce nouveau Monarque.

Ce nouveau Monarque fit diſtribuer des armes à ſes ſujets. Il leur apprit l'art de monter à cheval, &

de se servir avec avantage du fusil, deux talens dans lesquels il excelloit lui-même. Ses fusiliers eurent ordre de tirer sur quiconque auroit la lâcheté de reculer, soit dans les siéges, soit dans la mêlée. Cette discipline nouvelle fut rigoureusement observée. Les Bramas devenus invincibles, dicterent des loix à tous les habitans du Pégu. Un de leurs généraux, qui s'étoit retiré dans les forêts avec son armée, apprenant que celle des Bramas étoit retournée dans le royaume d'Ava, profita de son éloignement pour reprendre Siriam, ville & port du Pégu. Il s'y rendit le maître d'un navire, le fit promptement équiper, & partit au commencement de 1759 pour Pondicheri à la côte de Coromandel. Il écrivit en même temps au gouverneur des établissemens François dans les Indes Orientales, une lettre accompagnée de riches présens, pour en obtenir du canon & des munitions de guerre.

Ce navire ne put gagner la côte de Coromandel ; les vents l'obligerent de relâcher à Mergui, ville & port du royaume de Siam. L'armée des Bramas revint à Siriam, trois jours après la sortie de ce bâtiment. Leur nouveau Roi, qui étoit à leur tête, voulut intimider les peuples par des exemples de sévérité. La ville fut détruite de fond en comble. Au seul bruit de sa marche, les Péguans s'enfoncerent dans les forêts avec leur général.

Motif de la guerre contre les Siamois.

Le gouverneur de Tavail, ville voisine du Pégu, y avoit établi une domination indépendante. Le Roi des Bramas s'avança jusqu'à Martavan, ville limitrophe de Tavail, où il manda le gouverneur, qui, trop foible pour résister, prit le parti d'obéir. Sa soumission ne garantit point sa vie ; on lui fit trancher la tête dès qu'il fut arrivé. Ce fut dans cet endroit que le Roi entendant parler des richesses de Siam, conçut le dessein d'en faire la conquête ; mais voulant couvrir

ſa cupidité d'un voile hônnête, il prit prétexte de leur redemander le navire qui avoit été enlevé à Siriam, d'où il avoit été conduit dans le port de Mergui. La cour de Siam informée de la deſtination de ce bâtiment pour Pondicheri, ordonna que ce navire ſuivît ſa route, afin d'entretenir la bonne amitié qui ſubſiſtoit entr'elle & les établiſſemens François. Ce refus ſervit de prétexte à une guerre qui fit répandre beaucoup de ſang. Le Roi des Bramas, après s'être emparé des vaiſſeaux & des richeſſes de tout le pays, fixa ſa réſidence à Tavail. Ce fut delà qu'il fit partir trente navires, pour piller & réduire en cendres la ville de Mergui, avec ordre de faire éprouver la même deſtinée à Tennaſſerim, capitale de la province de ce nom.

Les Bramas font la priſe de Mergui & de Tennaſſerim.

A l'approche de cette flotte, les habitans de Mergui prirent la fuite, & la ville autrefois ſi peuplée ne fut plus qu'un vaſte déſert. Mrs Andrien & Lefebvre, Miſſionnaires François,

François, ne voyant que des dangers & des souffrances inutiles, s'embarquerent avec le troupeau confié à leur vigilance sur deux navires, dont l'un étoit François, & l'autre étoit le même que le Roi d'Ava réclamoit. Les habitans fugitifs, après avoir long-temps erré sans objet, furent chercher un asile dans les bois & les isles désertes.

Le Roi des Bramas étonné de la terreur qu'inspiroient son nom & ses armes, se persuada que la conquête de tout le royaume de Siam lui seroit facile. Une province entiere subjuguée par sa petite flotte, lui fit espérer que rien ne pourroit s'opposer aux succès de ses forces réunies, & se rendit en personne à Tavail, qu'il avoit indiqué pour rendez-vous aux différens corps de son armée. Ils rassemblent leurs armées.

Lorsque la cour de Siam eut reçu la nouvelle de l'irruption des Bramas, le Barcalon envoya demander des Chrétiens à l'Évêque de Tabraca, qui répondit qu'il en-

verroit volontiers tous ceux qu'il croiroit en état de défendre leur Roi & leur pays. Il convoqua sur le champ son troupeau, pour lui représenter le danger dont la patrie étoit menacée, & pour élever leur courage au-dessus des périls. Il les fit souvenir des engagemens sacrés qui les lioient à leur maître & à leur pays. Le troupeau docile à la voix du pasteur, se souvint que le Dieu de paix qu'il servoit étoit aussi le Dieu des batailles. Plus d'un cent prirent les armes pour la défense commune. Cette milice méprisable par le nombre, étoit suffisante pour donner aux autres l'exemple du courage.

Impuissance du Monarque Siamois.

Le Roi Talapoin venoit de remonter sur le trône; mais comme il n'étoit propre qu'à des fonctions pacifiques, il étoit sans ressource pour soutenir avec gloire une guerre contre un peuple aussi belliqueux. Il connoissoit trop la pusillanimité de ses sujets, pour mettre sa confiance en eux. Ses magasins étoient

remplis de canons, de bombes, & d'autres armes; mais il manquoit de bras pour s'en ſervir. Il commandoit à une multitude confuſe & tremblante, également incapable d'attaquer & de ſe défendre. On avoit été dans la néceſſité de lever à la hâte des troupes ſans diſcipline & ſans courage, qui pâliſſoient au bruit du mouſquet. On en compoſa une armée nombreuſe, embarraſſante à elle-même par ſa confuſion, & qui n'en impoſa nullement aux ennemis.

Cette milice puſillanime abandonnoit ſes armes aux approches des Bramas, & vaincue ſans combattre, elle ſe refugioit dans la ville royale qu'elle ſurchargeoit d'habitans inutiles. Les Chrétiens bien différens étoient animés d'une audace héroïque. L'idée qu'on avoit de leur valeur avoit déterminé le Roi à leur confier la garde du palais & des baſtions de la ville; mais ils ne pouvoient ſe multiplier pour oppoſer une digue au torrent qui

Valeur des Chrétiens.

inondoit les campagnes. Ils avoient laiſſé leur habitation ſans défenſe ; & plus attachés à leur devoir qu'à leurs biens, ils les avoient abandonnés à la rapacité d'un ennemi qui n'étoit armé que pour piller.

Le moment de la ruine de Siam n'étoit point encore arrivé. Le Roi des Bramas étoit alors à trois journées de chemin de la ville royale, lorſqu'il fut attaqué d'un abcès mortel. Ce Prince, moins ſenſible à ſon mal qu'à l'obſtacle qui l'arrêtoit dans le cours triomphant de ſes proſpérités, fit appeler auprès de ſon lit quelques Européens qui ſervoient dans ſon armée. Il leur demanda en combien de temps ils pourroient prendre cette ville. Ces aventuriers lui répondirent qu'ils ne demandoient que trois jours pour l'en rendre le maître. Volez promptement, répliqua le Roi, à cette riche conquête ; & ſi la fortune ne ſeconde pas votre courage, venez me rejoindre ſur le champ.

L'armée ſe mit en mouvement.

Tous les bourgs & villages furent dévorés par les flammes. Les fauxbourgs de la ville royale furent enveloppés dans cet incendie. Le seul quartier des Chrétiens fut respecté. Les Bramas prévenus de leur valeur, n'oserent se mesurer avec des hommes trop détachés de la terre pour craindre de mourir. Quelques Chrétiens qui n'avoient point imité les autres dans leur fuite, tuerent deux ennemis avec les fusils du Séminaire; & cette défense audacieuse fut le salut de tous. Les Bramas effrayés n'eurent plus la tentation de les attaquer. Le quartier des Hollandois fut réduit en cendres: on n'épargna que la loge qui contenoit des marchandises trop riches & trop précieuses, pour ne pas tenter l'avare cupidité de ces brigands guerriers. Tandis que la ville étoit menacée, le fer & la flamme ravageoient les provinces, dont les habitans chargés de chaînes, étoient menés en captivité. Les enfans trop foibles pour partager

Cruauté des Bramas.

leurs souffrances, étoient les tristes témoins des supplices des auteurs de leurs jours. Ils les voyoient dans la torture jeter encore un œil de tendresse sur eux. On fit subir la question à plusieurs enfans, pour les engager à révéler l'endroit où les trésors de leurs parens étoient cachés. C'étoit sur ce témoignage extorqué par la violence des tourmens, que ces impitoyables exacteurs massacroient sans pitié des infortunés qui n'avoient à se reprocher que de n'être pas assez riches pour assouvir l'avarice de leurs bourreaux.

Les supérieurs des Talapoins qu'on soupçonnoit d'être dépositaires de grands trésors, étoient mis sur le gril à différentes reprises, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert le lieu où ils avoient déposé leurs richesses. Les femmes étoient si étroitement attachées au-dessous du jarret, que la corde s'enfonçoit dans leur chair. Leurs bourreaux inexorables leur faisoient subir un

interrogatoire à coups de plat de sabre, sans que les cris & la désolation des enfans qu'on forçoit d'assister à ce cruel spectacle, pussent émouvoir la compassion de ces cœurs durs & flétris.

Les hommes étoient encore plus cruellement traités. On leur attachoit les jambes comme on faisoit aux femmes, & pour surcroît de maux, on leur lioit les bras derriere le dos, de façon que les deux coudes se touchoient. Il sembloit, dans cet état pénible & douloureux, que leur estomac alloit se fendre en deux; ce qui causoit à ces malheureuses victimes des douleurs si aiguës dans l'emboîtement des os, qu'elle les privoit de tout sentiment. La cupidité est plus ingénieuse dans la recherche des supplices, que l'ambition la plus démesurée.

Tandis que les campagnes offroient ce spectacle de désolation, la ville royale de Siam étoit vigoureusement attaquée. Mais l'ennemi,

après plusieurs assauts inutiles, fut obligé d'abandonner son entreprise; & profitant des ténebres de la nuit pour cacher sa honte & sa retraite, il fit les mêmes signaux qu'auparavant, dans le dessein de faire croire aux Siamois qu'il étoit encore autour de leurs murailles.

Retraite des Bramas.

Ce fut la nouvelle de la mort du Roi des Bramas qui les détermina à renoncer à leur conquête. Le plus jeune de ses fils, qui avoit reçu ses derniers soupirs, se fit proclamer Roi. Il avoit besoin de l'armée pour affermir son autorité naissante, & pour en imposer aux murmurateurs. Les troupes eurent ordre d'évacuer les provinces du royaume de Siam, & jamais retraite ne se fit avec plus de précipitation.

Les Siamois délivrés de leurs oppresseurs, rentrerent dans leurs anciennes possessions. Instruits par l'expérience, ils auroient dû chercher les moyens de prévenir de nouvelles incursions. Les Hollandois établis dans le royaume, pou-

voient leur fournir des canoniers, dont ils avoient un grand nombre à Batavia dans l'isle de Java; mais leur tranquillité stupide leur dissimula le danger; & présomptueux sans courage, ils auroient cru s'avilir en implorant le secours d'une nation étrangere pour en recevoir des leçons. La haute idée que ce peuple s'est formée de lui-même, lui fit croire que les Chrétiens élevés à Siam étoient un boulevard assuré contre les assauts de l'étranger. Les témoignages d'intrépidité qu'ils avoient donnés les fit respecter comme des héros qui veilloient à la défense commune. Ils appeloient l'Eglise Françoise l'Eglise de la victoire; & en reconnoissance des services qu'ils en avoient reçus, ils firent présent à l'Evêque, à ses Prêtres & à leurs disciples, d'habits convenables à leur état. Tous les Chrétiens qui avoient contribué à la défense de la patrie, furent gratifiés d'une somme d'argent. Huit d'entr'eux qui

Les Chrétiens sont récompensés.

s'étoient les plus distingués dans les périls, furent élevés aux premiers grades de la milice.

On n'avoit pas moins de confiance dans leur sagesse que dans leur valeur. On les consulta sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour la sûreté de l'Empire. Ces hommes embrasés d'un zèle impétueux, montrerent que s'ils savoient combattre pour la patrie, ils savoient aussi défendre la cause de leur Dieu. Ils représenterent que puisque les temples des idoles avoient servi de retraite aux Bramas pendant la guerre, ils étoient d'avis qu'on détruisît toutes les pagodes qui étoient autour de la ville, d'autant plus qu'en cas d'une nouvelle irruption, on feroit dans l'impossibilité de les conserver. Cette proposition, qui fut applaudie par le frere aîné du Monarque, fut regardée comme un attentat sacrilége par les autres Princes & par tous les Talapoins. Le Monarque se rangea de leur parti, parce qu'il

Projet d'abolir les pagodes.

conservoit toujours un grand penchant pour son premier état, & qu'au milieu de l'éclat du trône il soupiroit en secret pour l'obscurité des pagodes.

Jalousie du Roi contre l'Evêque.

Animé d'un zèle insensé pour le culte de son pays, il se montra jaloux des louanges que le public donnoit à l'Evêque de Tabraca, qu'on s'accoutumoit à révérer comme une intelligence céleste envoyée pour réformer les moeurs. Cette vénération qu'inspiroit l'adorateur & le ministre d'un Dieu étranger, parut au Monarque une censure du culte établi. Il enjoignit à ses sujets de n'employer que des termes Européens dans les titres honorifiques qu'ils lui donnoient, & de supprimer les mots Siamois qui désignoient le respect & la grandeur. Cet ordre fut mal exécuté. Les grands & le peuple ne cesserent jamais de lui témoigner des égards, & ils continuerent à lui déférer des titres, qu'il aimoit mieux mériter que de les recevoir. Cette animo-

ſité excitée par une baſſe jalouſie, n'eut pourtant point de ſuites funeſtes, parce que le Prince étoit plus foible que méchant.

Tout annonçoit un calme durable, lorſque l'Etat ſe vit replongé dans une nouvelle confuſion. Le Monarque prononça un arrêt de mort contre le favori de ſon frere, ſoupçonné d'avoir entretenu des intelligences ſecrettes avec l'ennemi. Cet arrêt fut regardé comme un abus du pouvoir. Les deſpotes ſont plus ſouvent punis que les Rois citoyens, parce que tout excès n'a qu'une exiſtence paſſagere. Le peuple demanda compte d'un ſang verſé ſur de légers ſoupçons. Un mécontentement général détermina le Monarque à rentrer dans ſa pagode, & il parut deſcendre du trône avec plus de plaiſir qu'il n'y étoit monté. Son frere aîné reprit les rênes de l'Empire, & ſon ambition rallumée lui fit reprendre une place dont l'élévation mettoit dans un plus grand jour ſes vices & ſes foibleſſes.

Le Roi abdique la couronne.

Ce fut au mois de Mai 1762 que le Prince abdiqua la couronne pour embraſſer l'état de Talapoin. Un grand nombre de Siamois ſuivit cet exemple contagieux. Tout s'ennoblit par l'exemple d'un maître. L'Etat ſe vit alors ſurchargé de citoyens inutiles, qui fuyoient les hommes qu'ils auroient dû ſervir. On n'entendit plus parler que de ſortiléges & de devinations : tous avoient la manie de compoſer des filtres pour allumer un amour impur & criminel ; tous recherchoient le ſecret imaginaire de ſe rendre inviſibles, pour pouvoir voler leurs maîtres, ou commettre des aſſaſſinats avec impunité : & c'étoit la religion qui avoit enfanté un délire qui ouvroit la porte à tous les crimes.

Les Talapoins ſe livrent au déréglement.

Les Talapoins plus fiers de la dignité de leur état, depuis que le Roi avoit pris leur habit, exigeoient les mêmes honneurs qu'on rendoit à leurs dieux. La multitude ignorante & ſéduite épuiſoit ſa fortune

pour leur faire des aumônes, & pour entretenir leur pareſſe. Ces miniſtres ſacrés, pauvres par état, trouvoient l'abondance dans l'imbécillité du vulgaire, fonds intariſſable, & toujours ouvert aux impoſteurs. Ce n'eſt pas que leurs moeurs duſſent inſpirer beaucoup de reſpect pour eux. Ils offroient ſouvent des ſcènes de ſcandale; & aſſurés de l'impunité, ils dédaignoient de jeter un voile ſur les plaiſirs ſales & impurs auxquels ils ſe livroient. Avares & artificieux, ils enlevoient par la ſubtilité de la chicane tout ce qu'ils ne pouvoient s'approprier par la ſéduction.

Débauche du Roi.

Le Monarque régnant autoriſoit tous ces déſordres par ſes exemples. Sans frein dans ſes déſirs, ſans pudeur dans ſes actions, il n'avoit d'autre régle que ſes penchans; & dans l'ivreſſe de ſes paſſions brutales, il eut l'impudence de ſe marier publiquement avec ſa ſoeur de pere. Les grands, tranquilles au ſein de la pauvreté, s'étoient familiar-

riſés avec elle. Trop foibles & trop lâches pour s'ériger en réformateurs des abus, ils aimoient mieux être les complices de la tyrannie, que de s'expoſer à en devenir les victimes. Les miniſtres abrutis par les débauches où ils ſe plongeoient pour complaire à leur maître, ne ſavoient ni prévoir ni craindre les orages. Leur ſécurité étoit fondée ſur la nouvelle que le Roi des Bramas, Prince inquiet & belliqueux, avoit été détrôné à ſon retour dans le royaume d'Ava, & que ſon frere aîné ſatisfait de régner ſur ſes propres ſujets, n'avoit point l'ambition des conquêtes. Un ſyſtême pacifique lui parut néceſſaire pour affermir ſa domination ſur un peuple turbulent, & ami des nouveautés dont il vouloit adoucir les mœurs féroces.

Conſtant dans le deſſein d'entretenir la paix, il blâma hautement ceux qui avoient conſeillé à ſon pere de tenter une irruption dans le royaume de Siam, qu'on avoit

Pacifiques diſpoſitions du Roi des Bramas.

arrosé du sang des Bramas, plus précieux que les viles dépouilles qu'on en avoit enlevées. Des inclinations si pacifiques promettoient aux royaumes voisins un calme durable; mais l'heure marquée arriva pour punir un peuple plongé dans le sommeil & la dissolution. Le Monarque pacifique fut enlevé par une mort prématurée; & son successeur dévoré d'ambition, & trop resserré dans ses Etats, fut la verge dont Dieu se servit pour frapper les Siamois.





CHAPITRE IX.

Révolution de 1767.

LE nouveau Roi des Bramas ne respiroit que la guerre & les combats. Entraîné par l'agitation de son caractere, il mit sa gloire à porter chez l'étranger les tempêtes qu'il avoit dans son cœur. Trop fier & trop présomptueux pour dissimuler, il disoit hautement qu'il avoit promis à son pere mourant d'achever la ruine d'un peuple lâche & pusillanime, qui n'attendoit qu'un conquérant pour en recevoir des fers. Quelques Mandarins suspendirent ses desseins ambitieux. Ses premieres victoires furent remportées sur ses sujets indociles & rebelles. Dès qu'il les eut vaincus & punis, il envoya un de ses généraux à la tête de cinq mille hommes de ses meilleures troupes, pour reprendre Tavail, dont le gouverneur, quoique Bramas, s'étoit rendu indépendant en 1761.

Caractere du nouveau Roi.

Rebellion du gouverneur.

Ce rebelle ne se sentant point assez puissant pour se soutenir par ses propres forces, rechercha l'alliance des Anglois, qui lui fournirent toutes sortes de munitions de guerre. Dans le même temps un vaisseau de la côte de Coromandel, chargé de riches présens pour le Pégu, fut obligé de relâcher à Tavail.

Il recherche l'alliance des Siamois.

L'appas d'une riche proie séduisit le gouverneur, qui résolut de s'approprier tant d'effets précieux, pour acheter l'alliance des Siamois, qui seuls pouvoient le maintenir dans ses usurpations. Ravisseur injuste de ces magnifiques dépouilles, il les envoya au Roi de Siam, dont il sollicita l'assistance. Les ministres délibérerent s'il étoit de la dignité de leur maître de recevoir cette ambassade; & long-temps incertains des avantages ou des maux qui devoient en résulter, ils crurent devoir s'en rapporter à la prudence de l'Evêque de Tabraca & des Missionnaires, qui n'ayant point d'intérêt personnel à démêler, de-

voient avoir des lumieres plus pures & plus étendues. Ils répondirent avec la candeur qui leur étoit naturelle, que c'étoit blesser l'équité & la politique, que de se déclarer le protecteur d'un rebelle. Ils ajouterent que Tavail avoit toujours été sous l'obéissance des Bramas, & qu'en accordant du secours à l'ambitieux qui en avoit usurpé la souveraineté, c'étoit se rendre complice de sa rebellion, & exposer le royaume aux vengeances d'un voisin redoutable qui n'avoit rien à craindre de ses défaites, & qui avoit tout à espérer de ses victoires. Les ministres du Roi satisfaits de cette réponse, exigerent qu'on la leur donnât par écrit, persuadés que l'autorité du Prélat & des Missionnaires éprouvés par leurs moeurs & par leur prudence, seroit d'un grand poids sur l'esprit du Roi.

Le mémoire fut dressé, & les ministres le présenterent au beau-frere du Monarque, dont le coeur

avide dévoroit en secret les présens du gouverneur rebelle. Il parut indigné de ce que par une fausse délicatesse on enlevoit les alimens de son avarice. Il déchira l'écrit qui renfermoit des principes d'où dépendoient le calme & les prospérités de l'Empire. C'est ainsi que dans tous les temps les destinées publiques ont dépendu de l'avidité d'un particulier.

Les intrigues des favoris prévalurent, & les ambassadeurs furent reçus avec honneur, & écoutés avec complaisance. Des ordres pressans furent envoyés au gouverneur de Tennasserim, pour faire partir des hommes & des armes au secours de Tavail; mais cette démarche fut infructueuse. Le gouverneur de cette ville s'étoit rendu l'objet de l'exécration publique: c'étoit par l'effusion du sang des premiers citoyens qu'il avoit voulu cimenter sa domination naissante, & ses nouveaux sujets étoient tous devenus ses ennemis. Le peuple op-

Il reçoit du secours.

primé attenta deux ou trois fois à ſa vie en 1762; & plus il puniſſoit, & plus il ſe faiſoit déteſter. Tant de conſpirations ſont une leçon pour les Rois & les miniſtres qui abuſent de leur pouvoir: il ne faut que verſer une goutte de ſang innocent pour faire naître des millions de vengeurs; & la ſévérité des châtimens a ſouvent changé en rebelles des peuples qui n'étoient que murmurateurs.

Le général des Bramas étoit arrivé à Martavan avec ſon armée. Ce fut de cette ville qu'il écrivit au gouverneur, pour le ſommer de le recevoir ſans réſiſtance dans ſa place. Il fit les plus terribles menaces aux habitans qui refuſeroient de concourir au ſuccès de ſes deſſeins. Le peuple de Tavail, qui voyoit une armée prête à inveſtir ſes remparts, déclara qu'il étoit réſolu de rentrer ſous l'obéiſſance de ſon légitime maître. L'uſurpateur environné d'ennemis étrangers & domeſtiques, foible au-dedans, &

Il eſt ſommé de ſe rendre.

menacé au-dehors, n'avoit d'autres ressources que dans la fuite. Il fit équiper un brigantin pour favoriser son évasion ; mais le peuple, dont il étoit abhorré, soupçonnant son dessein, y mit le feu, soit par un sentiment de vengeance, soit pour l'empêcher d'enlever ses trésors. Il eut l'imprudence de se montrer en public : il éprouva que les despotes cessent d'être respectés, dès qu'ils n'ont plus la force en main. Ses sujets autrefois esclaves tremblans, penserent le massacrer à une des portes de la ville. Les femmes toujours les plus ardentes dans les émotions populaires, briguerent l'honneur de lui porter les premiers coups. Elles s'applaudissoient de voir devant elles un suppliant, qui auparavant exigeoit une obéissance sans réplique.

Il est outragé par ses sujets.

Ce rebelle long-temps errant & fugitif, chercha un asile dans le port de Mergui, où il fut suivi de ses parens & de quelques partisans, assez généreux pour vouloir par-

tager ſes infortunes, ou peut-être aſſez coupables pour avoir à redouter la ſévérité d'un juge courroucé. Sa flotte, composée de ſoixante galeres, ne raſſura point les habitans effrayés d'avoir dans leurs murs un proſcrit que pourſuivoit une armée victorieuſe. La conſternation fut générale : les uns s'enfuirent dans les forêts, & les autres dans les iſles déſertes, craignant moins d'y périr par la famine, que d'avoir à répondre à un vainqueur irrité.

Le gouverneur craignit que ceux qui lui avoient donné un aſile ne reſpectaſſent pas long-temps les droits de l'hoſpitalité. Il ne leur demanda qu'un foible ſecours pour aller reprendre ſa ville qu'il avoit quittée ſur des avis infideles. Il avoit réfléchi que la lettre du général des Bramas lui étoit parvenue par le moyen des gardes avancées, qu'il entretenoit même en temps de paix. Dès-lors il commença à douter de ſon authenticité, & ſoupçonna Sa fuite.

qu'elle étoit l'ouvrage de quelques mécontens qui l'avoient fabriquée pour lui donner de fausses alarmes, & l'obliger à s'éloigner. Il se familiarisa si fort avec cette idée, qu'il se persuada n'avoir d'autres ennemis que ses sujets. Ce fut ainsi que victime de sa crédulité, il s'alla lui-même abandonner à la discrétion d'un maître qu'il avoit offensé.

Son retour.

Cette conjecture s'accrédita si fort, que les capitaines des vaisseaux qui étoient dans le port de Mergui, & qui avoient été alarmés à la premiere nouvelle de l'approche des Bramas, se crurent dans une entiere assurance. Le commerce interrompu pendant quelque temps refleurit comme auparavant. Les fugitifs revinrent sous leurs toits, & la ville changée en un désert pendant huit jours, revit ses anciens habitans. Les Chrétiens avoient témoigné le plus vif empressement de s'embarquer pour la côte de Coromandel, & il n'y en eut plus un seul qui daignât profiter de l'offre officieuse

officieuse d'un capitaine Portugais qui mit à la voile le 8 Janvier 1765; mais ils ne furent pas long-temps à s'appercevoir qu'ils avoient été la dupe de leur sécurité.

Irruption des Bramas.

Le 10 Janvier on entendit tout-à-coup sur le soir, du côté de la riviere, le bruit confus d'une multitude qui faisoit retentir les airs de ses clameurs. Ce tumulte fit conjecturer que l'ennemi alloit paroître, & que les premieres alarmes n'étoient que trop bien fondées. En effet il n'étoit plus éloigné que de trois ou quatre lieues de la ville, & un pilote avoit apperçu dix de leurs bâtimens. Un calme passager succéda à ce premier trouble. Le pilote interrogé répondit qu'il n'avoit rien vu, & sur son témoignage chacun se retira paisiblement dans sa maison.

Les Missionnaires plus calmes, parce qu'ils avoient été les témoins de la tranquillité qui régnoit à bord des navires mouillés au milieu de la riviere, assurerent que le bruit

qu'on croyoit avoir entendu n'étoit qu'une erreur des imaginations ébranlées par la crainte. Mais une cinquantaine de coups de canon qu'on entendit gronder ſur les quatre heures du matin, furent le ſignal non équivoque de l'arrivée des Bramas. Les habitans éplorés ne virent plus que l'image de la mort, ou d'une captivité prochaine. Les capitaines des vaiſſeaux marchands coupent auſſi-tôt leurs câbles, & craignant de tomber au pouvoir d'un farouche ennemi, ils s'abandonnent ſans pilote au cours de l'eau, ſans appréhender les accidens d'une riviere que les inégalités de ſon lit rendent ſujette aux naufrages.

Les Chrétiens ſe diſperſent.

Les Chrétiens qui avoient un ſouvenir récent des malheurs de la derniere guerre, friſſonnoient d'horreur en ſe repréſentant ces animaux féroces s'abreuver du ſang des vieillards décrépits, & des enfans égorgés ſur les cadavres encore fumans de leurs meres. Tous gagnent leurs

barques, & font leurs efforts pour ſe dérober à une mort inévitable. Les Bramas font leur deſcente ſans trouver de réſiſtance. L'amour de la vie faiſoit oublier les moyens de la défendre. Les tourbillons de flammes qui s'élevent de tous côtés font juger aux habitans que tout leur pays n'eſt plus qu'un bucher dont le feu va les dévorer.

Mrs Andrien & Alari deſcendent l'un & l'autre à l'égliſe, où ils ſont bientôt ſuivis par une foule de Chrétiens. Ces deux Miſſionnaires les exhortent à faire généreuſement le ſacrifice de leur vie, & promettent de leur apprendre, par leur exemple, à mourir. Le feu qui dévoroit les maiſons voiſines étoit prêt à ſe communiquer à l'égliſe. M. Alari ſonge à ſe ſauver, en invitant les autres à veiller à leur conſervation. Il prend quelque argent pour ſa ſubſiſtance, & enterre le reſte au pied d'un arbre, dans l'eſpoir de l'y retrouver après l'incendie. Il s'apperçoit que les ennemis

Missionnaires arrêtés.

s'étoient emparés de la porte. Alors, pour se soustraire au péril qui menaçoit ses jours, il se sert d'un jeune domestique qui savoit la Langue des Bramas, & le charge de dire aux soldats qui gardoient la porte, que lui ni ses compagnons n'étoient point dans l'intention de faire résistance. Le Bramas satisfait de cette réponse, & de quelque argent qui lui fut donné, n'avança point sa lance, mais il demanda un chapeau, qui, quoiqu'à moitié usé, n'excita pas moins ses désirs: on lui en fit volontiers le sacrifice. Mais les soldats qui se présenterent ensuite n'eurent pas la même modération; ils le dépouillerent de tous ses habits. Ce fut en vain qu'il leur représenta que la nudité offensoit la pudeur. Il parloit à des Bramas; il ne fut point écouté.

Pillage de leur maison.

Les mêmes soldats avides d'une plus riche proie, entrerent dans la maison pour la piller. Ils mirent en piéces le coffre qui renfermoit les vases sacrés, que leurs mains im-

pies profanerent. Les Missionnaires dépouillés & presque nuds furent traînés vers le port pour y être embarqués. Comme la mer étoit orageuse, il leur fallut parcourir une grande étendue de terrain couvert de boue; & ils auroient été ensevelis dans la vase, s'ils n'avoient été soutenus par deux domestiques du pays qui ne les avoient point encore abandonnés.

A peine étoient-ils embarqués, qu'ils reçurent l'ordre de revenir sur leurs pas. Dès qu'ils furent arrivés dans la tente du général, où ils étoient assis par terre, on leur donna plusieurs coups de canne pour leur faire abaisser les jambes, ce qu'ils n'avoient pas fait, parce qu'ils ignoroient la maniere dont les Bramas se tiennent devant les grands. Le général environné de ses farouches satellites, leur commanda d'une voix menaçante d'aller avec les autres Chrétiens attaquer les vaisseaux qui avoient coupé leurs câbles. M. Alari, qu'on char-

Ils sont maltraités.

geoit auſſi de porter une lettre aux capitaines, répondit que ſa qualité de Prêtre lui interdiſoit l'uſage des armes, & ſur-tout l'effuſion du ſang humain. Pluſieurs ſpectateurs atteſterent la vérité de ce qu'il venoit d'avancer. Cette excuſe fut reçue; mais échappés à ce danger, ils étoient réſervés à des malheurs plus grands.

Des ſatellites armés de lances les conduiſirent au bord de la riviere, où ils furent les témoins des plus grands ſcandales & des plus ſales abominations. On les expoſa au milieu du marché public, les pieds dans la boue, depuis la pointe du jour juſques vers le midi. On leur avoit enlevé leurs chapeaux, qui ſeuls pouvoient les garantir des ardeurs brûlantes du ſoleil. Ils étoient dans l'attente continuelle de la mort qu'ils enviſageoient ſans trouble & ſans crainte. Une foi vive ſoutenoit leur conſtance, & ils ne paroiſſoient ſenſibles qu'au malheur des Chrétiens tombés comme eux dans la captivité.

Le général resté sur le rivage faisoit d'exactes perquisitions pour découvrir l'endroit où les particuliers avoient déposé leurs richesses, & c'étoit par la force des tourmens qu'il leur arrachoit ce secret. M. Andrien fut dénoncé comme un homme opulent ; & sur l'opinion qu'on lui donna de ses richesses, il se rend à l'église avec Gaspard, domestique incorruptible de ce vertueux Missionnaire. Il emploie alternativement les prieres & les menaces pour l'engager à découvrir l'endroit où son maître avoit caché ses trésors. Le jeune homme lui répond avec candeur, » que » son maître étant un Prêtre dé» taché des biens de la terre, n'a» voit jamais possédé que ce que » les Bramas lui avoient enlevé ». Cette réponse n'étoit pas satisfaisante pour l'avare Bramas, qui le condamna à souffrir la torture. On lui fit mettre les pieds sur un brasier ardent, & l'on se flatta que la violence du feu lui feroit révéler

Avarice du général.

un ſecret que le ton impoſant de l'autorité n'avoit pu lui arracher.

Gaſpard, qui avoit réſiſté à la ſéduction des promeſſes, ſe montra encore ſupérieur aux tourmens. Tant de conſtance ne fit qu'irriter le barbare, qui auroit dû en admirer l'héroïſme. Il tire ſon ſabre pour lui trancher la tête. Ce jeune homme, âgé de dix-ſept ans, montre une ame élevée au-deſſus de la crainte: il ne deſcend point à la priere pour racheter une vie qu'il paroît dédaigner: il ne demande que le temps ſuffiſant pour recommander ſon ame à Dieu qui alloit le recevoir dans ſon ſein. » Laiſſez-moi faire ma priere, lui » dit-il, & puis faites de moi tout » ce que vous voudrez ». On lui accorda ce délai, qu'il ne chercha point à prolonger; & après une courte priere, il s'écria: frappez.

Héroïſme d'un jeune Chrétien.

Le général étonné de voir tant d'héroïſme dans un âge où les hommes ordinaires ne ſont ſuſceptibles que de crainte, fut ſaiſi d'une

ſubite admiration. Il crut devoir attacher à ſon ſervice celui qui venoit de lui donner un ſi noble témoignage de fidélité pour ſes maîtres ; & depuis ce temps il le traita moins en eſclave qu'en favori. Si l'on compare les atrocités exercées par cette nation dans la guerre de 1760 avec la conduite qu'elle tint dans cette derniere irruption, on s'appercevra qu'elle s'étoit un peu dépouillée de ſon ancienne férocité. Les enfans, dans la précédente, avoient été aſſociés aux ſupplices de leurs peres ; & dans celle-ci ils n'en furent que les triſtes ſpectateurs. Mais cet heureux changement qui commençoit à s'opérer dans les moeurs & le caractere des Bramas, étoit encore trop foible pour faire méconnoître leurs traits primitifs, ſur-tout lorſqu'ils ſont abandonnés aux voeux immodérés de l'avarice. C'eſt dont on reſtera convaincu en liſant les traits ſuivans.

Lorſque le Roi des Bramas en- Couutme des Bramas.

treprend une guerre, il ne se réserve que le pere & la mere du vaincu pour en faire ses esclaves; & par un trait de générosité, il abandonne les enfans au général & aux autres officiers subalternes. Il s'ensuit de ce partage que les enfans sont pour jamais séparés des auteurs de leurs jours. Voici un exemple touchant des peines qu'éprouvent ces innocentes victimes qu'on arrache aux caresses de leurs parens. On y voit les efforts que la nature victorieuse fait pour les rapprocher de ce qu'ils ont de plus cher.

Un enfant de six ans isolé sur une barque, soupiroit sans cesse après son pere & sa mere dont on venoit de le séparer. Ses yeux baignés de larmes restoient fixés vers l'endroit où il les avoit vu disparoître. Enfin au bout de deux ou trois jours il apperçoit sur le rivage une de ses tantes dont il étoit extrêmement chéri. Cette femme inconsolable de la perte de son ne-

veu, suivoit constamment la barque, pour se consoler par un spectacle qui ne faisoit que rendre sa douleur plus amere. L'enfant, pour qui la vue de sa tante n'est qu'un nouveau tourment, tant qu'il en est séparé, pleure, crie & se désole; il lui tend les bras, il l'appelle à son secours; enfin il se précipite dans la riviere pour aller la rejoindre. Le Bramas insensible à ce triomphe de la nature, ne sauve cet enfant du naufrage que pour lui faire ressentir plus vivement la perte de sa liberté. Un cœur tendre & sensible l'eût rendu à ses parens; mais le farouche capitaine le jette dans le fond de son ballon, afin de n'être plus exposé à le perdre.

Désespoir d'un enfant.

Les Bramas sont sans cesse brûlés de la soif des richesses; & quoique nés avec des inclinations belliqueuses, c'est plutôt l'amour du pillage qu'un sentiment de gloire qui les rend prodigues de leur sang. La guerre n'est pour eux qu'un métier; & celui qui revient avec le

Avarice des Bramas.

plus riche butin a le plus de part aux honneurs de la patrie. L'ennemi qui tombe en leur pouvoir a tout à craindre, lorſqu'il eſt dans l'impuiſſance d'aſſouvir leur avarice; & l'on peut aſſurer qu'ils ne ſont cruels que par un excès de cupidité. Un Chrétien pauvre qu'on croyoit fort opulent fut appliqué à la torture, pour lui faire déclarer le dépôt des richeſſes qu'il n'avoit pas. Les ſouffrances ne purent lui arracher le moindre aveu. Le Bramas irrité tire ſon ſabre pour lui trancher la tête en préſence de ſon épouſe déſolée & de ſa mere expirante. Effrayé par l'appareil de la mort qu'il eſt ſi naturel de craindre, il demande un délai, ſe flattant de trouver les moyens d'aſſouvir l'avarice de ſon maître barbare. Il ne put réaliſer ſes promeſſes; & pour le punir de ſon impuiſſance, il fut jeté pieds & mains liés dans la riviere. La mere preſque expirante ſent ranimer ſes forces éteintes; elle promene ſes regards ſur la

ſuperficie des eaux deſtinées à être le tombeau de ſon fils ; & dans le temps qu'il eſt ſur le point d'être ſubmergé, elle le ſaiſit par les cheveux, & lui donne une ſeconde fois la vie.

Un pilote nommé Rolland jouiſſoit de quelque conſidération à Mergui, où il faiſoit un commerce conſidérable. Il fut long-temps incertain ſur le parti qu'il devoit prendre. Lorſqu'il vit les Bramas maîtres de la ville, il fut tenté de mettre à la voile ; mais ſon vaiſſeau délabré lui fit croire que ce parti étoit le plus dangereux. Il ſe retira avec une partie de ſa famille dans la cabane de quelques Chrétiens qui lui donnerent l'hoſpitalité ; mais il y fut bientôt découvert & dépouillé de tous ſes effets. Ce pilote fut malheureuſement trouvé avec des armes, qui penſerent lui devenir plus funeſtes qu'elles ne lui avoient été utiles dans le cours de ſes navigations. Il fut interrogé ſur leur uſage. Il répondit qu'au premier bruit

Du capitaine Rolland.

de l'arrivée des Bramas à Mergui, on s'étoit imaginé que c'étoit une invasion des Malaïs, nation connue dans les Indes par ses pirateries & ses brigandages; & qu'ayant aussi-tôt pris le parti de la fuite, il s'étoit muni d'armes pour se défendre contre les tigres dont les forêts étoient remplies. Cette réponse fut bien reçue. Le pilote & ses compagnons n'eurent plus à craindre pour leur liberté ni pour leur vie. L'ennemi plein de modération leur rendit quelques vêtemens, & même leur laissa pour se nourrir beaucoup plus qu'ils n'avoient lieu d'espérer d'un vainqueur pressé lui-même par la famine.

Tout acte de défense est aux yeux des Bramas un attentat irrémissible; & si l'on a une fois levé le bras sur eux, il n'y a plus de grace à en attendre. Ainsi au lieu de respecter la valeur dans un ennemi, ils n'ont d'indulgence que pour le lâche qui se prosterne devant eux. Un vaisseau More, en mettant à la

voile, avoit tiré quelques coups de canon sur leurs vaisseaux. Quatre matelots qui n'avoient point eu le temps de se rembarquer, furent impitoyablement massacrés, pour expier la faute de leurs compagnons. Leur destinée cruelle faisoit trembler les Chrétiens. Plusieurs étoient convaincus d'avoir pris les armes, & ils ne pouvoient se dissimuler qu'on alloit bientôt prononcer l'arrêt de leur mort. Les bourreaux n'attendoient plus qu'un signal pour porter le coup mortel. Dans ce moment terrible, un vieillard vénérable se traînant sur les mains, s'avance & se prosterne aux pieds du général: il lui représente que les Missionnaires destinés à la mort n'étoient connus que par leur bienfaisance & leur zèle pour le soulagement des infortunés, & que bien loin d'avoir pris les armes pour attaquer, leur religion leur défendoit de s'en servir pour conserver leur vie.

Mores massacrés.

Générosité d'un vieillard.

Tous ceux qui étoient présens

parurent attendris, & s'intéresserent vivement auprès du général, qui enfin se laissa fléchir. L'arrêt de mort fut révoqué. Les Chrétiens & les Mahométans qui devoient être enveloppés dans un carnage commun, furent destinés à être transportés au Pégu, pour y augmenter le nombre des esclaves du Monarque.

Un événement imprévu causa aux Chrétiens une joie d'autant plus sensible, qu'ils avoient moins lieu de l'espérer. Dans le temps que ces infortunés, n'attendant plus rien du côté des hommes, se tournoient uniquement vers Dieu, au sein duquel ils brûloient de se réunir, ils virent entrer dans leur navire un jeune Métis Portugais, nouvellement arrivé du Pégu, qui s'offrit pour être leur libérateur, à condition qu'ils le suivroient dans ce royaume pour y consoler les Chrétiens restés sans pasteurs. Ce jeune homme, nommé Jeanchi, étoit natif de Macao en

* Du capitaine Jeanchi.

Chine. Il avoit été fait esclave à Mergui par les Bramas en 1760, & emmené au Pégu, où il avoit trouvé par son industrie le moyen de se procurer la liberté. Ses talens y furent bientôt connus & récompensés. Il épousa dans la suite la petite-fille de Constantin Faulcon, & fut l'héritier de son zèle pour le Christianisme.

Les Missionnaires reçurent leur libérateur comme un envoyé de Dieu. Il les réclama comme ministres de sa religion, & fut les présenter en cette qualité au général, qui aussi-tôt les lui remit. Comme ses devoirs l'appeloient souvent dans des lieux éloignés, il les remit entre les mains d'un capitaine Bramas, qui beaucoup plus humain que le premier, ne les reçut point avec cette hauteur insultante qui dispense de la reconnoissance des services. Le capitaine occupé de ses affaires ne songea point à leur fournir des subsistances. Jeanchi leur envoya sur le soir un peu de riz, qu'ils par-

Il assiste les Chrétiens.

tagerent avec d'autres Chrétiens qui étoient dévorés des mêmes besoins. Cet ami généreux fit ses efforts pour rassembler en une seule famille tous les Chrétiens épars. Il les logea dans les maisons que le feu avoit épargnées. Tantôt il rassembloit de jeunes enfans qu'il venoit rendre à leurs parens désolés : tantôt c'étoit une femme qu'il rendoit à son époux ; & lorsqu'il ne pouvoit les obtenir par ses insinuations, il alloit se prosterner aux pieds des commandans pour les fléchir. C'étoit là que véhément & pathétique il plaidoit avec une éloquence victorieuse la cause commune. » Donnez-moi la mort, leur » disoit-il, & ne me laissez pas plus » long-temps le témoin de leurs » maux que je ressens tout entiers.

Ces remontrances étoient écoutées, parce qu'il étoit révéré comme le héros de la nation. Sa prudence avoit dirigé les opérations, & son courage avoit hâté les succès. Mais malgré la vivacité de ses

inſtances & l'éclat de ſon crédit, il ne put obtenir les filles chrétiennes que ces barbares vouloient garder pour aſſouvir leur brutalité. On entendoit avec émotion les gémiſſemens de ces colombes pures & ſans tache, qui ſoupiroient après un ſecours qu'on ne pouvoit leur donner. Les femmes plus heureuſes étoient à couvert de l'incontinence de ces barbares, qui ſe font un ſcrupule d'attenter à la ſainteté de l'union conjugale. Ce reſpect étoit un frein qui réprimoit l'impétuoſité de leurs déſirs ; & il ſuffiſoit qu'un homme réclamât une femme comme ſon épouſe, pour ne point attenter à ſa pudeur. Pluſieurs vierges ſe dirent mariées, & par cet innocent menſonge, elles eurent le ſecret de ſe dérober aux careſſes brutales de ces hommes, qu'elles regardoient moins comme des amans que comme des bourreaux.

Des vierges chrétiennes.

Les vaiſſeaux qui avoient été dans la néceſſité de fuir avec précipitation, avoient abandonné ſur

le rivage une partie de leurs marchandises & de leurs cordages. Les Missionnaires & les autres Chrétiens furent destinés à les transporter sur d'autres navires : tous sans distinction furent employés à ce travail. Le maître se vit confondu avec son esclave. Des femmes respectables par leur rang & leur vieillesse, marchoient courbées sous des fardeaux qui épuisoient leurs forces, & souvent les fouets étoient employés pour animer leur activité.

Expédition contre Tennasserim.

Les Bramas étoient trop avides pour borner leur avarice à la conquête de Mergui. Un de leurs généraux partit avec le gros de l'armée, & s'avança contre Tennasserim, capitale de la province de ce nom. Cette ville fortifiée par l'art & la nature ne parut pas un assez fort boulevard pour arrêter cette horde de vagabonds, qui arriva au pied des remparts sans trouver de résistance. Les portes étoient ouvertes. Les habitans épouvantés s'é-

toient refugiés dans les bois pour éviter un danger qu'ils étoient assez forts pour braver. La crainte avoit exagéré le nombre de leurs ennemis; & aux yeux des hommes timides les fantômes sont des réalités. Leur gouverneur leur avoit donné l'exemple de la désertion, & ils furent plutôt vaincus par leur frayeur, que par les armes & la valeur de leur ennemi. Les Bramas chargerent leur butin sur leurs vaisseaux; & quand ils eurent enlevé tout ce qui pouvoit tenter leur avarice, ils réduisirent la ville en cendres, & leur armée retourna triomphante à Mergui.

L'officieux Jeanchi toujours inquiet pour la vie des Missionnaires, les fit embarquer avec leur troupeau. La navigation ne fut que de six jours; & quoiqu'ils n'éprouvassent aucuns besoins, ils eurent d'autres peines à dévorer. On les menaçoit sans cesse de la mort, s'il arrivoit que la moindre chose fût égarée sur ces vaisseaux chargés

Départ des Chrétiens.

d'effets pillés au profit du Roi. Vingt ſoldats armés de lances & de poignards obſervoient tous leurs mouvemens, & il leur fut défendu de devancer les navires armés en guerre, dont ils furent toujours eſcortés juſqu'à leur entrée dans le port.

Ils furent accueillis en arrivant par deux Chrétiens du Pégu, qui leur témoignerent la joie la plus affectueuſe. Ils étoient pilotes d'un navire appartenant à un Mahométan riche & puiſſant, qui n'uſoit de ſon crédit que pour protéger les malheureux. Ils leur annoncerent que leur maître avoit obtenu la permiſſion de les prendre ſur leur vaiſſeau, où ils ſeroient en ſûreté. Après ce récit conſolant, ils partirent pour être préſentés à ce Mahométan généreux, nommé Mamaſadech, qui témoigna la plus grande ſenſibilité pour leur état; & ce qui fut plus conſolant pour eux, il promit d'arracher les filles chrétiennes des bras de leurs raviſ-

ſeurs effrénés. En effet l'ordre fut publié le lendemain dans la ville : défenſe fut faite aux Bramas, de quelque qualité ou condition qu'ils fuſſent, d'inſulter aucuns Chrétiens.

Générosité d'un Mahométan.

Le Mahométan, ſans bornes dans ſes libéralités, verſoit ſes largeſſes ſur les Chrétiens, & les dirigeoit par la ſageſſe de ſes conſeils. La trempe de ſon cœur le tournoit ſans ceſſe vers les infortunés. Son eſprit éclairé par l'expérience, ſaiſiſſoit avec la plus grande ſagacité les penchans de la nation. Les Miſſionnaires raſſurés par ſon crédit, commencerent à reſpirer. Mais dans le moment qu'ils ſe flattoient de l'eſpoir d'un calme durable, ils furent cités devant le général, qui, leur montrant les vaſes & les ornemens ſacrés qu'on leur avoit enlevés, leur dit de reconnoître ce qui leur appartenoit. Après avoir ſatisfait à cette queſtion, il leur demanda quelle quantité d'argent on leur avoit priſe. Cette queſtion inſidieuſe embarraſſa M. Andrien, qui

craignit de nuire à ceux qui l'avoient dépouillé, & dont il avoit lieu de redouter le ressentiment. Il déclara que ne sachant point assez la Langue du pays, il ne pouvoit pas s'expliquer. Cette réponse le fit soupçonner d'avoir de l'argent caché. Le général ordonna de le mettre à la torture. Il y avoit auprès de lui une chaudiere remplie de plomb fondu, dans laquelle on plongeoit la main de ceux dont on vouloit arracher le secret. On le fit approcher de la matiere embrasée, & un soldat lui saisit la main, qu'il tint suspendue sur la chaudiere, n'attendant qu'un dernier signal pour l'y plonger.

Les Missionnaires mis à la torture.

M. Andrien se tournant alors devant son juge avec une contenance tranquille & modeste qui déceloit le calme & la pureté de son ame, lui protesta qu'il n'avoit rien caché; & dans le même moment Mamasadech instruit de sa situation, accourut pour le délivrer d'un péril si pressant.

Son

Son compagnon s'attendoit à ſubir le même interrogatoire. Son ſort étoit bien différent. Il ignoroit que cacher de l'argent étoit un crime capital chez les Bramas. Il en avoit remis au capitaine Jeanchi pour racheter les Chrétiens de la mort & de l'eſclavage, & il s'étoit réſervé une ſomme modique pour le ſoulagement de ſes freres. C'eſt ce qui cauſoit ſon embarras pour l'interrogatoire qu'il craignoit de ſubir. Il avoit été élevé dans une école où les reſtrictions mentales & les équivoques inſidieuſes ſont proſcrites comme autant d'attentats contre la vérité ſimple & ingénue. Il prévint Jeanchi que s'il étoit preſſé de répondre, il étoit diſpoſé à ne pas s'avilir par un menſonge.

Le pilote ſentit les conſéquences d'un aveu qui pouvoit être également funeſte à l'un & à l'autre; & pour les prévenir, il remit tous les effets, avec la clauſe que toutes ſes dépenſes lui ſeroient rembour- *Ils ſont trahis par Jeanchi.*

ſées ; & quelques jours après il ſuſcita à ſes amis une vive perſécution, moins par haine que par foibleſſe. Il avoit été convaincu d'avoir gardé l'argent d'une vierge chrétienne qui l'avoit dénoncé au Viceroi. Il craignit que la dépoſition de M. Alari n'agravât ſa premiere faute, & il crut ne pouvoir mieux faire ſon apologie, qu'en déclarant au Viceroi qu'il venoit de remettre à ce Miſſionnaire le dépôt qu'il lui avoit confié.

Le Bramas irrité cita les Miſſionnaires à ſon tribunal. Ils y comparurent deſtitués de tout ſecours humain. Ils ignoroient la Langue du pays, qui leur étoit néceſſaire pour faire éclater leur innocence, & ils n'avoient d'autre interprête que leur délateur, qui, craignant de paroître leur complice, pouvoit affoiblir & déguiſer leurs réponſes. L'événement ne juſtifia que trop leur crainte. Leurs raiſons furent mal expoſées au Viceroi, qui, tranſporté de colere, parce qu'il n'étoit

pas bien inſtruit, prononça un arrêt de mort contre les accuſés ſans défenſe.

On leur lia les bras avec des cordes, & ils furent traînés à une petite diſtance pour ſe proſterner devant le trône du Viceroi. Alors on leur ôta leurs entraves, ce qu'ils regarderent comme un préſage aſſuré de leur délivrance. Mais ils ſe virent tout-à-coup environnés d'une ſoldateſque impie, qui, la lance à la main, n'attendoit que le ſignal pour les égorger. Leur conſtance inaltérable & leur ſérénité ſembloient défier la fureur de leurs bourreaux. Un farouche ſoldat approche trois ou quatre fois ſa lance ſur le ſein de M. Alari, & lui dit: » Déclare où tu as caché ton ar» gent, ou je vais te percer ». L'homme apoſtolique lui répond tranquillement qu'il n'en a pas. Son compagnon interrogé fait la même réponſe. Le Viceroi craignant que le ſecret de leurs tréſors ne fût enſeveli dans leur tombeau, tenta de

Leur conſtance.

le leur arracher par la force des ſouffrances. Un ſoldat, par ſon ordre, ſe ſaiſit d'un bâton de ſept à huit pieds de long, & gros à proportion.

Les Miſſionnaires proſternés le viſage contre terre, ſoupiroient après le moment d'entrer dans la jouiſſance de l'héritage de Jeſus-Chriſt. Un ſoldat robuſte s'approche, & leur applique pluſieurs coups de bâton avec autant de violence que s'il eût voulu faire l'eſſai de ſes forces. Leur corps n'étoit qu'une plaie enſanglantée. On les laiſſa dans la même ſituation pendant quelques heures. Ils étoient expoſés aux ardeurs brûlantes du ſoleil, qui rendoient leurs bleſſures plus douloureuſes. La piqûre des moucherons & des inſectes qui dévoroient leur chair & s'abreuvoient de leur ſang, leur cauſoit un nouveau ſupplice : ils n'avoient autour d'eux que des bourreaux armés & prêts à frapper le coup mortel.

Le Vicéroi étonné de leur conſtance, reſta convaincu que des hommes ſi détachés de la terre ne pouvoient être éblouis par la vanité des richeſſes. Il fit ſigne à l'interprête qui les avoit ſi mal ſervis, de les faire lever, & d'en diſpoſer à ſon gré. Ils furent prendre quelque nourriture que les Chrétiens plus affligés qu'eux de leurs maux leur avoient préparée. La ſituation dans laquelle ils avoient été retenus leur fit éprouver pendant longtemps les douleurs les plus aiguës. Leur délivrance.

Jeanchi rongé de remords, ne pouvoit diſſimuler ſa confuſion. Les Miſſionnaires convaincus & touchés de ſon repentir, exhorterent les Chrétiens à ne lui en point faire de reproches : tant il eſt vrai que ceux qui ſavent ſouffrir ſont toujours aſſez généreux pour pardonner les offenſes. Il continua à vivre au milieu du troupeau dont il avoit voulu dévorer les paſteurs. Les Miſſionnaires furent transférés dans une vile cabane expoſée à la Remords de Jeanchi.

malignité de l'air. La rosée de la nuit & la mauvaise nourriture furent un obstacle au rétablissement de leurs forces épuisées. Mamasadech, toujours compatissant & toujours ami des hommes, leur offrit son vaisseau qui mouilloit à quelques lieues delà. Leur santé s'y rétablit, & ils eurent la consolation d'y voir arriver successivement tous les Chrétiens, qui se trouverent délivrés sur l'eau de toutes les incommodités qu'ils avoient essuyées sur la terre. Enfin cinq ou six jours après ils firent voile pour Rangon, port de mer du royaume d'Ava.

L'armée des Bramas plus occupée à piller qu'à faire des conquêtes, dévoroit dans la débauche l'héritage des vaincus. Lorsqu'ils eurent épuisé leur butin, ils chercherent une nouvelle proie. Le général flatté de ses premiers succès, se promettoit des triomphes faciles. Il marcha contre Juthia, persuadé que la conquête de la capitale donneroit aux autres villes l'exemple de

L'armée marche vers la capitale.

la soumission. Il fallut traverser d'immenses forêts, & franchir des montagnes escarpées. Tous ces obstacles furent prévus & applanis. Les provinces situées au nord-ouest de la ville royale furent ravagées. Les habitans ne se déroberent à la mort ou à l'esclavage qu'en se dispersant dans les forêts, où ils disputerent aux bêtes féroces leur pâture. Le feu qui dévoroit les bourgs & les villages, jeta l'épouvante dans la capitale. Les Siamois menacés d'une ruine prochaine, réunissent leurs forces. Ils marchent en tremblant contre un ennemi dont ils avoient tant de fois éprouvé la valeur. Ils tentent le sort d'une bataille, & combattent avec plus d'ardeur qu'ils n'avoient coutume d'en faire paroître. Leur défaite sanglante laissa tout le pays au pouvoir du vainqueur. Les campagnes ravagées par la flamme n'offrirent plus que des cendres arides, & la famine dont on fut menacé fut un

fléau auſſi terrible que le fer des barbares.

Tandis que cette armée victorieuſe portoit par-tout la déſolation, un nouvel eſſain de barbares couvrit ce royaume dévaſté. Les Bramas ne trouvant point de réſiſtance, parcouroient en vainqueurs les provinces, & laiſſoient par-tout des traces de leurs ravages. Ils conſtruiſirent une ville au confluent des deux rivieres, qu'ils nommerent Michoug. Ce nouveau boulevard étoit un aſile qu'ils ſe préparoient en cas d'un revers, pour en faire le centre de leur puiſſance.

Indolence du Roi Siamois.

Pendant que les tempêtes ébranloient tout l'Empire, le Roi de Siam renfermé dans ſon ſérail, ſe conſoloit avec ſes concubines du malheur de ſes ſujets. La nouvelle que l'ennemi avoit évacué Tennaſſerim & Mergui, avoit donné lieu de croire que le péril étoit diſſipé, & que l'Etat n'avoit plus beſoin de défenſeurs. Enfin les Bramas étoient

aux portes de la ville, & l'on n'avoit pas l'ombre d'une armée à leur oppoſer. Le Roi ſortit de ſon profond ſommeil, au bruit des habitans de la campagne qui venoient en foule ſe refugier dans la ville royale. On employa leurs bras pour réparer les fortifications. On éleva des colonnes hautes de quarante pieds pour y placer du canon. Les Chrétiens refuſerent de contribuer à ce travail, perſuadés de ſon inutilité, & qu'elles s'écrouleroient ſous leur propre poids.

L'Evêque de Tabraca qui prévoyoit le danger, & qui pouvoit l'éviter par la fuite, regarda cette ville comme un poſte qui lui étoit aſſigné, & qu'il ne pouvoit quitter ſans trahir ſon devoir : mais lorſqu'il bravoit le danger pour lui-même, il crut devoir en garantir la jeuneſſe confiée à ſa vigilance. Trente jeunes éleves furent remis à Mrs Kcherve & Artaud, qui conduiſirent cette petite colonie dans la partie orientale de Siam, d'où il

leur étoit facile de se retirer plus loin, si la nécessité l'exigeoit. Ce fut un bonheur pour eux d'avoir usé de célérité pour leur départ; car quelques jours après il fut défendu à tous les domaniers de laisser sortir personne.

Ravages des Bramas.

Les ennemis, avant de commencer l'attaque de la ville royale, en dévasterent tout le territoire. Ils étoient assurés de trouver des subsistances sur les derrieres, dont ils étoient les maîtres; & leur politique destructive étoit d'obliger par la famine les Siamois à se soumettre. Un de leurs détachemens étendit ses ravages jusqu'aux portes de la ville. Bancok, forteresse qui en défendoit les approches, fut détruit: les jardins dépouillés de leurs ornemens, furent couverts de débris. Un collége que les Missionnaires avoient établi aux environs, fut réduit en cendres. Après cette incursion, ces incendiaires se retirerent avec précipitation vers le gros de leur armée, & leur éloi-

gnement ſuſpendit pour un moment les alarmes.

Sur ces entrefaites on vit arriver deux vaiſſeaux Anglois. Le capitaine apportoit au Monarque un cheval Arabe, un lion & pluſieurs marchandiſes précieuſes. Ce capitaine, nommé Pauni, avoit donné dans quelques occaſions des exemples d'intrépidité. Le Roi, qui avoit plus de confiance dans ſon courage & ſes talens que dans ſes courtiſans lâches & efféminés, le pria de ſe charger de la défenſe de la ville. Mais l'Anglois convaincu qu'il ſeroit mal ſecondé par un peuple ſans courage, refuſa l'honneur du commandement : l'exemple des Hollandois qui s'étoient retirés le confirmoit dans la répugnance de l'accepter. Ils n'auroient pas abandonné leur loge qui renfermoit tant d'effets précieux, s'ils euſſent cru les Siamois capables de les ſeconder dans la défenſe commune. Il étoit incertain ſur le parti qu'il devoit prendre, lorſque tout-

Arrivée de deux vaiſſeaux Anglois.

à-coup il ſe vit attaqué par les Bramas, qui, maîtres de Bancok, firent leurs diſpoſitions pour le foudroyer.

Le brave Anglois, trop foible pour ſe défendre, & trop courageux pour ſe ſoumettre, prit la ſage réſolution de remorquer ſes vaiſſeaux juſqu'au détroit où les barbares tenterent de ſe fortifier. Mais le feu de l'artillerie des navires détruiſoit leurs ouvrages, & portoit la mort dans tous leurs rangs. Ces braves Anglois protégés de leurs canons, pouvoient défier impunément la fureur des Bramas. L'inaction où ils étoient ſur leurs vaiſſeaux bleſſoit leur fierté; & impatiens de punir leurs aggreſſeurs, ils firent pluſieurs deſcentes, & ſe précipitant avec ordre ſur des ennemis ſans diſcipline, ils en firent un horrible carnage.

Le capitaine ſe charge de défendre la ville.

Pauni forcé par la néceſſité, conſentit à ſe charger de la défenſe de la capitale, à condition qu'on lui fourniroit des canons & les au-

tres munitions néceſſaires pour l'attaque & la défenſe. Sa demande fut acceptée ; & pour gage de ſa fidélité, les Siamois exigerent qu'il déposât ſes marchandiſes dans le magaſin public. Cette condition bleſſa ſa fierté ; mais il fallut s'y ſoumettre. Il remit trente-huit balles d'effets précieux, & embarqua le reſte ſur divers navires ; & après avoir tout réglé avec les miniſtres, il ſe rendit à ſon bord, où il ſe prépara à juſtifier la confiance qu'on avoit en ſon courage. Il ordonna des deſcentes, qui toutes furent meurtrieres pour les ennemis : leurs forts à peine élevés furent détruits : chaque jour fut marqué par leur défaite ou leur fuite. Ce fut pour profiter de ces avantages, qu'il écrivit à la cour de Siam pour avoir du canon & des munitions dont il commençoit à manquer ; mais il eſſuya un refus. Les Siamois ſoupçonneux craignoient de le rendre trop puiſſant, & de ſe mettre dans la dépendance d'un étranger. Leur

Il eſt mal ſecondé.

défiance enchaînoit leur défenseur, & c'étoit forger les fers qu'ils craignoient de porter. Les ministres répondirent que l'ennemi se préparant à donner un assaut de l'autre côté de la ville, ils avoient besoin de tous leurs canons pour le repousser.

L'Anglois irrité de cette infraction à leurs promesses, résolut d'abandonner un peuple qui ne savoit ni combattre, ni fournir à ses amis les moyens de le protéger. Mais avant de mettre à la voile, il publia une espèce de manifeste contre le Monarque Siamois, pour justifier sa désertion. Il s'empara de six vaisseaux Chinois, dont un étoit pour le compte du Roi. Les cinq autres venoient pour commercer à Siam, & ils s'étoient arrêtés dans le golfe, où ils furent extrêmement surpris de se voir dépouillés de leurs effets. L'Anglois, en dédommagement de ce qu'il venoit de leur enlever, donna aux capitaines des lettres de change tirées sur le Roi

de Siam, jusqu'à la concurrence des trente-huit balles qu'il avoit mises en dépôt. Après avoir ainsi pris ses sûretés, il passa fiérement devant les ennemis, qui, au lieu de l'inquiéter dans sa retraite, se félicitoient de se voir délivrés d'un rival qui seul pouvoit retarder leur succès.

Il remet à la voile.

Son éloignement releva le courage des Bramas, qui n'ayant plus à combattre que des hommes efféminés, porterent par-tout la désolation. Les pagodes furent consumées par les flammes, & le plomb qu'on en tira servit à faire des balles. L'ennemi maître depuis longtemps de la campagne, n'avoit point permis d'ensemencer les terres; & cruel sans fruit, il envioit aux Siamois jusqu'aux largesses de la nature. Mais la fécondité du sol procura une abondante récolte, qui ne fut ni la récompense des peines du cultivateur, ni le produit des semences. Les grains de riz qui étoient tombés des mains

des moissonneurs l'année précédente, germerent & vinrent en maturité. Ce bienfait inattendu fut une grande consolation pour des peuples menacés de la plus cruelle famine. Mais ce qui devoit être une ressource pour eux, fut la cause de leur malheur. Les habitans s'étant répandus dans les campagnes pour y recueillir le riz, furent surpris par les Bramas, qui les emmenerent captifs dans leur camp.

Superstition des Siamois. Tandis que les Bramas répandus dans toutes les provinces faisoient la guerre aux hommes & à la nature par leurs brigandages, le Roi & ses ministres superstitieux mettoient toute leur confiance dans leurs magiciens. Les officiers & les soldats entraînés par cet exemple, les consultoient sur les moyens de se rendre invisibles, afin de pouvoir attaquer l'ennemi sans en être apperçus ; & l'espoir d'apprendre un secret qui favorisoit leur lâcheté, les empêchoit de s'exposer à combattre avant qu'il leur eût été ré-

vélé. L'illusion étoit si forte, que l'expérience étoit impuissante à les convaincre de la vanité de cet art imposteur. Les chefs aussi lâches que les subalternes, sembloient n'avoir pris les armes que pour les tourner contre leurs concitoyens. Ils leur enlevoient leur argent & leurs grains, sous prétexte de pourvoir aux besoins des soldats, auxquels ils ne distribuoient que la plus vile portion de leurs larcins ; & cette foible largesse étoit un voile dont ils se servoient pour couvrir leurs exactions.

Tandis que les plus riches citoyens étoient dévorés de besoins, la vigilance des Missionnaires prévint la misere des Chrétiens ; mais leurs libéralités, qui s'étendoient jusques sur les Gentils, épuisoient leurs magasins. Les Bramas dispersés dans les campagnes, interceptoient tous les convois, & l'excès de leurs ravages les exposoit eux-mêmes à être bientôt en proie à la famine. Les détachemens qu'on

envoyoit contr'eux étoient auſſitôt diſperſés, & pluſieurs revenoient ſans avoir combattu.

Prince Siamois exilé.

Un Prince Siamois qui avoit été exilé à Ceilon, fut touché des malheurs de ſa patrie. Il oublia qu'il avoit été offenſé. Il fut aſſez puiſſant pour lever une armée, qu'il eut la générosité d'offrir à ſes perſécuteurs. La cour de Siam, trop fiere pour accepter le ſecours d'un banni, dont le zèle faiſoit la cenſure de ſes injuſtices, rejeta ſes offres avec mépris; & au lieu de le rechercher comme un défenſeur, elle fit marcher contre lui pluſieurs détachemens, qui tantôt furent vainqueurs, & tantôt furent vaincus. Cette conduite étoit d'autant plus imprudente, que c'étoit diviſer ſes forces dans un temps où l'armée des Bramas ſe fortifioit chaque jour par la jonction des Siamois mécontens.

Ce fut au mois de Mars que l'armée des Bramas s'avança juſqu'à deux lieues de la ville. Elle fut ar-

rêtée dans sa marche par la mort du général, qui fut emporté par une esquinancie. On crut devoir cacher cette mort aux soldats, & le secret n'en fut révélé que par la division qui éclata parmi les chefs, qui tous avoient l'ambition du commandement. Mais bientôt réunis par l'amour du butin, ils se mirent en mouvement pour aller piller le plus célebre & le plus riche temple qui fût aux environs de la capitale. Ils s'étoient flattés d'y trouver le pied de l'idole qui étoit d'or massif; mais le Roi de Siam avoit eu la précaution de faire transporter dans son palais ce monument du culte public, que des barbares, quoique superstitieux, auroient peu respecté. Mort du général des Bramas.

Les Bramas irrités qu'on leur eût enlevé leur proie, s'en vengerent sur les murs du temple qu'ils démolirent, & sur les débris ils éleverent un édifice consacré à des usages profanes. Les autres pagodes bâties autour de la ville ne furent point épargnées. Elles étoient

bâties de briques, & entourées de fossés, qui sembloient les protéger contre les flammes & les assauts de l'ennemi. Les églises chrétiennes bien différentes, n'étoient qu'un assemblage de pieux & de planches, qui étoient moins propres à les protéger, qu'à faciliter le progrès de l'incendie. Mais malgré cet état de foiblesse, elles furent maintenues par la vigilance & le courage de ceux qui furent chargés de les défendre, & l'ennemi n'y mit le pied qu'après que les Chinois & les Siamois eurent essuyé de fréquentes défaites.

Courage des Chrétiens.

Le 7 Septembre 1766, il s'empara d'une tour fort élevée à un demi-quart de lieue de la ville royale. Il y dressa une batterie de canon sur la grève, ce qui le rendit absolument le maître de la riviere. Le danger devenant plus pressant, on n'eut plus d'espoir que dans les Chrétiens, dont on avoit éprouvé la valeur héroïque dans la derniere révolution. On leur con-

fia la défenſe des baſtions ; on leur accorda trente piéces de canon, des boulets & de la poudre. Six mille Chinois furent chargés de défendre la loge Hollandoiſe & une grande pagode qui y étoit contiguë ; & par une faveur particuliere, on leur fit préſent d'une ſomme de dix mille livres.

Les Chrétiens n'étoient que quatre-vingt ſoldats pour défendre différens poſtes expoſés aux ſurpriſes d'une armée nombreuſe. Cette milice courageuſe n'étoit point exercée dans la diſcipline militaire, ni dans le maniement des armes : une épée & un fuſil dans leurs mains auroit été un ſujet de dériſion aux yeux d'un ſoldat Européen. Mais malgré leur ineptie, ils étoient l'élite de l'armée des Siamois, & l'on n'avoit droit de ſe défier que de l'abus de leur courage. Les premiers jours ſe paſſerent en eſcarmouches ; mais enfin l'ennemi ayant réuni ſes forces, s'empara de cinq grands temples, qui furent changés en au-

tant de forteresses, d'où ils foudroyoient les ouvrages avancés, & sur-tout l'église de S. Joseph, dont le toit fut percé, sans causer le moindre accident à la multitude qui s'y étoit rassemblée.

Ils ont un avantage sur les Bramas.

Le 8 Décembre on fut informé que les assiégeans se préparoient à livrer un nouvel assaut. Aussi-tôt les Chrétiens sortirent de l'église au son des tambours & des trompettes; ils engagerent une action, où ils firent un grand carnage de l'ennemi, qui fut plutôt vaincu par sa frayeur que par leurs armes. Ce premier succès leur inspira le courage d'être aggresseurs à leur tour. Ils attaquent les Bramas retranchés dans une pagode, rien ne leur résiste. Ils reviennent avec un éléphant, gage éclatant de leur victoire. Leur nom devient redoutable à l'ennemi, & précieux à leurs concitoyens.

Les Portugais éloignés de deux petites lieues de la résidence de l'Evêque de Tabraca, donnerent aussi

de brillans témoignages de leur valeur. Ils ſabrerent une multitude de Bramas qui avoient tenté d'eſcalader leur collége. Les Bramas confus & rebutés de l'inutilité de leurs attaques, ſe retirerent pleins d'admiration pour cette poignée de Chrétiens, qu'ils redoutoient beaucoup plus que cinquante mille Siamois, qui n'avoient ni le courage de les attendre, ni de les pourſuivre dans leur retraite. Il eſt vrai que les Chrétiens, plus courageux, n'étoient pas mieux diſciplinés; & ce fut ce défaut qui entraîna la perte du quartier des François. La garde étoit plongée dans un profond ſommeil, lorſque les Bramas revenus de leur premiere terreur, mirent le feu à la partie ſupérieure du quartier de l'Evêque. Les Chrétiens ſe refugierent en foule dans l'égliſe, où les cris des femmes & des enfans annonçoient un danger dont les ténebres redoubloient encore l'horreur. Un Chrétien qui s'étoit écarté, fut impitoyablement

maſſacré. Les autres firent une défenſe opiniâtre ; & quoique ſurpris, ils parurent invincibles. Les ennemis par-tout repouſſés, furent tenter une attaque au quartier des Hollandois.

La réputation de leur courage attira dans leur quartier beaucoup de Siamois & de Chinois, qui ſous leur ombrage ſe crurent à l'abri de la tempête. Tous contribuerent à la défenſe commune. Ils éleverent des murs ſur les débris des pyramides détruites. Les Chinois y trouverent beaucoup d'argent. Les Chrétiens eurent pour leur partage des canaux de plomb, dont ils firent des bales.

Exactions des officiers.

Les officiers Siamois avoient abuſé de leur autorité pour faire de grands amas de grains qu'ils s'approprierent pour ſe garantir de la famine dont on étoit menacé ; & à force de lire des maux dans l'avenir, on fut en proie à des maux préſens. On ne trouva plus de vivres pour de l'argent ; & les pauvres,

pour

pour finir leurs souffrances, n'eurent plus que la ressource de mourir. La peste, plus meurtriere & plus destructive, exerça de nouveaux ravages. Les rues & les places publiques étoient jonchées de cadavres, que l'horreur de la contagion empêchoit d'enterrer. Les chiens également dévorés par la faim, en firent leur pâture pendant six mois. Ce fléau ne finit qu'avec la ruine entiere du pays. Les sentinelles descendoient avec des cordes du haut des murailles, & aimoient mieux s'abandonner à la discrétion des barbares, que d'attendre au milieu des souffrances une mort qui leur paroissoit trop lente.

Les Bramas tournerent leurs armes contre la loge Hollandoise, défendue par les Portugais & les Chinois. L'attaque fut vigoureuse, & la défense opiniâtre. Mais enfin la loge fut prise & réduite en cendres, après huit jours d'un siége, qui fut extrêmement meurtrier. L'église fut respectée pendant deux ou trois

jours, & les Prêtres conserverent leurs effets. Cet extérieur imposant de modération n'étoit qu'un artifice pour engager l'Evêque & son troupeau à se soumettre. Le général Bramas craignoit de répandre du sang inutilement. Il le fit assurer que s'il donnoit l'exemple de la soumission, tous ses effets seroient conservés, & qu'on n'enleveroit que les armes. On entama une négociation, & l'Evêque se rendit en personne sous la tente du Bramas. Il y fut reçu avec des distinctions que sa modestie n'ambitionnoit pas. Le général fut prodigue en promesses, qui ne furent appuyées d'aucun écrit. Il ajouta que dans la nuit même il iroit mettre le feu au quartier des Chrétiens : ainsi qu'il les prévenoit qu'ils devoient chercher un autre asile. Il assigna pour demeure au Prélat une pagode, où on lui donna des gardes pour sa sûreté. Il fallut souscrire à toutes ces conditions, parce qu'on étoit dans l'impuissance d'en obtenir de meilleures.

Négociation de l'Evêque.

Ce fut encore un bonheur de les avoir acceptées. Le général effectua ses menaces. Tout le quartier des Chrétiens fut incendié. L'église fut réduite en cendres. Le soldat entra dans le séminaire, où, violant la foi des promesses, il pilla tout ce qu'on s'étoit engagé de respecter. Les Prêtres avec leurs disciples furent traînés au camp de l'ennemi. Un Prince de l'ancienne famille des Rois d'Ava, commandoit dans le lieu de leur détention, & il pourvut généreusement à leur subsistance. Un grand nombre de Chrétiennes s'étoient rangées auprès d'eux, pour se soustraire aux insultes du soldat. On profita de l'éloignement momentané de leurs surveillans importuns pour marier les filles avec les jeunes Chrétiens. On vouloit soustraire ces vierges à la brutalité de cette soldatesque effrénée, qui, comme je l'ai déja dit, respectoit l'union conjugale.

L'Evêque soupçonné d'avoir de grands trésors, parce qu'il faisoit

abondamment l'aumône, fut envoyé dans la tour haute occupée par le général, où, sous prétexte de lui faire honneur, on se flattoit de découvrir l'endroit où il avoit enfoui ses richesses. Les autres Chrétiens furent tourmentés & dépouillés pour avoir leur argent; & celui à qui l'on en trouvoit le plus, étoit soupçonné d'en avoir le plus caché. Cette pauvreté forcée rendit leur foi plus fervente; & privés des biens de la terre, ils n'eurent plus d'espoir que dans l'héritage du Ciel.

La ville prête de tomber au pouvoir des Bramas, eût été ensevelie sous ses ruines, si l'on n'eût eu recours à la négociation, pour fléchir les assiégeans déja armés de torches pour la réduire en cendres. Les Bramas fiers de leur supériorité, répondirent qu'ils n'avoient d'autres conditions à prescrire que de les recevoir à discrétion, & qu'ils étoient déterminés à user de tous les droits que leur donnoit la victoire. Des

loix si dures furent rejetées, & il fallut recommencer les hostilités. Ce fut le 28 Avril 1767 que la ville fut prise d'assaut. Les richesses du palais & des pagodes ne formerent plus qu'un monceau de cendres & de débris. Les simulacres d'or des faux dieux furent fondus, & la rage insensée de ces barbares les priva des récompenses qui allumoient leur cupidité. Leur propre fureur les priva de leur proie; & ce fut pour se venger de cette perte, qu'ils firent tomber leur ressentiment sur les habitans, à qui on brûla la plante des pieds pour leur faire révéler l'endroit où leurs trésors étoient cachés. On violoit devant eux leurs filles gémissantes.

La ville est prise d'assaut.

Les Talapoins soupçonnés de cacher des richesses, étoient percés à coups de fléches & de lances, & plusieurs étoient assommés sous le poids des massues. Les campagnes ainsi que les pagodes étoient jonchées de morts : on ne voyoit que des cadavres flotter sur les rivieres,

Carnage des habitans.

& l'odeur qu'ils exhaloient attiroit des essains de mouches, qui furent les vengeresses du pays, par les ravages qu'elles exercerent sur l'armée pendant sa retraite. Les grands officiers du royaume, & les premiers favoris du Monarque, furent chargés de fers, & condamnés à ramer sur les galeres. Le Roi, témoin du malheur de ses courtisans, tenta de se soustraire à l'horreur de leur destinée; mais il fut reconnu & massacré à la porte de son palais.

Le Roi Bonze arraché du silence de sa retraite, fut emmené captif avec les Princes & les Princesses de son sang; & tous, par la crainte de souffrir, déclarerent avoir caché des trésors. Lorsque la cupidité ne trouva plus rien pour s'assouvir, & que le pays n'offrit plus qu'un spectacle de morts & d'expirans, l'armée victorieuse se mit en marche pour le Pégu. Elle traînoit à sa suite le Roi de Siam, qui, au lieu de courtisans fortunés, n'avoit

que les compagnons de ſa captivité, moins malheureux que lui, parce qu'ils n'avoient point été précipités de ſi haut. L'Evêque de Tabraca enveloppé dans la diſgrace commune, fut tranſporté ſur une galere. Le détachement qui veilloit à ſa garde, étoit commandé par un homme qui n'avoit rien de barbare. Sa valeur & ſes ſervices lui avoient mérité le gouvernement de Tavail, poſte de confiance qui juſtifioit le diſcernement du maître dans le choix d'un ſujet.





CHAPITRE X.

Malheur des Européens après la révolution.

LES campagnes ravagées, les maisons détruites, les Rois & les Princes de leur sang tombés dans la captivité, les peuples transférés en d'autres régions, les maris séparés de leurs épouses, & les meres de leurs enfans, sont des fléaux qui font frémir des Européens accoutumés à ne voir dans leurs Rois que des conducteurs attentifs à leurs besoins. Mais les Siamois toujours tremblans sous la verge du despotisme, sans cesse arrosant la terre de leurs sueurs, pour assouvir l'avidité des exacteurs impitoyables, se flattent qu'en changeant de maîtres ils trouveront un libérateur. Ils s'éloignent sans regret d'une terre où la nature marâtre ne produit que des fers pour les accabler; & comme ils n'ont jamais joui des

Les Siamois sont emmenés en captivité.

douceurs de la liberté, ils ſont moins ſenſibles aux humiliations de l'eſclavage. Mauvais ſujets & mauvais citoyens, ils ſe conſolent aiſément de leur dégradation par la vue de leur deſpote inſolent, qui, après leur avoir commandé en tyran, eſt forcé d'obéir en eſclave.

Les Chrétiens bien différens ſont accoutumés à vivre dans leur patrie ſous la protection de la loi. Le fléau de la guerre ne change jamais leur deſtinée, & le vainqueur le plus ſévere croit ne pouvoir ſe reſpecter lui-même qu'en reſpectant le droit des nations. Jamais il n'attente à la liberté des particuliers; & de guerrier il deviendroit brigand, s'il s'approprioit leurs poſſeſſions. Les Chrétiens durent être beaucoup plus ſenſibles que les Siamois aux outrages d'un vainqueur devenu l'arbitre de leur ſort.

L'Evêque toujours reſpecté ſur ſa galere, y avoit conſervé cet aſcendant, que la vertu, juſques dans le malheur, exerce ſur les cœurs

les plus corrompus. Il vit paſſer devant lui ſoixante-trois Chrétiens que les Bramas avoient métamorphoſés en ſoldats. Beaucoup ſuccomberent ſous les fatigues du voyage, & ceux qui leur ſurvécurent ſe rangerent ſous les drapeaux de leurs vainqueurs. Le reſte du troupeau fut confié aux ſoins de M. Core, Prêtre François, dont le zèle infatigable attend ſa récompenſe dans le Ciel. Il fallut partir le 25 Avril, ſans avoir pu ſe munir des choſes les plus néceſſaires pour une ſi longue navigation. On en comptoit trois cens, ſans comprendre les enfans. Les femmes furent impitoyablement ſéparées de leurs maris, dont elles partageoient les peines que leur réunion auroit pu adoucir. On leur donna une portion de riz, qui ne fut pas ſuffiſante. Leurs maîtres barbares aimerent mieux conſumer par le feu des denrées qui leur étoient inutiles, que d'en charger les bateaux de leurs eſclaves.

Départ des Chrétiens.

Un Prêtre Chinois alarmé des

dangers où il voyoit exposées les femmes nouvellement mariées, se sépara de M. Core son compagnon, dans l'espoir de trouver quelque vaisseau de sa nation. Mais à peine s'étoit-il mis en chemin, qu'il se vit assailli par une troupe de voleurs Bramas; & ceux qui voulurent se mettre en défense furent massacrés. Il crut trouver sa sûreté dans l'épaisseur des forêts avec quatre de ses disciples: ils y furent poursuivis & dépouillés. La nécessité les obligea d'errer sans guide dans ces sombres forêts, qui n'offroient rien à leurs besoins. Réduits à brouter l'herbe comme de vils animaux, ils furent rencontrés par un Chrétien qui s'offrit à être leur conducteur.

Le capitaine Bramas qui avoit inspection sur les François, leur envoya un de ses interprêtes avec main-forte, pour les obliger à rejoindre. Ils avoient ordre sur-tout de ramener les femmes nouvellement mariées. Elles furent enlevées

avec violence. Cet agent ſubalterne n'eut pas la même modération que ſon maître; & exécuteur inſolent des ordres qu'il avoit reçus, il en outra la ſévérité. A peine avoit-il fait une lieue de chemin, que des brigands Siamois ſortis de la forêt, parurent ſur le bord de la riviere, & lui enleverent ſon butin. Le chef de cette troupe reconnoît ſa fille: il s'attendrit, il l'embraſſe, & lui demande par quelle aventure elle eſt réduite dans cet humiliant état. Cette fille également émue, lui apprend qu'elle eſt Chrétienne, & par quel motif elle eſt mariée. Le récit de ſes infortunes déchira ſon cœur paternel. Les brigands devenus ſenſibles, tournerent toute leur rage contre les Bramas, & leur trancherent la tête. Ils voulurent retenir les femmes; mais toutes refuſerent conſtamment un ſecours qui les affranchiſſoit de l'eſclavage, aimant mieux partager les deſtinées affreuſes de leurs maris, que de rompre les liens ſacrés du mariage.

Rencontre d'une bande de voleurs.

Le pere ne pouvant vaincre la résistance de sa fille, lui laissa des vivres suffisans pour elle & pour ses compagnes, & toutes furent rejoindre M. Core au bas de la riviere.

Après cette réunion, ce zélé Missionnaire craignant de les voir exposées aux outrages, les conduisit vers la mer, qui n'étoit éloignée que de quelques journées de chemin. Ce fut là que cette colonie n'eut pendant un mois d'autre nourriture que des coquillages, des herbes & des racines, soutenue par l'espérance de voir arriver quelque bâtiment pour être transportée à Kancao sur la côte de Cochinchine. Ils virent paroître un vaisseau Chinois, dont l'avare capitaine, instruit qu'ils manquoient d'argent, refusa de se charger d'eux. Enfin le 7 Juin ils apperçurent un petit bâtiment aussi Chinois, flottant sur la riviere sans pilote & sans équipage. Le reflux l'entraînoit vers la mer; mais enfin il fut jeté sur le rivage, à l'endroit

Ils apperçoivent un bateau Chinois.

même où les Chrétiens étoient rassemblés.

Ce secours inattendu leur devint inutile. Ils manquoient de voiles, de cordages & de provisions. Ils trouverent une ressource dans l'avarice du Chinois qui avoit refusé de les passer. Ce capitaine voyant le navire dont ils venoient de se rendre maîtres, leur proposa de le lui céder, s'engageant de les conduire au lieu de leur destination. Cinquante-trois accepterent cette proposition; les autres s'obstinerent à rester; & à peine eurent-ils vu leurs compagnons mettre à la voile, que la division se mit parmi eux; & devenus ennemis les uns des autres, ils se séparerent. On a su depuis qu'ils étoient morts de faim & de misere.

Leur arrivée à Kancao.

Après une navigation pénible, le navire aborda à Kancao le 28 Juin, d'où quelque temps après les Chrétiens passerent au Camboye, où ils furent parfaitement bien reçus des Cochinchinois, qui exer-

cerent généreusement l'hospitalité envers les Siamois leurs freres. On vit renaître ces temps fortunés, où les premiers Chrétiens, unis par la foi & la charité, ne connoissoient ni le tien ni le mien; ils ne se croyoient riches qu'en se dépouillant eux-mêmes pour donner à leurs freres. Enfin on vit encore des hommes de différentes nations ne former qu'une seule famille, & n'avoir que le même héritage.

L'Evêque resté sur sa galere, attendoit avec impatience le moment du départ pour aller se réunir à son troupeau, dont il ignoroit la destinée. Les Portugais, qui jusqu'alors étoient restés avec lui, eurent ordre de le précéder, & de marcher avec l'avant-garde de l'armée. Ils eurent beaucoup à souffrir de l'insolence des Bramas; & rebutés de tant d'outrages, ils résolurent de se défaire de leurs oppresseurs. Ils prennent les armes, & profitant des ténebres, ils les égorgent sans pitié. Après cet attentat, Bramas massacrés par les Portugais.

dont l'excès de leurs souffrances adoucit l'horreur sans la justifier, ils enlevent un éléphant & quelques chevaux, dont ils croyoient pouvoir se servir pour rejoindre le reste de leurs compagnons; mais une riviere profonde les en séparoit. Plusieurs eurent le bonheur de gagner le rivage opposé; d'autres se noyerent, & la plupart attendirent la mort qu'ils savoient mériter.

Quelques Bramas échappés à la fureur des Portugais, portent dans leur camp la nouvelle du massacre de leurs compagnons. Le général justement irrité donne ordre de faire main-basse sur les Portugais, dont le crime fit soupçonner tous les Chrétiens d'en être les complices. Les vengeances auroient suivi de près ces soupçons, si le pilote Jeanchi n'eût agi pour dissiper la tempête. Il représenta au général que c'étoit l'insolence du soldat envers les femmes qui avoit mis les armes à la main des Portugais outragés; que les autres Chrétiens qui n'a-

voient éprouvé que ſes bienfaits, le révéroient comme leur protecteur; & que les François ſur-tout paroiſſoient déterminés à former des établiſſemens dans ſon gouvernement.

Ces repréſentations calmerent le gouverneur, qui, pour témoigner que ſon reſſentiment étoit appaiſé, envoya à l'Evêque pluſieurs mets de ſa table, lui fit même donner dix paniers de riz de plus qu'à l'ordinaire, qui ſervirent à faire ſubſiſter pluſieurs femmes Portugaiſes que leurs infirmités avoient empêché de ſuivre l'armée. Le 6 Juin fut fixé pour le départ du reſte de l'armée. Les Bramas, avant de s'embarquer, réduiſirent en cendres la ville de Michoug, dont ils avoient jeté les premiers fondemens. On arriva le 16 Juin à l'endroit du débarquement, pour faire le reſte du chemin par terre; & comme il falloit attendre les canons, on conſtruiſit des baraques avec les débris des navires devenus inutiles. Après huit

Départ de l'armée.

jours de repos, on se mit en mouvement. L'Evêque, quoique malade, fut obligé de suivre à cheval. Cette marche fut extrêmement pénible, dans un pays où l'on ne trouvoit ni maisons ni habitans. L'on avoit à franchir des montagnes couvertes d'épaisses forêts, d'où l'on descendoit dans des vallées fangeuses coupées d'étangs & de rivieres, qu'on étoit obligé de passer & de repasser, à cause de leurs sinuosités. Lorsque les eaux étoient basses, on les traversoit à gué; & lorsqu'elles étoient trop profondes, on jetoit une espèce de pont formé de deux bambous, qui sont des roseaux, sur lesquels la vie étoit toujours en danger.

La marche est pénible.

Les animaux épuisés de fatigues mouroient sur la route, & retardoient la marche par l'impuissance de porter les vivres & les bagages nécessaires à l'armée. Enfin l'on arriva à Tavail, où la famine causa de nouvelles calamités. Un panier de riz, mesure ordinaire pour la

nourriture d'un homme pendant un mois, se vendoit vingt-cinq à trente piastres. On vit des Païens se jeter sur des cadavres pour en faire leur pâture. L'Evêque fit présent de sa bague pontificale à un Arménien, qui se chargea généreusement de la subsistance des Chrétiens. Tout étoit dans la désolation, & l'on n'attendoit plus qu'une mort certaine, lorsqu'on vit paroître sur la riviere de Tavail un brigantin Anglois chargé de riz, & qui, quelques jours après, fut suivi de deux autres beaucoup plus grands, chargés de la même denrée.

Générosité d'un Anglois.

L'Evêque se transporta à bord de ce brigantin, & fut reçu par le capitaine Anglois avec toute la générosité naturelle à sa nation. Ce capitaine, nommé Riviere, l'invita à rester sur son bord, & l'Evêque n'accepta cette offre qu'à condition qu'on y recevroit tous ceux de sa suite, dont il vouloit partager & les biens & les maux.

Tant que le brigantin fut au port, ils n'éprouverent aucuns besoins, & le généreux Anglois sut tout prévoir & prévenir jusqu'au 26 Octobre qu'il remit à la voile.

L'Evêque revient en Europe.

L'Evêque François s'ennuyoit d'autant plus de sa captivité, que son zèle y étoit infructueux. Il se servit d'un Néophite Malabar qui jouissoit d'un grand crédit auprès du gouverneur, & ce fut par son entremise qu'il obtint la permission de s'embarquer pour la côte de Coromandel avec trois écoliers & un domestique Chinois, sur un vaisseau François appelé l'Hector. Les calmes qui régnent sur cette mer retarderent sa navigation. Ce fut à Pondicheri qu'il fut informé qu'un Roi Malaïs s'étoit rendu tributaire des Bramas, dans l'espoir d'en obtenir le secours qui lui étoit nécessaire pour se maintenir dans la possession de plusieurs places que le feu de la guerre avoit épargnées. Ce fut avec la plus grande sensibilité qu'il apprit que cette terre

arrosée de ses sueurs paroissoit être désormais condamnée à la stérilité. Il forma le dessein de revenir en France chercher un remede à tant de maux. M. Lau & tous les membres du Conseil, qui dans tous les temps se sont intéressés au triomphe de la foi dans les Indes, lui accorderent affectueusement son passage sur un vaisseau, qui aborda au port de l'Orient le 30 Octobre 1769. Depuis ce temps il vit retiré dans le Séminaire des Missions étrangeres, où tout occupé des pertes de la foi, il sollicite des secours pour rassembler son troupeau dispersé. Les intérêts de la Religion & de la politique appuyent ses instances; & il est à présumer que des circonstances plus heureuses en assureront le succès.





CHAPITRE XI.

Suites de la Révolution de 1767.

DÈS que l'armée des Bramas eut évacué le royaume dont elle venoit de faire la conquête, les Siamois errans & dispersés sortirent des forêts qui leur avoient servi de retraites; & s'étant réunis, ils s'approcherent de leur capitale. Animés par la vengeance & par le sentiment de leurs maux, ils porterent par-tout la désolation. Tous les Bramas qu'ils rencontrerent furent égorgés. Mais le sang de leurs oppresseurs dont ils s'abreuvoient ne remédioit pas aux désordres de la famine dont ils étoient affligés. Le riz étoit à un si haut prix, qu'il avoit cessé d'être une ressource. On étoit réduit à se nourrir de racines sauvages & de rejetons de bambou, qui sortent de terre comme nos asperges d'Europe. On fut encore affligé d'une maladie singuliere. Ceux

Soulevement des Siamois.

qui en étoient attaqués perdoient la mémoire & l'usage de la parole. Ils tomboient dans le délire, & ils avoient par intervalle des momens lucides qui leur faisoient sentir plus vivement l'horreur de leur état.

La nécessité, la plus impérieuse des loix, les força de tout enfreindre. Ils s'armerent contre leurs dieux, qu'ils accusoient de les avoir abandonnés. Les pagodes furent pillées, les simulacres furent détruits, pour s'approprier l'argent renfermé dans leur intérieur. Cette profanation les rendit possesseurs de richesses inutiles, puisqu'elles ne pouvoient leur procurer des vivres. Ils enleverent cinq jarres d'or & d'argent d'une seule pagode. Le grand dôme d'un des plus fameux temples leur fournit assez d'or pour en charger trois ballons. Les Siamois superstitieux crioient au scandale contre un brigandage qui faisoit rentrer dans la société tout l'or & l'argent que les Bramas, leurs vainqueurs, en avoient fait sortir. Il n'est pas éton-

Pagodes pillées.

nant qu'on en ait tiré ces immenses trésors: les dévots, en conséquence du systême de la métempsycose, les avoient enfouis dans les simulacres de leurs faux dieux, dans la confiance de les retrouver lorsqu'ils viendroient à renaître.

Les Siamois réunis par la vengeance étoient divisés par l'ambition du commandement. Phaia-Thaé, officier Siamois, né d'une Chinoise, avoit fixé sur lui les yeux de la nation. Egalement politique & guerrier, il prépara sa grandeur, en affectant de la dédaigner. Il fut appelé au commandement par la voix unanime des grands & du peuple. Il ne prit d'abord que le titre modeste de défenseur de la nation; & couvrant ses desseins ambitieux du voile de la modération, il ne voulut paroître que citoyen, pour être véritablement Roi. Armé du pouvoir suprême, il eut la politique de se faire des alliés, persuadé que le peuple inconstant dans ses affections,

tions, passe rapidement de l'amour à la haine, & se plait à détruire son ouvrage, aussi-tôt que le maître qu'il a fait cesse de respecter ses caprices.

L'expérience lui avoit appris que les Talapoins abusant de leur pouvoir sur la multitude ignorante, fomentoient les révoltes & les émotions populaires. Il conçut contre eux une haine qu'il ne prit pas la peine de déguiser. Il regardoit la vénération qu'on avoit pour eux comme une diminution de son pouvoir, & cette concurrence lui faisoit désirer l'extinction de ces Religieux idolâtres, qui, pauvres par état, jouissoient dans l'indolence des fruits du travail des artisans & du cultivateur. Un Sancrat, qui jouissoit d'un grand crédit, fut accusé d'incontinence. Phaia-Thaé le fit comparoître à son tribunal, & le condamna à subir l'épreuve du feu. La plante des pieds fut offensée par les charbons ardens, & ce fut une preuve qu'il étoit coupable. Talapoins décriés.

Il eût été condamné à perdre la tête, si de puissans intercesseurs n'eussent obtenu sa grace, sous le spécieux prétexte que sa mort seroit un scandale, & que les dieux sont moins respectés quand on avilit leurs ministres.

Phaia-Thaé éleva aux premieres dignités de l'Etat tous ceux qui avoient été les artisans de sa grandeur. Ennemi implacable des Bramas, il prononça des peines rigoureuses contre leurs partisans, qui jetoient des semences de rebellion dans le royaume. Il a fait éclater en 1769 sa bienfaisance envers les indigens. La sécheresse causa une grande disette, suite ordinaire des guerres, qui suspendent le travail, & ralentissent l'activité du cultivateur. Les rats destructeurs n'avoient pas attendu que le riz fût parvenu à sa maturité pour le dévorer: les germes avoient été détruits sous terre: les raves & les herbes avoient été leur proie. On fut privé de la ressource de l'ignam,

Peste & famine.

qui eſt une eſpèce de truffe ou de pomme de terre ſi groſſe, qu'une ſeule ſuffit pour faire la charge d'un homme. Des eſſains de moucherons & de couſins, attirés par l'infection des cadavres, obſcurciſſoient les airs, & faiſoient une guerre importune aux vivans.

Ce fut dans ces circonſtances malheureuſes que Phaia-Thaé développa ſon caractere compatiſſant. Les pauvres ne languirent pas long-temps dans le beſoin. Le tréſor public épuiſé ordinairement pour l'entretien du luxe, fut ouvert pour le ſoulagement des malheureux. L'étranger fournit à prix d'argent les productions que le ſol de la patrie avoit refuſées. Ce fut par ſes largeſſes que l'uſurpateur juſtifia les titres de ſa grandeur. Les abus furent réformés, la ſûreté fut rétablie. Des exécutions ſanglantes & multipliées punirent & réprimerent les attentats. La loi, qui ne fait jamais de murmurateurs, fut ſubſtituée au pouvoir arbitraire, qui tôt

Bienfaiſance du nouveau Roi.

& la flamme à la main, dans ce royaume rebelle, & de grossir son armée des habitans de cette ville, pour en faire les instrumens de la ruine entiere de leur patrie. Ce peuple, sous des dehors affectueux, avoit su déguiser sa haine contre ses nouveaux oppresseurs. Le général ne prit avec lui qu'un petit nombre de Bramas, parce que séduit par la superficie, il avoit mis toute sa confiance dans les Siamois, qu'il présumoit lui être sincerement attachés. Il ne fut pas long-temps sans éprouver qu'il avoit été la dupe de leur zèle hypocrite. Il les détacha contre la ville de Beancham; & dès qu'ils s'en virent les maîtres, ils en fermerent les portes, & déclarerent qu'ils n'avoient pris les armes que pour s'en servir contre leurs oppresseurs. Ils tirerent le canon de la place sur ceux qui les avoient regardés jusqu'alors comme leurs compagnons. Le général abandonné de ces perfides, si l'on peut don-

Nouvelle irruption des Bramas.

ner ce nom aux vengeurs de leur pays, fit chercher par-tout des vivres, & par-tout il trouva des ennemis. Les campagnes mêmes se montrerent rebelles à ses voeux, & refuserent tout à ses besoins. Les Bramas, dans leur derniere irruption, les avoient dépouillées des arbres qui portent des fruits. Les bêtes de somme qui ne trouvoient rien à dévorer dans ces plaines, qui n'offroient que des monceaux de cendres, se dispersoient pour aller chercher plus loin leur pâture. Enfin l'armée n'avoit plus de vivres que pour trois jours. Une plus longue persévérance eût été une opiniâtreté plutôt qu'une constance héroïque. Le général crut devoir conserver la vie au reste des hommes confiés à ses soins. Il fit une retraite qui n'eut rien de honteux, parce qu'elle étoit nécessaire. Dès qu'il fut arrivé à Tavail, il instruisit son maître du mauvais succès de son expédition, dont il rejeta la faute sur la défection de son armée.

Leur armée manque de vivres.

Le Roi d'Ava humilié d'éprouver des revers dans un pays qui avoit été le théâtre de ses triomphes, médita d'en tirer la plus cruelle vengeance. Mais lorsqu'il se préparoit à marcher en personne pour réaliser ses menaces, il fut arrêté dans l'exécution de ses projets par les démêlés qu'il eut avec les Chinois, dont voici les motifs, ou du moins le prétexte.

Les Bramas, après avoir dévasté les royaumes de Pégu, de Siam & d'Aracan, étoient entrés dans le pays de Laos & de Cassaye, qui fait une partie du Bengale, plutôt en incendiaires qu'en conquérans. Ils changerent en déserts arides ces pays peuplés & fortunés, & mirent leur gloire à détruire ce qu'ils auroient pu conserver. La facilité de leurs premieres conquêtes leur fit naître le désir de tourner leurs armes contre la Chine, qui offroit plus d'alimens à leur avidité. Ils n'en avoient reçu aucune offense qui pût autoriser leurs hostilités.

Mais ceux qui ne connoiſſent que le droit de la force, ſont toujours prêts à tout enfreindre pour envahir ce qui leur convient; & il leur ſuffit d'être aſſez puiſſans pour ne rien reſpecter.

Guerre des Bramas contre les Chinois.

Les Bramas déclarerent la guerre aux Chinois, ſous prétexte de ſe venger d'un petit peuple qu'ils appeloient barbare, & qui l'étoit beaucoup moins qu'eux. Ce peuple obſcur, & ſatisfait de l'être, vivoit dans les forêts qui ſéparent le royaume d'Ava de l'Empire de la Chine, où ſe bornant aux productions d'une terre ingrate, il n'eut jamais l'ambition d'attenter à la liberté de ſes voiſins. Cette nation ſauvage, qui ne connoît d'autres biens que ſon indépendance, ſembloit par ſa pauvreté ne devoir jamais tenter l'avarice d'un conquérant. Les Rois d'Ava avoient toujours été ſes protecteurs, & elle s'étoit ſoumiſe à leur payer un léger tribut. Mais les Caſſiens, pauvres & fiers, voyant tous

les royaumes voisins agités de guerres domestiques & étrangeres, voulurent s'affranchir d'un tribut qui étoit moins onéreux qu'humiliant, puisqu'il ne marquoit que leur dépendance. Ce fut en 1749 qu'ils déclarerent n'avoir plus besoin de défenseurs, que leurs forêts étoient leurs plus forts remparts, & que leur courage leur avoit appris à tout braver & à ne rien craindre.

Prétexte de cette guerre.

Ils jouirent pendant quelque temps de leur indépendance naturelle ; mais lorsque le royaume d'Ava eut repris sa premiere splendeur, ils se virent sans cesse inquiétés par les Bramas, dont les incursions multipliées ravageoient leurs terres, qui d'elles-mêmes fournissoient à peine à la modération de leurs desirs. Ce fut pour se soustraire à leur tyrannie, qu'ils implorerent l'assistance d'un Roi Chinois leur voisin, qui seul pouvoit les protéger, & qui étoit intéressé à leur défense, puisqu'ils étoient une barriere entre lui & ces brigands.

Pendant qu'un torrent de Bramas inondoit le royaume de Siam, un autre essain de ces barbares se répandit dans les provinces de la Chine, où ils s'emparerent, sans trouver de résistance, de plusieurs places fortes, dont les habitans furent tous passés au fil de l'épée. On ne doit pas être surpris de la facilité qu'ils trouverent à faire des conquêtes. Les Chinois sont accoutumés à triompher de leurs voisins, moins par la force des armes, que par leur habileté dans les négociations. Ils usent avec succès de la supériorité de leur génie, pour en imposer par d'artificieuses promesses. Politiques adroits & lâches soldats, l'art militaire languit chez eux dans une éternelle enfance. Comme ils ont perfectionné l'art de fondre les métaux, ils sont bien pourvus de canons; mais ils n'ont point découvert le secret d'en faire usage dans les batailles. Leurs principales armes ne sont que des sabres, des lances & des fléches: l'art

Les Chinois mauvais soldats.

deſtinés à l'eſclavage. Le deſpote qui engloutit tous les priviléges de la nation, ne peut regarder comme ſes ſujets ceux qu'il accable du poids de ſes fers.

La défaite des Chinois étoit une perte facile à réparer. L'Empereur fit aſſembler une armée de cinq cens mille combattans, qu'il deſtina à porter la déſolation ſur les poſſeſſions de ſes ennemis. Le Roi d'Ava, trop foible pour oppoſer une digue à ce torrent, raſſembla dans ſa capitale les troupes de toutes les provinces. Tous les habitans des contrées contiguës à la Chine abandonnerent leurs poſſeſſions : le pays ne fut plus qu'un déſert dévaſté par ſes anciens habitans, qui vouloient ôter à leurs ennemis les moyens de ſubſiſter. On étoit encore au commencement de 1769 dans l'incertitude des mouvemens de l'ennemi, qui ne pouvoit pénétrer juſqu'à Ava, qu'épuiſé de fatigues & de beſoins. On n'en pourra être inſtruit qu'au mois d'Octobre de cette année 1771.



CHAPITRE XII.

Avantages qu'on peut tirer du commerce de Siam & des Royaumes voisins.

LES mauvais succès qu'essuyerent les François à Siam vers la fin du siécle dernier, ont sans doute dégoûté d'y former de nouveaux établissemens. Les ministres ont toujours résisté aux sollicitations des Missionnaires, qu'ils ont regardé comme plus habiles dans la conduite des ames, que dans les détails du commerce & les détours de la politique. Mais si l'on considere les avantages qu'en retirent les autres Européens, on conviendra que les François impatiens se laissent aisément rebuter par les premiers obstacles, & qu'ils dédaignent les sources de l'abondance, si elles ne s'ouvrent sous leurs pas.

Le Roi Siamois avoit accordé un comptoir aux marchands François, qui y jouissoient de l'estime

Premier établissement des François.

publique, & s'y voyoient préférés aux autres nations. Deux villes avoient été cédées en propriété à Louis XIV, en reconnoiſſance des troupes qu'il avoit envoyées pour défendre ce royaume. La révolution arrivée ſous le miniſtere de Conſtantin Faulcon, obligea les François de ſortir d'un pays où ils avoient été appelés pour en être les défenſeurs ; & depuis ce temps on ne voit arriver que très-rarement leurs vaiſſeaux dans ces ports, encore viennent-ils de Surate. Au lieu que dans les premiers temps le Conſeil ſupérieur de Pondicheri en envoyoit pluſieurs tous les ans, & il y en avoit toujours un deſtiné pour le ſeul port de Mergui. Ils étoient exempts de payer les droits ordinaires ; & les Miſſionnaires François reſpectés par leur intégrité, étoient les ſeuls juges établis pour prononcer ſur les démêlés de ceux de leur nation & des Européens avec le citoyen.

Les Anglois ont été plus d'un

ſiécle ſans avoir à Siam aucun comptoir, ni chef de leur nation. Quelques-uns d'entr'eux y faiſoient un commerce plus fructueux que brillant. C'étoient les Hollandois qui s'étoient appropriés toutes les ſources de l'abondance. Leur loge étoit la maiſon la plus belle & la plus ſpacieuſe du royaume, & ils jouiſſoient des plus grands priviléges. Le Roi de Siam, par une politique nuiſible à ſes intérêts, comme au bien de ſes ſujets, ſe réſerva le privilége excluſif de faire le commerce étranger, qui auſſi-tôt tomba dans la langueur, parce que le deſpote intéreſſé fixe à ſon gré le prix des marchandiſes.

Depuis la derniere révolution, la forme du gouvernement eſt abſolument changée; & il ſeroit aujourd'hui facile aux François d'y faire refleurir leur commerce, en établiſſant un comptoir à Mergui comme auparavant, ou dans les environs de la capitale. Ils pourroient protéger cet établiſſement

Moyen d'en former un nouveau.

en élevant une forteresse, comme firent autrefois leurs ancêtres, qui construisirent à Bancok un fort, dont on voit encore aujourd'hui les fondemens & les débris. Un fleuve large & profond, qui ressemble à un lac, en défend les approches. Il n'est éloigné de la mer que d'environ douze lieues.

Les François pourroient rétablir ce fort, 1° parce qu'ils ont des dédommagemens à demander pour les pertes qu'ils essuyerent en 1680; 2° parce que le terrain leur avoit été authentiquement cédé; 3° parce qu'il reste des sommes considérables dues par le gouvernement de Siam à la Compagnie des Indes; enfin par la facilité d'en imposer à un peuple pusillanime, qui tremble à la vue d'un François armé.

Depuis la retraite des Bramas dans leur pays, le royaume de Siam est gouverné par plusieurs petits tyrans, qui s'élevent & se détruisent. Bancok & Mergui ont leurs souverains. Le ministere François pour-

roit faire un accommodement avec un de ces uſurpateurs, qui, flatté d'avoir la protection de la France, accorderoit volontiers la propriété d'un terrain, où l'on éleveroit une citadelle pour protéger notre commerce. Ce comptoir & cette forteresse ſerviroient comme d'entrepôt à Pondicheri, pour faire le commerce de la Chine. Le pays produit toutes les matieres propres à la conſtruction, comme de la brique, du ciment & de la chaux qu'on fait avec des coquillages.

Toutes les nations voiſines s'y rendroient en foule pour trafiquer: pluſieurs familles chrétiennes errantes, ſans patrie depuis l'irruption des Bramas, viendroient s'y refugier. Les Chinois, qui équipent des vaiſſeaux à peu de frais, en envoyoient autrefois une quarantaine tous les ans. Ils ſeroient empreſſés à y apporter leurs marchandiſes, par l'eſpoir d'un plus grand débit; & l'on épargneroit à la Compagnie des Indes les frais qui abſorbent

Ils ont des droits bien fondés.

une partie de son gain, par la nécessité où elle est réduite d'aller les chercher plus loin. Les Mahométans descendans des Arabes, les Mogols & les Persans, ont longtemps entretenu des correspondances de commerce avec la ville royale; & pour les renouveller, ils n'attendent qu'un établissement qui leur ouvre des débouchés faciles & profitables.

Les fondemens seroient faciles à jeter; & les moyens de les affermir se trouveroient dans le rétablissement du collége que les Missionnaires François avoient dans ce royaume, où ils jouissoient de la plus grande considération. L'ancien Roi instruit que la Religion Chrétienne prescrivoit aux peuples l'obéissance envers les souverains, en avoit toujours bien accueilli les ministres. Ces hommes apostoliques ne se sont point expatriés pour acquérir des trésors. Leur désintéressement seroit favorable à la Compagnie, qui leur accorderoit sa

confiance : elle ne trouveroit point de ces agens mercenaires qui partagent avec elle le fruit de ses avances, & qui ne lui laissent que ce qu'ils ne peuvent lui ravir. Il seroit avantageux de trouver dans cette terre étrangere une société toujours subsistante, & familiarisée avec les moeurs, les usages, les vices & les vertus des hommes, dont ils sont devenus les concitoyens. La connoissance des Langues en usage dans toutes les contrées de l'Inde, seroit une grande ressource, & les négocians François ne seroient plus exposés à l'infidélité des interprêtes.

On peut voir dans l'histoire naturelle de ce royaume les productions dont on pourroit faire un objet de commerce. Quand même on n'y trouveroit pas les branches aussi étendues qu'on a droit de se promettre d'un pays qui produit l'ambre gris, les agates, les diamans, les perles, les parfums, les bois de teinture & de senteur, on

en feroit bien dédommagé par les avantages qu'on pourroit retirer du commerce avec les nations voisines, dont ce royaume, par sa position, est le point de réunion.

Je crois devoir donner une idée de tous les peuples de la péninsule de l'Inde, pour mieux faire sentir le bien qui résulteroit de l'établissement qu'on propose.

La partie septentrionale de cette presqu'isle renferme neuf royaumes; savoir, Asem, Tipra, Aracan, Pégu, Ava, Laos, Siam, Camboye & la Cochinchine.

Royaume d'Asem.

Le royaume d'Asem n'est presque point connu, parce qu'étant hors de la route des voyageurs, il faut s'égarer pour y aborder. C'est un des plus riches pays de l'Asie. Il n'a besoin d'aucune des productions de ses voisins, auxquels il fournit quantité de métaux. On y trouve des mines d'or, d'argent, d'acier, de plomb & de fer. Comme le peuple ne paye aucun subside, le Roi se réserve le produit

de ses mines ; & attentif au bonheur de ses sujets, il ne se sert que d'esclaves pour y travailler. C'est le seul pays de l'Asie où l'humanité ne soit point écrasée sous le poids du despotisme.

Un animal différent de nos vers ordinaires, y produit de la soie, dont on fait des habits bien lustrés, & d'une mauvaise qualité. La plus précieuse production de ce pays, est la gomme laque, qui est la plus estimée de tout l'Orient. On en distingue de deux sortes. La rouge sert à peindre les toiles, à vernir les meubles & les cabinets, & à faire de la cire. C'est l'argent qui est la monnoie courante du pays.

Les habitans ont la taille fort réguliere ; mais les femmes ont le nez un peu plat. Les uns & les autres vont presque nuds, & ne couvrent que leurs parties naturelles. Leur tête est couverte d'un bonnet bleu, où pendent des dents de porc. Leurs bracelets, qui sont leur ornement le plus recherché, sont de corail Des habitans.

ou d'ambre jaune, & quelquefois d'écailles de tortues, ou de coquilles.

On n'y connoît point la pauvreté, ni la tyrannie des exacteurs. Chaque particulier, dispensateur tranquille de son bien, a plusieurs femmes, dont chacune a son emploi dans la maison, & des éléphans pour les services domestiques. Quoique le pays nourrisse beaucoup de quadrupedes, la chair du chien est préférée. Il y croît aussi beaucoup de vignes, & l'on ne fait usage du raisin que pour en extraire de l'eau-de-vie. C'est avec la matiere verte qui couvre la superficie des eaux stagnantes, qu'ils font leur sel : ils en extraient aussi des feuilles de l'arbre connu sous le nom de figuier d'Adam. On les brûle ; & de leurs cendres résulte un sel très-âcre, qu'ils ont le secret d'adoucir en le faisant bouillir, & en passant ensuite l'eau dans un linge à diverses reprises.

La poudre à canon y est de la

meilleure qualité ; & c'eſt à ce peuple que les Orientaux attribuent la gloire de cette invention deſtructive ; ce qui paroît d'autant plus extraordinaire, que ce pays a été pendant cinq cens ans ſans avoir de guerre. Ce ſecret paſſa aux Péguans, qui le communiquerent aux Chinois, qui s'attribuent l'honneur de cette découverte, parce que ſans doute ils ont été les premiers qui en aient fait uſage dans la guerre.

Le royaume de Tipra ne produit rien qui puiſſe tenter la curioſité du voyageur, ou l'avarice du négociant. On y trouve une mine d'or dont la qualité n'eſt pas eſtimée : on l'échange à la Chine contre l'argent. On y recueille auſſi beaucoup de ſoie ; mais l'eſpèce en eſt groſſiere, & on ne l'emploie qu'à de vils uſages. Ces peuples ont beaucoup de goût pour les liqueurs fortes. Au lieu de chiffres, ils calculent avec des pierres, qu'on prendroit pour de petites agates. Rarement ils voyagent dans les pays Royaume de Tipra.

étrangers : ils n'ont point de relations commerçantes avec les autres nations, qui ne connoissent que leur nom.

Royaume d'Aracan.

Le royaume d'Aracan a une si grande étendue de côtes, qu'il semble inviter toutes les nations commerçantes à y aborder. On y respire un air pur. La peste & les autres maladies contagieuses n'y exercent jamais leurs ravages. Les plaines, riches & fertiles, produisent toutes les choses nécessaires à la vie. De nombreux troupeaux bondissent dans les vallées délicieuses qui nourrissent toutes sortes d'animaux domestiques & sauvages. Les chevaux y sont fort rares. On se sert de buffles pour labourer la terre : leurs cornes sont leurs armes. La couleur rouge allume leur fureur. Ils laissent passer tranquillement ceux qu'ils veulent attaquer, & viennent ensuite fondre par derriere eux avec leurs cornes meurtrieres. Ces animaux naturellement indociles, se montrent obéissans aux

seuls Noirs chargés de les garder. Ils se rangent autour d'eux au son d'un cornet qui les appelle. L'hiver, qu'on nomme ainsi, à cause que c'est le temps des pluies & des orages, commence au mois d'Avril, & finit en Octobre. On n'y connoît plus d'autre saison que l'été, où l'on fait une abondante moisson de légumes, de grains & de fruits; mais il n'y croît ni froment ni seigle.

La capitale donne une grande idée de ce royaume. Son étendue est de plusieurs lieues; le nombre de ses habitans égale celui des premieres villes de l'Europe, & l'on y compte six cens pagodes. La richesse du palais du Monarque annonce que l'or y est commun. La salle d'or est ainsi nommée, parce qu'elle est revêtue de ce précieux métal depuis le haut jusqu'en bas. Cent lingots d'or du poids de quarante livres chacun, sont suspendus au dais, qui est aussi d'or massif. On y admire encore sept

Du palais du Roi.

idoles d'or de la grandeur d'un homme ordinaire. Elles sont creuses en dedans, & ont deux doigts d'épaisseur; mais ce qui en releve encore le prix, ce sont les rubis, les émeraudes, les saphirs & les diamans, qui ornent le front, les bras & la ceinture de ces vains simulacres. C'est encore dans cette salle qu'on voit une chaise carrée toute d'or, qui soutient un cabinet de ce métal, & qui est encore enrichi de pierres précieuses.

Le Monarque est possesseur de deux rubis de la grandeur du petit doigt, & aussi gros dans leur base qu'un œuf de poule. Ces rubis ont excité des guerres sanglantes entre les Rois voisins, parce que la superstition a fait imaginer que celui qui en seroit possesseur, seroit l'arbitre de la destinée des autres. Le Roi ne s'en pare que le jour de son couronnement.

Leur aversion pour le commerce.

Ce peuple satisfait des productions de son sol, ne peut concevoir comment on expose sa vie

pour acquérir des richesses d'opinion. Ils n'arment que pour la guerre, & jamais pour le commerce, qui ne s'y fait que par le moyen des étrangers, qui y abordent de toutes les contrées du monde. Les Mahométans sur-tout y font un grand trafic d'éléphans qu'ils transportent sur la côte de Coromandel, à Golconde & en Perse, d'où ils rapportent des toiles, des soies & des épiceries. Les productions les plus abondantes du pays sont le bois de charpente, le plomb, l'étain & les dents d'éléphans. Il n'est pas superflu de faire connoître les mœurs & le caractere d'un peuple avec lequel il seroit facile d'établir un commerce utile.

Les habitans d'Aracan ont le front large & plat. C'est une bizarrerie de leur goût, plutôt qu'un vice de naissance. C'est en appliquant une plaque de plomb sur le front des enfans, qu'ils gâtent l'ouvrage de la nature. Leurs narines sont larges & ouvertes; leurs oreil- *Leurs traits & leurs habillemens.*

les flottantes defcendent jufques fur leurs épaules. Leur habillement confifte en une chemife de coton qui leur couvre les bras, la poitrine & le ventre. Ils ont une robe traînante, & tant d'autres acceffoires, que lorfqu'ils en font chargés, ils reffemblent plutôt à une balle de coton qu'à des hommes. Leurs cheveux font treffés par derriere à la maniere des femmes Hollandoifes. La tête des femmes n'a d'autre parure que leurs cheveux; ils font rangés par boucles fans être attachés, & cette coëffure eft très-galante.

Leurs mets.

Leurs mets ne provoqueroient pas l'appétit d'un Européen. Ils fervent dans leurs repas des rats, des fouris, des ferpens, & tous les animaux les plus dédaignés. Le poiffon ne flatte leur palais qu'autant qu'il eft gâté. Ils fe défalterent avec de l'eau pure, ou avec une liqueur qui coule d'une efpèce de palmier, d'où on l'extrait en faifant une incifion au tronc.

Prostitution des filles.

La virginité n'est point une vertu respectée. Les époux aiment mieux s'exposer à devenir les peres des enfans d'autrui, que de prendre pour femme une novice. Ce sont ordinairement les matelots Hollandois qu'on paye largement pour cette infame prostitution. Le Monarque enfermé dans son palais, y croupit dans une insipide indolence avec la Reine & ses concubines. Tous les ans, chacun des douze gouverneurs choisit dans son district douze filles du même âge, qu'on expose aux rayons brûlans du soleil, pour provoquer leur sueur. Ensuite on les essuie avec une toile fine qu'on envoie à la cour, afin que sur l'odeur on puisse discerner celles qui sont les plus dignes d'entrer dans le sérail. Celles qui sont dédaignées passent dans la couche des courtisans, qui les reçoivent comme un témoignage de la plus haute faveur. On prétend que le Monarque n'a pour gardes que ses concubines, qu'on

exerce au maniement des armes. Il prend le titre fastueux d'*Empereur d'Aracan; de possesseur de l'éléphant blanc & des deux rubis; d'héritier légitime du Pégu & de Bramas; de Seigneur des douze provinces de Bengale, & d'arbitre des Rois, qui mettent leur tête sous la plante de ses pieds.*

De la médecine.

Les arts agréables y sont ignorés, si l'on en juge par le peu de progrès qu'ont fait les arts de nécessité. La médecine sur-tout n'est qu'une imposture accréditée par la superstition. Les Prêtres, nommés Raulins, sont appelés auprès des malades. Ils soufflent sur eux, en prononçant des paroles mystérieuses. On offre au dieu des quatre vents un sacrifice de volailles, de cochons, & d'animaux les plus gras, qu'on doit renouveller quatre fois, à moins que le malade ne meure, ou ne soit rétabli avant ce temps. Les Raulins se régalent des mets offerts à leurs dieux.

Fourberies des Prêtres.

Quand le mal est opiniâtre, leur fourberie féconde inspire à la fem-

me ou aux enfans, ou à quelqu'un des parens, un remede bizarre, dont les Raulins profitent. On dreſſe un autel, où l'on place une idole dans une chambre richement meublée, où les Prêtres & les parens s'aſſemblent pour participer à un grand feſtin. Celui qui préſide à la cérémonie, danſe & s'agite juſqu'à ce que les forces lui manquent. Alors on attache une corde au plancher, qu'il prend pour ſe ſoutenir & pour bondir avec plus de violence, juſqu'à ce qu'il tombe dans une eſpèce d'anéantiſſement, que l'on prend pour une ivreſſe divine. Chacun ſemble envier ſon ſort, parce qu'on eſt perſuadé qu'il s'entretient avec l'idole. Les Prêtres, qui préſident gravement à cette cérémonie extravagante, oignent d'huile & de parfums le malade; & s'il vient à mourir, ils ne ſont jamais pris en défaut. Ils publient que ſa mort eſt un bienfait des dieux, qui l'ont arraché de la

fange de la terre pour l'appeler dans les demeures éternelles.

Des funérailles.

C'eſt dans leurs funérailles qu'on voit l'excès de leur ſuperſtition. Tandis que les Prêtres récitent des oraiſons & font des encenſemens, les amis & les parens du mort frappent ſur des chaudrons de cuivre pour écarter le chat noir; car s'il venoit par malheur à le toucher, ſon ame, bannie du ſéjour céleſte où elle s'abreuve d'un torrent de voluptés, viendroit reprendre ſes dépouilles viles & mortelles. Il eſt un ordre religieux qu'on croit participer aux priviléges de la divinité. La famille du mort les appelle à un grand feſtin; & lorſqu'ils refuſent d'y aller, c'eſt un préſage que l'ame du défunt eſt précipitée dans l'abîme des enfers.

De la ſépulture.

On gage des pleureurs, qui pouſſent des hurlemens, dont l'habitude de les entendre peut ſeule faire diſparoître le ridicule. Ceux qui ne ſont point aſſez riches pour avoir

l'honneur d'un bucher, sont exposés au bord de l'eau, dont le courant les emporte. Quelquefois les cadavres sont dévorés par les oiseaux de proie, qui, ne manquant pas d'alimens, sont si multipliés & si vigoureux, qu'ils attaquent les buffles & les bœufs.

Quelquefois ils accélerent la mort de leurs amis & de leurs parens, lorsqu'ils les voient accablés d'une vieillesse douloureuse, ou d'une maladie incurable; & cet attentat, que les loix puniroient chez un peuple policé, est chez eux un acte de piété, parce qu'il y a, disent-ils, de la barbarie à laisser souffrir sur la terre ceux que le bonheur attend dans le Ciel.

Leur religion.

Ces peuples sont plongés dans la plus grossiere idolâtrie. Leurs temples sont bâtis en pyramides, qui renferment une multitude confuse de simulacres. Ils ont des dieux domestiques, dont ils impriment la figure avec un fer chaud sur leurs bras ou sur leurs épaules. Les aboye-

mens d'un chien, les mugiſſemens d'un taureau, les hurlemens d'une bête fauve, le chant d'un oiſeau, ſont regardés comme autant de préſages des événemens que les Prêtres interprêtent à leur gré. Ils célebrent une fête des morts, où leur dévotion eſt pouſſée juſqu'au fanatiſme le plus cruel. Une de leurs idoles eſt traînée ſur un lourd chariot que des Prêtres vêtus de ſatin blanc accompagnent. Les dévots fanatiques ſe précipitent ſous les roues, & leur ſang répandu eſt l'offrande qu'ils croient être la plus agréable à leur idole. D'autres s'attachent à des crochets de fer appliqués au chariot. On les place enſuite tout enſanglantés dans les temples, où ils deviennent l'objet du culte public. Chacun ſe félicite lorſqu'une goutte de ſang tombe ſur leurs habits. Ces pieux inſenſés ſont révérés comme des martyrs.

Hiérarchie. Il y a trois claſſes de Prêtres. Leur chef, qui réſide dans l'iſle de Munay, a une inſpection ſur le

culte public. Ses ordres trouvent rarement des infracteurs. Le respect qu'il inspire approche de l'adoration. Le Roi, tout absolu qu'il est, ne lui dispute jamais la préséance dans les cérémonies, & ne se couvre point devant lui. Tous les Prêtres se condamnent à un éternel célibat : quiconque en viole la pureté, est aussi-tôt dégradé, & rentre dans la classe des profanes. Quoique tous soient soumis au même chef, ils n'observent pas tous le même régime. Les uns retirés dans leurs maisons particulieres, y vivent à leurs dépens, sans être à charge à la société. Eloignés du tumulte du monde, & contempteurs des plaisirs du siécle, ils sont ignorés des hommes, & n'habitent que sur des rochers, dans de sombres forêts ou des déserts. Lorsque les besoins de la vie les obligent de paroître en public, ils ont un maintien humble & les yeux baissés ; mais leur modestie semble être un artifice adroit pour subjuguer l'admiration.

Des mœurs des Prêtres.

Les autres, plus heureux & moins ſolitaires, habitent des palais magnifiques, où ils jouiſſent dans l'indolence de biens conſidérables que les Rois & les Princes répandent ſur eux avec profuſion, dans la vue de ſe rendre le Ciel propice.

C'eſt à ces Prêtres idolâtres qu'on a coutume de confier l'éducation de la jeuneſſe, comme ſi des hommes uniquement deſtinés à prier & à pratiquer des auſtérités, avoient les qualités propres à former des magiſtrats, des guerriers, des artiſtes & des miniſtres. Ce pays a auſſi ſes hermites, eſpèce d'hommes ſauvages, qui ſe rendent reſpectables à meſure qu'ils ſont plus bizarres. Ils ſont comme les Prêtres diviſés en trois ordres, qui tous renoncent volontairement aux penchans les plus vifs de la nature, pour plaire à ſon auteur.

Royaume d'Ava.

Quoique les Européens aient eu beaucoup de relations dans le royaume d'Ava, c'eſt un pays qui nous reſte pour ainſi dire à découvrir. La

plupart de ceux qui en ont donné une description, étoient ou des guerriers ou des commerçans, moins conduits par le désir de faire des observations, que par la passion de s'enrichir. Tous les voyageurs conviennent que la terre fertile produit en abondance du riz & des fruits: elle renferme dans ses entrailles des mines de plomb, de cuivre & d'argent, que l'ineptie des habitans rend inutiles. Il se fait dans Ava, qui est la capitale du royaume, un grand commerce de musc, de rubis & de saphirs, & c'est delà que viennent les plus estimés. Les habitans réussissent parfaitement à les travailler. Le commerce y seroit florissant, si les différentes révolutions ne troubloient la tranquillité nécessaire aux progrès de l'industrie.

Le gouvernement est despotique. Le Monarque, qui n'est que le ministre & le dépositaire de la loi, a usurpé le droit de les établir, de les enfreindre, & d'en substituer de

Du gouvernement.

nouvelles à son gré. Chaque province a son député à la cour, qu'elle choisit pour être son protecteur. Ce député a droit de représenter les besoins de ses concitoyens; & comme le Monarque est toujours bien informé, les oppresseurs sont bientôt accusés & punis. Voici les titres que la vanité lui donne: *Roi des Rois, à qui tout doit obéissance; l'ami & le parent des Dieux du Ciel & de la Terre, qui, par affection pour lui, conservent les animaux, & réglent les saisons; frere du soleil, cousin de la lune & des étoiles; maître absolu du flux & reflux de la mer; Roi de l'éléphant blanc & de vingt-quatre parasols.*

Orgueil de ce Roi.

L'orgueil de ce Monarque le plonge dans une continuelle ivresse. Lorsqu'il sort de table, il fait sonner la trompette, pour annoncer aux autres souverains du monde qu'il leur permet de prendre leur repas. Les ambassadeurs étrangers, ainsi que ses sujets, sont obligés de se prosterner devant lui; & l'on

accoutume même les éléphans à se coucher sur le ventre, quand il vient à passer.

De la milice.

Ce n'est point du trésor public qu'on tire la paye du soldat. Chaque gouverneur a dans sa province des terres dont le produit est assigné à l'entretien de la milice en temps de paix; & quand elle entre en campagne, on lui fournit des armes, des habits & des vivres. On distingue l'officier d'avec le soldat à la magnificence de sa pipe, qui a des jointures dont le nombre indique le grade.

Royaume de Jangoma.

Le royaume de Jangoma est situé au nord de Siam. On ne peut fixer précisément son étendue qui a varié, parce qu'il a souvent changé de maître, & subi des révolutions fréquentes, qui en ont reculé ou rétréci les limites. Ce pays est gouverné par des Prêtres, dont la puissance doit être limitée par la loi, puisque les habitans prennent le titre de Francs, titre dont les peuples avilis & dégradés par l'escla-

vage, n'ont pas droit de se parer. On ne connoît que fort imparfaitement la qualité du sol & des habitans; & ce n'est que sur les relations de quelques Chinois, & sur les traditions des Siamois, qu'on peut s'en former une légere idée. Plus un peuple est nouveau pour les Européens, plus le commerce qu'on peut entretenir avec lui, est avantageux à celui qui en découvre la source. Voici tout ce qui nous en est connu jusqu'à présent.

Les habitans sont grands & bien conformés. Une éducation presque sauvage entretient la vigueur naturelle de leur tempérament. Les rayons brûlans du soleil les dispensent d'avoir beaucoup de vêtemens. Ils n'ont qu'une ceinture de toile légere, qui fait tout leur ornement. Ils marchent toujours la tête nue, & ne connoissent point l'usage des souliers. Les femmes, aussi galantes que les Péguanes, sont beaucoup plus belles, & les Monarques voluptueux en embellissent leur sérail.

Quoique le ſol produiſe tout ce qui peut fournir le néceſſaire & entretenir le luxe, il refuſe le froment. Mais au lieu de pain, on fait des gâteaux de riz, dont les habitans font leur nourriture ordinaire. Outre les richeſſes de premiere néceſſité, le pays produit beaucoup de muſc, de poivre, de ſoie, d'or, d'argent, de cuivre & de benjoin. Il eſt vrai que quelques voyageurs aſſurent que c'eſt de la Chine qu'ils tirent la plus grande partie de ces richeſſes. Mais il ſeroit moins coûteux à une compagnie établie à Siam de les aller chercher à Jangoma, qu'aux extrémités de l'Orient, d'autant plus que ce peuple, ſans relations commerçantes, ignore les avantages de ſa poſition.

Productions du pays.

Nous ſommes peu inſtruits de leurs uſages; mais on ſait que parmi eux le diable joue un rôle très-important. Les malades lui promettent des ſacrifices, s'il daigne leur rendre la ſanté; & quand ils ont obtenu ce bienfait, ils céle-

Uſage bizarre.

brent leur convalefcence par un grand feftin, où tous leurs parens & leurs amis apportent des préfens de fruits, pour fe rendre propice cet être mal-faifant, qu'ils regardent comme l'auteur de toutes les maladies. Il faut qu'ils foient perfuadés que le diable n'aime point la mufique, puifque c'eft au fon des inftrumens qu'ils tâchent de lui faire abandonner la maifon. C'eft fans doute par le même motif que pendant tout le cours de la maladie, des Talapoins font appelés pour chanter auprès du lit du malade, qui, raffuré par leur voix funebre, efpere un prompt foulagement à fes maux.

Funérailles. Ce qui eft une fource d'affliction chez les autres nations de la terre, eft pour ce peuple une occafion de fête & d'allégreffe. Les morts femblent n'y exciter aucun regret, ou du moins on eft ingénieux dans les moyens de les adoucir. C'eft fur un trône de rofeaux que le cadavre eft porté par feize hommes au lieu

où il doit être brûlé. Les parens & les amis marchent précédés d'instrumens. On fait des largesses aux Prêtres idolâtres, qui, comme les oiseaux de proie, vivent des dépouilles des morts. Quand le cadavre n'est plus que cendre, on se retire dans la maison qu'il vient de quitter. Deux jours se passent en danses & en festins; & ensuite la veuve, parée du faste de la douleur, se rend avec ses parentes & ses amies au lieu où étoit le bucher. Toutes poussent de longs gémissemens, toutes se désesperent, en ramassant les os qu'ont respectés les flammes. Leur deuil consiste à couper leurs cheveux, qui sont toute leur parure.

Laos, qui signifie millier d'éléphans, tire son nom de la quantité de ces animaux qui peuplent les forêts de ce pays. Le climat est si tempéré, & l'air si pur, qu'on assure que des hommes de cent & même de cent vingt ans y conservent la fraîcheur de leur printemps, & la

Du pays de Laos.

vigueur de l'âge viril. La nature libérale répand ſes bienfaits dans les plaines & les vallées, & même juſques ſur les montagnes. Les canaux qui reçoivent les torrens qui ſe précipitent des lieux élevés, les diſtribuent avec économie ſur les terres, & l'on n'y trouve ni marais ni eaux croupiſſantes. Les deux rives du fleuve ont des qualités différentes. La partie orientale eſt beaucoup plus fertile, & produit des animaux plus grands & plus vigoureux; les arbres y ſont plus hauts, & d'une qualité incorruptible. C'eſt là que croît le riz le plus eſtimé de l'Orient. Les terres où l'on en a ſemé ſe couvrent après la récolte d'une eſpèce d'écume, qui, durcie au ſoleil, ſe change en ſel ſolide. C'eſt delà qu'on tire le meilleur benjoin & la laque, dont on fait la cire d'Eſpagne. C'eſt une eſpèce de terre dont les fourmis couvrent leurs habitations & leurs magaſins.

Quoique leur ivoire ſoit d'une qualité parfaite, ils font plus de

cas de la corne de rhinocéros. La superstition lui attribue la vertu de fixer la fortune. Les grands, à mesure qu'ils s'élevent, se défont de celle qu'ils possedent, pour en acheter une autre qui ait plus d'efficacité. Il n'y a point de trésor gardé avec plus de soin. Les fleurs, dont les plaines sont émaillées, y nourrissent de nombreux essains d'abeilles, qui fournissent la cire & le miel. Les mines d'étain, de fer & de plomb sont d'un grand produit. L'or & l'argent roulent dans les rivieres, d'où on les tire avec des filets de fer. Le musc, dont on fait un grand commerce, n'est point une production du pays; mais ils ont une composition d'ambre gris & d'un jus qu'ils tirent du corps d'un chat, qui répand une odeur agréable. On trouve dans les forêts beaucoup d'animaux sauvages. C'est avec des buffles & des boeufs qu'on cultive la terre. Les rivieres nourrissent des poissons si monstrueux, que deux hommes ont peine

Objets de commerce.

à en porter un. Les pauvres se nourrissent avec du hareng salé, qu'ils mangent avec du riz. Quoiqu'il n'y ait point d'eau salée dans tout le pays, on en tire de magnifiques rubis. Mais sans doute cette écume qui couvre les champs après la récolte du riz, supplée à cette disette, pour former cette pierre précieuse dans le sein de la terre.

Les Chinois y faisoient un grand commerce avant l'irruption des Tartares. Ils apportoient du velours, des étoffes de soie, des camelots, des tapis, du crin, des toiles de coton, de l'or, de l'argent & de la porcelaine, qu'ils échangeoient contre de l'ivoire, de l'opium & des herbes médicinales.

C'est dans la province de Laos, qui donne son nom à ce royaume, qu'on trouve un puits profond, d'où l'on tire des rubis, & sur-tout des émeraudes, dont une que le Roi possede est de la grosseur d'une orange ordinaire. Le commerce qu'on pourroit y établir auroit un

produit assuré, parce que c'est le peuple de la presqu'isle de l'Inde qui a le plus de droiture dans les affaires, & de fidélité dans ses promesses. Ce n'est pas qu'ils ne soient tentés d'acquérir tout ce qu'ils voient d'extraordinaire entre les mains d'un étranger; mais ils aiment mieux être importuns pour l'obtenir, que d'employer la violence. L'éloge qui les flatte le plus, est d'entendre dire qu'ils sont inviolables dans leur parole. Rarement on entend parler de vol & de meurtre sur les grandes routes. La police a prévenu tous ces brigandages. Les bourgs & les villages sur le territoire desquels le voyageur a été insulté, sont obligés à l'indemniser de ses pertes.

Droiture des habitans.

Leurs vertus ne sont pas sans mêlange de vices. Assoupis dans un éternel engourdissement, ils ne travaillent que pour fournir aux besoins indispensables de la nature. Toute fatigue les rebute. Ennemis de l'application, ils ne peuvent se

Leurs vices.

fixer long-temps ſur le même objet, & n'en voient jamais que la ſuperficie. Sans frein dans leur penchant pour les femmes, ils ſemblent n'exiſter que pour ſe reproduire. Les ſortiléges & la magie ſont la ſource de bien des crimes & de ſuperſtitions : mais c'eſt une maladie de l'eſprit fort invétérée dans tout l'Orient, où l'on n'entreprend rien d'important ſans avoir conſulté & largement payé ces impoſteurs accrédités.

La pureté de l'air qu'on reſpire y prolonge la vie ; & quoique le pays ne ſoit pas bien étendu, on pourroit y lever cinq cens mille combattans, & il feroit facile d'y former une armée nombreuſe de centenaires, tous ſains & vigoureux. On n'y eſt pas auſſi ſobre que dans les autres contrées de l'Inde. Ils font quatre repas par jour. Le riz, le poiſſon & la chair de buffle ſont leur nourriture ordinaire. Rarement ils font uſage de veau, de bœuf & de volaille. Ils font rôtir

les oiseaux avec leurs plumes, ce qui donne à la chair un goût désagréable.

Les magiſtrats & les miniſtres ne prennent ordinairement qu'une femme; mais c'eſt moins un effet de leur modération que de leur avarice. Ils veulent inſinuer par là que trop occupés de leurs fonctions, ils ne peuvent donner à leurs plaiſirs un temps qu'ils conſacrent aux affaires publiques. Le grand nombre de leurs concubines les dédommage de la ſeule femme qu'ils adoptent. Les mariages ſont un engagement pour la vie; mais les divorces ſont ſi fréquens, qu'il paroît que ce n'eſt qu'une union paſſagere & de caprice. Lorſqu'une femme eſt convaincue d'adultere, le mari peut lui infliger la peine qu'il lui plaît. Du mariage.

Les funérailles ſont plutôt des fêtes que des ſcènes de douleurs. On paye & on régale magnifiquement les Talapoins, qui pleurent & chantent des hymnes funéraires, Des funérailles.

pour apprendre au mort la route des demeures divines. On dépose dans son tombeau des sommes proportionnées à sa fortune. Il est à présumer que les Talapoins dépositaires de ces tombeaux, font circuler dans la société ces trésors que l'imbécillité enfouit.

Il convient d'observer que le commerce de ce royaume a subi différentes révolutions. Autrefois on en emportoit les productions à Siam; mais depuis l'irruption des Bramas, elles passerent dans le Pégu. Les animosités que des guerres continuelles entretiennent entre les deux nations, ont fait transporter le commerce à Camboye, où les Laos ont un débit prompt & facile de leur benjoin, de leur laque & de leurs autres marchandises.

De la Langue. Ce peuple ignorant se glorifie d'avoir appris aux Siamois l'art d'écrire sur des feuilles de palmier. La Langue & les caracteres sont les mêmes; mais les Laos ne peuvent prononcer les lettres *l* & *r*. On

dit que dans les premiers temps leur culte plus épuré que celui des autres peuples, étoit sans mêlange de superstitions. Ils n'avoient point de temples, & ils adoroient un Dieu créateur, qui veilloit à la police du monde, & auquel on ne pouvoit plaire que par l'exercice des vertus, & non par des sacrifices & des cérémonies. Ils croyoient qu'après une certaine révolution de siécles l'univers se renouvelleroit, & ce systême de la grande année périodique a été adopté par presque tous les peuples de l'antiquité. Leur commerce avec les Chinois altéra des notions si simples. Ils eurent des Prêtres qui s'érigerent en législateurs, & qui, pour n'être pas dans le cas d'être réfutés, produisirent des livres écrits en caracteres étrangers. Leur doctrine n'étant point entendue, parut plus mystérieuse, & fut plus respectée. Il fut aisé à ces imposteurs adroits de lui donner une origine divine.

Leurs docteurs sont divisés en

De la Religion.

trois classes. Les uns enseignent comment l'univers & les Dieux ont été formés ; mais c'est sur des fables & non sur des raisonnemens qu'ils appuient leur systême. Les autres, qu'on appelle illuminés, concilient toutes les difficultés embarrassantes & les maximes contradictoires.

La nouvelle doctrine établit l'éternité des Cieux & de seize mondes terrestres, & que c'est dans le plus élevé qu'on goûte des voluptés sans mêlange d'amertume. Ces mondes se détruisent & se renouvellent, & on compte dix-huit mille ans depuis la renaissance de la terre actuelle. Ils admettent un enfer ; mais les Prêtres ne parlent jamais des peines qui sont préparées aux coupables, pour ne point révolter des hommes timides & corrompus. La poligamie est la récompense qu'ils font espérer aux gens de bien dans l'autre monde. Mais comme cette doctrine n'est pas favorable aux femmes, on est

persuadé que celles qui auront bien vécu seront changées en hommes. C'est encore la récompense qu'ils promettent à ceux qui les enrichissent, & ils assurent qu'ils auront autant de femmes qu'on en peut acheter avec la somme qu'ils ont consacrée en aumône.

Des Talapoins.

Les Talapoins asservis par la loi à la continence, s'en consolent par la persuasion qu'ils auront après leur mort le pouvoir de créer une multitude de femmes dont ils pourront disposer à leur gré. C'est par le motif d'assouvir leur lubricité, qu'ils pratiquent la continence pendant leur vie; & ils regardent comme une imperfection sur la terre ce qui est une vertu dans le Ciel. Leurs couvens, qui sont des écoles de débauche, sont peuplés d'hommes tirés de la fange; & fiers de la dignité de leurs fonctions, ils exigent un respect que le chef de la nation ne peut leur refuser sans péril. Leurs cellules sont séparées les unes des autres: celle de leur su-

périeur eſt magnifiquement meublée. L'or & la ſoie y étalent ce que le luxe a de plus précieux. Aſſis ſur un trône éclatant, il y reçoit les hommages de ſes ſubalternes & des dévots proſternés.

Je n'entrerai point dans les détails de leur régime, parce que je ſerois obligé de répéter ce que j'ai dit ſur les Talapoins; mais je crois citer certaines pratiques qui ſemblent juſtifier l'opinion de ceux qui prétendent que le Chriſtianiſme fut dans ſa naiſſance établi parmi ces peuples.

Uſage de la confeſſion.

Le quatorziéme jour de chaque mois ils ſont obligés de s'aſſembler pour faire une confeſſion publique de leurs fautes. Un humble aveu ſuffit pour être abſous; & comme la réparation n'a rien de pénible, les rechutes ſont fréquentes. Ils ſont auſſi un grand uſage de l'eau bénite, dont ils ont ſoin de faire proviſion. Ils lui attribuent une grande efficacité pour guérir les maladies les plus opiniâtres. Les Prêtres, qui

en font une branche de leur commerce, l'échangent contre des liqueurs précieuses. Leurs autels sont parés de fleurs & éclairés de plusieurs flambeaux. Ils ont aussi des chapelets, qui suppléent à l'ignorance de ceux qui ne peuvent lire leurs hymnes & leurs prieres. Les grains sont quelquefois des diamans ou des rubis.

Ils ont aussi leur pâque & leur jubilé. On est obligé, pendant ces solemnités, de s'abstenir du travail, & ce temps de repos est profané par la débauche. Les prédicateurs montent en chaire, où ils débitent des maximes assez pures & rigides, qui trouvent beaucoup d'infracteurs. Les hommes riches achetent des dispenses: les Prêtres avares ne les accordent que pour un temps; & après ce terme expiré, il faut acheter une nouvelle permission de transgresser la loi. Il n'y a que les indigens qui doivent désespérer de la félicité éternelle. Tous les riches payent largement ces im- De leurs fêtes.

posteurs, qui se chargent d'expier leurs prévarications.

Les Talapoins des bois habitent dans de ténébreuses cavernes au milieu des forêts, où, retirés pour vivre seuls, on voit croître une nombreuse colonie qui manifeste leur incontinence. Ce n'est point qu'il n'y ait des mélancoliques, qui, dégoûtés du monde, s'ensevelissent dans ces souterrains pour se livrer à la contemplation & à la priere. Cette vie ascétique n'est pas extrêmement pénible dans ces climats brûlans, où l'indolence est une espèce d'annihilation. L'étude qu'ils font de la magie leur a sans doute procuré la découverte de certains secrets qui en imposent à la crédulité du vulgaire. Toutes leurs cérémonies mystérieuses semblent avoir été le modèle, ou peut-être ont été tirées de la doctrine de Pithagore, ou des Prêtres Egyptiens, dont la magie étoit la base & le principe, & dont on voit les vestiges dans Apulée, dans Jamblique & dans Porphire.

Le royaume de Camboye n'eſt connu que par quelques voyageurs, qui, après y avoir abordé ſans y faire un long ſéjour, nous en ont donné des relations fort incertaines. Il eſt à préſumer que Meſſieurs des Miſſions étrangeres, qui y fondent des colonies, nous inſtruiront des avantages qu'on en peut tirer. Leur exactitude ſcrupuleuſe s'attache moins à ce qui peut embellir, qu'à ce qui eſt propre à nous inſtruire.

Du Royaume de Camboye.

On ſait que ce pays défendu par une chaîne de montagnes, eſt arroſé par une grande riviere qui le traverſe. Son voiſinage de la ligne fait qu'on y reſpire un air embraſé; & pour ſe ſouſtraire aux chaleurs brûlantes, on n'habite que le bord des fleuves ou des lacs. Les navigateurs ont beaucoup à ſouffrir de l'importunité des moucherons.

Ce pays, un des plus fertiles de l'Inde, produit du froment & de riches moiſſons de riz, des légumes d'une qualité ſupérieure, & de

l'huile fort estimée. C'est là que les navigateurs de toutes les nations abondent pour prendre des rafraîchissemens. Outre les productions de première nécessité, on y trouve un sucre de la premiere qualité, de l'indigo que les habitans préparent avec beaucoup d'industrie. Les campagnes sont couvertes d'arbres, dont les rameaux se courbent sous le poids des fruits. Les bois de sapan, de sandal, d'aigle, dominent dans les plaines & les forêts. Toutes espèces de drogues médicinales, l'opium & le camphre, sont les productions les plus abondantes du pays. Les montagnes renferment un cristal extrêmement transparent. Cette terre fortunée produit des améthystes, des hyacinthes, des rubis, des topazes, des chrysolites, des agates, des pierres de lait & des pierres de sang. La soie crue & l'ivoire y sont à vil prix. Un boeuf du poids de cinq cens livres ne coûte qu'un écu; & l'on a cent quarante livres de riz

pour huit sols. La chasse de l'éléphant & du tigre est permise à tout le monde; & l'on trouve dans les forêts des lions & la plupart des animaux farouches, qui semblent ne se plaire que dans les déserts de l'Afrique.

Les côtes qui ont cent quarante lieues d'étendue, n'offrent que cinq ou six ports où les vaisseaux puissent trouver leur sûreté. Le plus fameux est vis-à-vis de Siam: c'est là que se fait le plus grand commerce de la laque, de la gomme & des dents d'éléphant. Le port de Pontameas attireroit un grand nombre de vaisseaux étrangers; mais le commerce y est entierement tombé, depuis qu'il a été ravagé en 1717 par les Siamois. Les autres ports sont peu connus.

La mer qui sépare ce royaume de celui de Siam, est parsemée d'une infinité de petites isles qui rendent la navigation périlleuse. Les deux plus grandes, quoique fertiles, ont été changées en déserts, parce que

les pirates, qui infeſtent cette mer, enlevoient aux habitans le produit de leur travail & de leur induſtrie.

Il ſeroit facile de former un établiſſement avantageux dans l'iſle Quadrol, où il y a pluſieurs baies ſabloneuſes où la nature a formé des ports. Il y a encore un amas de huit iſles, où l'ancrage eſt aſſuré. Pulocondor eſt la ſeule qui ſoit habitée. Les François l'appellent l'iſle d'Orléans. Elle n'a que trois lieues de longueur ſur une & demie de largeur. Le port eſt commode, & l'ancrage facile. La mer eſt peuplée de toutes ſortes de poiſſons, & ſur-tout de tortues, dont les écailles & l'huile font un gros objet de commerce. C'eſt la patrie des ſinges & des lézards. Il y en a qui ſont hideux & tout couverts d'écailles. Leur morſure eſt mortelle. D'autres ont des pieds & des mains armés de griffes; leur queue, longue de ſept ou huit pieds, eſt triangulaire. Leur chair eſt bonne à manger. On y voit encore des

écureuils volans, & des rats dont les oreilles ſont conformes à celles de l'homme. La plupart des arbres ſont odoriférans. Celui qui donne la gomme a une écorce & des feuilles aſſez ſemblables à celles du châtaignier. On en extrait l'huile, en faiſant une inciſion dans l'arbre, auquel on applique le feu. Il y a beaucoup d'arbres ſauvages qui donnent des fruits, dont le coloris flatte agréablement la vue, mais dont le goût eſt inſipide & ſouvent dangereux. Un botaniſte y feroit une moiſſon abondante de plantes & de fleurs inconnues dans les autres climats.

Il n'y a qu'un ſeul village, qui compte quelquefois quatre cens habitans, & qui ſouvent eſt déſert, parce qu'ils ſe fixent dans tous les quartiers où ils peuvent ſatisfaire leurs beſoins. C'eſt dans cette iſle que les Cochinchinois reléguent les Chrétiens. Les Anglois s'en rendirent maîtres, & ils y établirent un comptoir en 1702. Le gouver-

neur avoit pris à sa solde des Macassars, avec promesse de les licencier au bout de trois ans. Il fut infidele à ses promesses, & il les retint pour affermir sa colonie naissante. Cette infraction auroit dû lui inspirer de la défiance; il oublia que son exemple les autorisoit à le trahir. En effet, ces barbares, quoiqu'observateurs religieux des traités, se crurent en droit d'en tirer vengeance, & tous les Anglois furent massacrés dans la même nuit.

Le royaume de Camboye est habité par des Portugais, des Japonois, des Cochinchinois & des Malaïs, dont les uns sont commerçans passagers, & les autres y fixent leur résidence. Les Portugais n'ont point de Prêtres, & leur religion est un mêlange d'idolâtrie & de christianisme. Ils vivent d'une pension modique que le Roi leur donne, & du produit de leur chasse. Les hommes sont bien faits, & les femmes fort belles; mais l'oubli de la pudeur leur fait perdre tous les

avantages qu'elles pourroient tirer de leurs charmes. Ces peuples ne s'exposent jamais aux caprices des mers pour acquérir des richesses d'opinion; mais ils voient arriver dans leurs ports des vaisseaux de toutes les nations, qui viennent acheter les productions de leur sol, dont ils sont surchargés. On en tire beaucoup d'or & de toiles aussi fines que celles qu'on fabrique en Hollande. Leurs ouvrages à l'aiguille sont fort recherchés.

Les Hollandois y avoient un établissement; & ils avoient calculé qu'en transportant au Japon de la laque noire, des peaux de cerfs, de bœufs & de buffles, ils gagneroient depuis quarante jusqu'à soixante-dix pour cent; mais ils furent traversés par les Portugais, jaloux de leurs prospérités; & les différentes révolutions qui ont agité ce royaume, les ont fait renoncer à tous les avantages qu'ils s'en étoient promis: c'est ce qui dégoûte les différentes nations de l'Europe d'y former des établissemens.

Religion. La Religion eſt à peu près la même qu'à Siam. Ils admettent pluſieurs demeures divines pour les ames dégagées des priſons du corps. Dans les unes on s'abreuve des liqueurs les plus délicieuſes ; on ſe nourrit des mets les plus exquis, & toutes les voluptés réveillent les ſens & préviennent les déſirs. Des femmes toujours jeunes & toujours belles reſſentent les paſſions qu'elles inſpirent. Il eſt un autre ciel réſervé aux Talapoins ſolitaires, qui ont vécu étrangers ſur la terre. Leur félicité conſiſte dans une inſenſibilité, qui eſt une eſpèce d'annihilation qui paroît une jouiſſance raviſſante pour ce peuple paresseux. C'eſt dans le ciel le plus élevé que réſident les Dieux & ces hommes privilégiés, qui, imitateurs de leurs vertus, participent à leur bonheur. Ils admettent auſſi treize enfers, où les méchans ſont précipités, ſelon le degré de leurs crimes.

Leur clergé eſt nombreux, &

partagé en plusieurs classes, dont la premiere usurpe la préséance sur le Roi même. Ceux de la seconde marchent ses égaux; & comme on est persuadé qu'ils participent aux perfections de la Divinité, on leur rend un culte religieux, quoique la plupart soient nés dans la condition la plus abjecte. Ils ont un chef qui porte le nom de roi des Prêtres, & qui, dans un certain district, en a toute l'autorité & les priviléges.

Il y a deux ordres dans la noblesse. C'est du premier qu'on tire les gouverneurs des villes & des provinces, les ministres & les juges: on les distingue à leur boëte d'or. Les nobles du second ordre n'en portent que d'argent.

Le Roi est tout-à-fait despotique. Il dispose à son gré des possessions de ses sujets, ou plutôt de ses esclaves. Les enfans n'ont aucun droit à l'héritage de leur pere; & ce que le despote daigne leur laisser est regardé comme un bienfait

dont on lui fait gré. Un pays gouverné avec un sceptre de fer n'est jamais fort peuplé : c'est une terre qui dévore ses habitans. Chacun s'impose un exil volontaire ; mais en changeant de patrie, il trouve dans toute l'Inde un oppresseur. Quoique ce royaume soit fort étendu, à peine peut-il mettre sur pied trente mille combattans. Ce petit Roi a autant de fierté & étale autant de luxe que les plus grands Monarques d'Asie ; & l'idée d'une grandeur imaginaire le rend quelquefois insolent envers les étrangers.

Le pays de Champa a peu de côtes & beaucoup de ports & de baies commodes. Les voyageurs n'ont jamais pénétré dans l'intérieur des terres. On n'y connoît d'autre ville que Feneri, où le Roi faisoit sa résidence avant que le pays fût sous la domination des Cochinchinois, qui, fuyant la tyrannie des Tartares, furent accueillis par des peuples dont ils sont devenus les maîtres.

Leurs armes sont le mousquet, la pique & le sabre, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Ils sont doux & affables, sur-tout envers les étrangers. Il y a parmi eux une grande subordination, depuis le Roi jusqu'au dernier sujet. La législation est sévere, & les plus légeres fautes ne restent jamais impunies. La classe du peuple ne peut avoir aucun argent; & celui qui seroit convaincu d'en avoir gardé, subiroit des peines afflictives. L'or est marchandise, & on ne se sert que de monnoie de cuivre. Tous les emplois se vendent, & c'est à proportion de leur prix qu'ils donnent de la considération. Celui qui a épuisé sa fortune pour acheter une charge, répare bientôt ses pertes par des exactions qui restent impunies, pour ne pas effrayer ceux qui veulent s'en pourvoir.

La liberté du culte est autorisée par la loi; mais le plus grand nombre est disciple de Mahomet ou de Confucius. Il s'y trouve aussi des

idolâtres, dont les uns adorent des reptiles & les plus vils animaux; d'autres ne reconnoissent que le soleil & la lune pour auteurs de la nature. Les Mahométans de ce pays se sont relâchés de la sévérité des maximes prescrites par l'alcoran. Ils mangent sans scrupule de la chair de porc; & outrant les droits de l'hospitalité, ils prostituent sans pudeur leurs femmes aux étrangers. Ils ne se réservent que la femme légitime, qu'ils ne peuvent répudier, à moins qu'elle ne soit convaincue d'adultere.

Les Chinois y abordent tous les ans avec du thé, de la porcelaine, de la soie, & différentes denrées qu'ils échangent contre des bois odoriférans & de l'or, qui est beaucoup plus fin que celui de la Chine.

De la Cochinchine.

Il n'y a point de pays qui ait plus de relations commerçantes avec le royaume de Siam, que celui de la Cochinchine, qui signifie Chine occidentale, nom que les Portugais lui ont donné pour le

distinguer du royaume de Cochin. L'accès en est facile; les ports sont nombreux & commodes, & on trouve dans les baies jusqu'à quatre-vingt brasses d'eau. Le pays est fort peuplé, & l'on y trouve beaucoup de villes & de bourgs, ce qu'on peut attribuer à sa fécondité, dont il est redevable aux inondations constantes & réglées, qui, en se retirant, laissent un limon qui engraisse les terres; & l'ardeur du soleil donne aux productions une prompte maturité & un goût délicieux. Il y croît un arbre qu'on appelle l'incorruptible, parce qu'il ne se pourrit jamais dans la terre ni dans l'eau. On en fait des ancres de vaisseaux. Les montagnes où croît cet arbre produisent le bois d'aigle, l'alvé, le calambor, & toutes sortes de bois odoriférans: on n'y respire que l'odeur des fleurs & des parfums.

Ce pays renferme des carrieres de marbre de toutes les espèces, & beaucoup de mines d'or. C'est

Ses productions.

des Chinois que les habitans ont appris l'art de fondre les métaux ; mais ils ne leur ont point révélé le ſecret de jeter le fer en moule, pour en faire des canons & des mortiers.

C'eſt ſur les montagnes qu'habitent les rhinocéros, qui ſont beaucoup plus grands & plus vigoureux que dans les autres contrées de l'Inde. Le pied du mâle a une demi-verge de diamètre, & ſes dents ont juſqu'à cinq verges de longueur.

Le commerce intérieur eſt conſidérable. Les foires, qui attirent une grande affluence de marchands, ſont fournies de denrées de toute eſpèce. La ſoie du pays n'eſt pas de la premiere qualité ; mais elle eſt ſi abondante, qu'on l'emploie à faire des filets, des cordages & des voiles. Les tortues de terre leur fourniſſent de l'huile. Le poivre, le ſucre, le miel & la cire forment une branche conſidérable de commerce. Ce ſont les Chinois & les Japonois qui s'en ſont approprié tous

tous les avantages. Ces étrangers ne sont point soumis aux loix du pays ; ils ont leurs magistrats, & ce sont eux qui prononcent sur tous les démêlés qui naissent entre les commerçans de leur nation.

Leur caractere.

Le portrait que les voyageurs nous ont tracé des Cochinchinois, est l'ouvrage ou de la haine ou de la flattèrie. Les Hollandois, qui en ont été maltraités, les accusent d'infidélité dans leurs engagemens, d'orgueil dans la société, de fausseté dans leur parole. D'autres, qui en ont été bien accueillis, font l'éloge de leur affabilité envers les étrangers, de leur candeur dans le commerce, & sur-tout de leur amour pour les droits de l'hospitalité. Quoique ces jugemens si opposés se combattent, tous les voyageurs modernes conviennent que leurs mœurs sont aussi simples que leurs habits. Leur caractere doux & tranquille les garantit de ces emportemens, qui dans un moment font perdre le mérite de plusieurs an-

nées consacrées aux vertus. Leurs mets sont simples & assaisonnés avec propreté. Le riz, les légumes & le poisson sont leur seule nourriture. Leur boisson ordinaire est une espèce de thé différent de celui de Chine. Ils mêlent aussi dans leur eau un suc qu'ils extraient du bois de calambac, qui donne un goût & une odeur agréables. Ils ont peu de vignes; mais ils préferent au vin les liqueurs fortes, dont cependant ils usent avec modération, & ils ne se livrent aux excès que dans les noces & les solemnités.

Leurs usages. Quoiqu'ils soient toujours dans la dépendance de leurs voisins, ils laissent croître leurs cheveux comme un signe de leur liberté. Les grands sont magnifiques & fastueux. Ils relevent leur parure avec des perles, qu'ils préferent aux diamans. Les femmes ne se montrent que voilées; mais lorsqu'on les salue, elles se découvrent le visage. Les docteurs, vêtus de damas noir, portent sur la tête une mitre. Ils ne

coupent jamais leurs ongles ni leur barbe, pour montrer qu'ils sont moins jaloux de plaire que d'instruire : ils savent que c'est par des usages bizarres qu'on réussit à se rendre respectable.

Les maisons n'ont d'autre ornement que des peintures & des sculptures dorées. Leurs mariages, leurs funérailles & leurs fêtes sont les mêmes que ceux des Chinois, dont ils sont descendus ; mais ils ont éteint dans leur nouvelle patrie le flambeau des arts & des sciences, qui éclairoit les lieux de leur berceau. Ce n'est pas qu'ils n'aient quelques colléges ; mais ce sont des écoles d'erreur, où, sous prétexte d'enseigner l'astronomie, l'on y débite tous les mensonges de l'astrologie, pour déchirer le voile qui couvre l'avenir. Les éclipses qu'ils prédisent, sans pouvoir calculer le temps précis, la grandeur & la durée, sont des signes qui entretiennent leur superstition ; & les regardant comme des présages de

grands désastres, ils emploient mille moyens extravagans pour les détourner.

Le Roi & tous les grands officiers de l'Etat, ainsi que les lettrés, suivent la doctrine de Confucius, qui leur a été transmise par leurs ancêtres. Ils n'ont ni temples ni Prêtres, & chacun rend un culte particulier au grand *Tien*. Le peuple plongé dans les ténebres de l'idolâtrie, s'abandonne aux superstitions les plus grossieres. Ils ont leurs Bonzes, qui sont divisés en plusieurs classes. Les uns vivent du produit des terres & des étangs qui leur sont assignés; les autres asservis à un supérieur, vivent en commun des aumônes du peuple; & ce fonds est plus sûr que la production bornée d'un champ. Si l'on en juge par la saleté de leurs temples, dont la plupart tombent en ruine, il ne paroît pas que leurs Prêtres & leurs dévots soient étroitement attachés à leur Religion. Messieurs des Missions étrangeres

y ont fait de grandes conquêtes à la foi, & il ne faudroit qu'un plus grand nombre d'ouvriers pour recueillir une moisson plus abondante.

Ceux qui admettent le dogme de la métempsycose se font un scrupule de tuer les animaux les plus nuisibles, & les insectes les plus vils; & par une contradiction qui est ordinaire à l'erreur, ils sacrifient des pourceaux aux mânes de leurs ancêtres & de leurs dieux. Ils pensent que les ames qui ne passent point dans d'autres corps, sont changées en démons, en sylphes, en incubes & succubes. Ainsi la frayeur qu'inspirent ces êtres mal-faisans accrédite mille fables inventées par l'imagination.

Le glaive de la loi frappe indistinctement les coupables. Le Roi, juge incorruptible & févere, prononce l'arrêt de leur condamnation. Ceux qui le représentent dans le fond des provinces, sont plus indulgens, parce qu'ils sont plus aisés à corrompre. La femme con-

vaincue d'adultere eſt foulée aux pieds par un éléphant. Le premier vol eſt puni par la perte d'un doigt; le ſecond par la perte d'une oreille; & le troiſiéme par la mort. Cette progreſſion dans les châtimens eſt une leçon pour la plupart des nations, chez qui l'on inflige la même peine à celui qu'une foibleſſe paſſagere a précipité dans une faute, & à celui qui a vieilli dans l'habitude du crime. Le faux témoignage eſt puni ſelon la gravité de l'accuſation. Quand le Monarque prononce ſes arrêts, il eſt monté ſur un ſuperbe éléphant; & ceux qui ont des requêtes à préſenter, ne peuvent en approcher qu'à la diſtance de quatre-vingt pas.

Ce Prince eſt fort riche, parce que pluſieurs de ſes voiſins achetent fort cher ſa protection. Les éléphans, la cire, l'ivoire que ſon pays lui fournit, & les tributs que ſes protégés lui payent en bois odoriférans, en poudre d'or, lui ouvrent une nouvelle ſource de ri-

cheſſes. Outre ce qu'il exige des Princes ſes tributaires, il a établi une capitation générale, & chaque homme, depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à ſoixante, lui doit environ quinze livres de notre monnoie. Cette impoſition eſt moins aviliſſante qu'un travail de huit mois, auquel chaque ſujet ou eſclave eſt aſſujetti. Les préſens que les grands ſont obligés de lui faire dans certains jours de l'année, épuiſeroient leur fortune, ſi les exactions dont ils accablent leurs ſubalternes ne rempliſſoient le vuide cauſé par des largeſſes involontaires. A la mort de chaque poſſeſſeur, il envahit ſes terres, & ne laiſſe aux enfans que l'argent & les meubles. Les droits qu'il impoſe ſur les marchandiſes étrangeres groſſiſſent encore ſes revenus.

La conſtitution du royaume de la Cochinchine eſt tout-à-fait militaire. Leurs armes ſont le mouſquet, l'arc & le poignard. L'exercice ſe fait en ſilence. Le chef, au

mouvement de sa baguette, dirige toutes les évolutions ; & s'il manque à son devoir, il est réduit au grade de soldat.

La cour du Monarque étale tout le faste asiatique. Les premieres dignités de l'Etat sont confiées à des eunuques, parce qu'on suppose que ne laissant point d'enfans, ils auront moins d'avidité. Cette politique n'a pas réussi en Europe, où l'on a fait l'expérience que les ministres célibataires ont accumulé les plus grands trésors. L'héritier présomptif du trône a toujours le commandement de l'armée navale, & sa garde particuliere est de cinq mille hommes. Son puîné est généralissime des troupes de terre. Il a toujours deux mille soldats attachés à sa personne. Il y a toujours un corps subsistant de troupes pour empêcher les révoltes.

Les crimes contre la Majesté royale sont cruellement punis. On attache le coupable à un poteau, & chaque soldat lui coupe un morceau de

chair, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un squelette. La sévérité des châtimens chez une nation, manifeste son penchant pour le crime. La loi se propose d'effrayer par l'appareil des vengeances, & souvent elle ne fait qu'aigrir la férocité.

Les soldats sont vêtus de satin, & les officiers de velours en or ou en argent.

Il y a des écoles de guerre où les enfans sont élevés aux dépens du trésor-public. On nourrit l'émulation par des récompenses qui flattent ceux qui commencent à naître. On leur donne des robes de soie & d'autres ajustemens qui intéressent leur vanité. Ceux qui ne profitent point des leçons qu'ils reçoivent, sont vêtus de toile.

La Religion Chrétienne y a fait de grands progrès, & y a essuyé de grandes tempêtes. L'ignorance des Prêtres idolâtres, l'absurdité de leur sdogmes, ont favorisé le triomphe des Missionnaires, dont le sang a fertilisé cette terre propre à re-

cevoir la ſemence de l'Evangile, ſi les puiſſances de l'Europe, mieux éclairées ſur leurs intérêts, étoient plus attentives à y envoyer des ouvriers. La politique peut-elle choiſir des agens plus ſûrs, plus clairvoyans & plus déſintéreſſés ?





CHAPITRE XIII.

Du Tunquin.

Les relations que le royaume de Siam entretient avec le Tunquin, m'obligent d'en faire un article particulier. On n'eſt pas d'accord ſur ſon étendue ; mais tous les voyageurs conviennent qu'il eſt plus peuplé que la France, & quelques-uns prétendent qu'il eſt auſſi étendu. Quoique ſitué ſous le tropique, on y jouit d'un printemps perpétuel ; & l'air qui devroit être brûlant, eſt rafraîchi par les vents du ſud & du nord qui régnent alternativement chacun pendant ſix mois de l'année. Les pluies y tombent depuis le commencement d'Avril juſqu'au mois d'Août. C'eſt alors que les arbres ornés de verdure courbent leurs rameaux ſous le poids des fruits ; les campagnes étalent le luxe de leurs productions, & promettent une riche moiſſon de

riz. On n'y recueille ni bled ni raisin; mais la nature a suppléé à cette disette par d'autres profusions. Il est vrai que le pays est quelquefois frappé de stérilité. Les inondations y détruisent les semences, ou la sécheresse change en poussiere aride ces campagnes fécondes.

Une chaîne de montagnes inaccessibles semble défendre ce royaume contre toute invasion étrangere. Elles sont couvertes de forêts, dont les arbres sont chargés de fruits; & c'est la demeure des tigres, des cerfs & des éléphans. L'intérieur du pays est dominé par des côteaux délicieux. Un grand nombre de rivieres fertilisent les plaines. Les canaux ouvrent des correspondances faciles & très-peu dispendieuses. Quoique le pays produise tout ce qui peut être un objet de commerce, les habitans tournent toute leur attention vers la pêche.

Kankao est la ville la plus considérable, & quelques voyageurs la comparent aux villes les plus

peuplées de l'Asie. Elle n'a rien de magnifique que le palais du Monarque & l'arsenal. C'est un assemblage confus de cabanes de bois. Les comptoirs étrangers sont les seuls édifices construits en briques. On y voit les débris d'un ancien palais, qui fut ruiné dans les guerres civiles : ce qui en reste aujourd'hui atteste son ancienne magnificence. L'arsenal est un édifice qu'on admireroit même en Europe. Il est pourvu de munitions, d'artillerie & de toutes sortes de machines de guerre.

Un phénomène qui doit frapper le physicien, c'est que la marée ne monte & ne descend sur les côtes qu'une fois en vingt-quatre heures, & qu'elle n'est sensible que pendant deux quartiers de la lune.

Les productions sont les mêmes que dans les autres contrées de l'Inde ; mais les fruits ont une beauté, un parfum & un goût supérieurs à tout ce que produit l'Asie. Les oranges sont grosses & dé- Ses productions.

licieuses ; mais l'usage du citron est dangereux, & il supplée à l'eau forte pour la teinture du coton.

Les fruits qu'ils cultivent avec le plus de soin, sont les patates, les yames, les plantains, les mangos, les limons, les noix de coco, & les pommes de pin. Les éléphans sont les plus gros & les plus agiles de l'Asie. Quoique la sobriété soit une vertu nationale, & que leur nourriture ordinaire ne consiste qu'en riz, en légumes, en racines & en poissons salés, il est des solemnités où l'on sert sur leurs tables toutes sortes d'oiseaux domestiques & sauvages ; & c'est sur-tout dans les noces & dans les funérailles qu'ils étalent tout le luxe de la bonne chere. On sert de la chair de cheval, de buffle, de chèvre, de chien, de lapin, des rats, des grenouilles, des coquillages, & toutes sortes de poissons. Le dessert offre les fruits les plus excellens, dont l'odeur, le goût & le coloris se réunissent pour flatter tous les sens.

La propreté est le premier assaisonnement de tous leurs mets. Ils sont parfumés, ainsi que leur table & leur vaisselle. Dans les festins d'apparat, les convives gardent un profond silence; & ce seroit une impolitesse que de faire une question avant que le repas fût fini. Cette décence en mangeant pourroit être attribuée à leur voracité.

Leur boisson ordinaire est une espèce de thé, que dans les jours de fêtes ou de débauche ils mêlent avec de l'arak. Ils extraient leurs liqueurs fortes du riz & des autres végétaux. Les Tunquinois ont le visage plat & ovale. Leurs dents naturellement blanches sont teintes en noir, pour éviter le reproche d'avoir quelque ressemblance avec le chien ou l'éléphant. Quoique bazanés, ils sont moins bruns que les autres Indiens. Leurs cheveux sont noirs, longs & fort épais. Ils sont agiles & adroits. Ils semblent destinés par la nature à tous les arts; mais la paresse, vice du climat,

Figure des Tunquinois.

éteint leur induſtrie, & les précipite dans l'indigence. La paſſion effrénée du jeu renverſe les plus brillantes fortunes. Après avoir perdu leur argent, leurs bijoux & leurs poſſeſſions, ils jouent juſqu'à leurs femmes & leurs enfans, & même leurs chevaux, à qui ils ſont extrêmement attachés.

Une robe qui deſcend juſqu'aux talons fait toute leur parure. Les grands ſont vêtus de ſoie ou de drap d'Angleterre. Le peuple & le ſoldat portent des robes de coton, qui ne leur vont qu'aux genoux. Les pêcheurs & les artiſans expoſés à l'intempérie de l'air, ſe couvrent la tête de chapeaux faits de paille & de feuilles. La loi ne permet qu'au Monarque l'uſage des ſouliers. Le peuple marche nuds pieds, & cette privation n'a rien d'incommode dans un pays où le terrain eſt ſabloneux. Cette coutume eſt établie dans l'Abiſſinie & dans tous les pays chauds : il n'y a que les étrangers qui la trouvent pénible. Ils ſe

ſervent de ſandales comme les Mandarins ; & les lettrés s'arrogent le même privilége. Ils laiſſent croître leurs ongles, comme une marque de leur dignité. Les hommes & les femmes étoient obligés de porter leurs cheveux relevés, quand ce royaume étoit ſous la domination des Chinois, comme une marque de leur dépendance ; mais aujourd'hui ils les laiſſent flotter ſur leurs épaules.

C'eſt des Chinois qu'ils ont emprunté leurs arts, leurs ſciences & leur politeſſe. Leur Langue compoſée de monoſyllabes, a beaucoup d'affinité, dont la ſignification n'eſt déterminée que par l'inflexion de la voix. Les Tunquinois ont beaucoup de lettres gutturales & dentales que les étrangers ont de la peine à prononcer. Leurs caracteres rangés par colonnes ſe tracent avec les mêmes inſtrumens. Ils écrivent ſur la ſoie & l'écorce d'arbres. Le goût des arts & des ſciences eſt abſolument éteint. Il eſt vrai

qu'ils ont des poëtes & des musiciens, & qu'ils réussissent assez bien dans tout ce qui est du domaine de l'imagination. Ils ont même fait quelques progrès dans la morale, dont ils ont puisé les maximes dans les livres de Confucius. Ils ont des maîtres pour tous les arts d'agrément; mais il n'y a point de collége où l'on enseigne les sciences, & ils n'ont qu'une légere superficie des mathématiques.

L'art de guérir est fort imparfait au Tunquin. Ils n'ont d'autre guide que l'expérience; & le médecin est tout à la fois chirurgien & apothicaire. Leurs livres qui traitent de la préparation des remedes, n'établissent que des principes vagues & incertains. Les topiques, les ventouses & les caustiques ne sont employés que dans les maladies rebelles. Les gommes, les racines & les plantes sont les médicamens ordinaires. C'est par des boissons & le régime qu'ils guérissent la fiévre, le pourpre, la jau-

niſſe & la petite vérole. Ils ont des maladies qui leur ſont particulieres, qu'on attribue aux vapeurs & aux brouillards. L'aſtrologie s'oppoſe aux progrès de la médecine ; & il eſt des jours réputés malheureux, où le malade languit dans les ſouffrances, plutôt que d'uſer de remedes. Leur adreſſe dans les méchaniques ſe fait remarquer dans les ouvrages de laque, de vernis, de porcelaine, & dans la fonte des métaux.

Commerce.

Les rivieres & les canaux dont ce pays eſt coupé, favoriſent le commerce intérieur. Chaque ville a ſes foires & ſes marchés, qui attirent la foule des étrangers. Mais il y a peu de commerce maritime, parce que leurs vaiſſeaux ne ſont que des barques, qui ne peuvent réſiſter à ces mers orageuſes. Les marchandiſes que l'étranger y apporte ſont le ſalpêtre, le ſoufre, les draps, toutes ſortes d'étoffes de laine, des épiceries, du plomb & des canons. Ils n'ont d'autre mon-

noie que celle de l'étranger; & il n'y a point de nation qui ait plus d'intelligence dans le change de l'argent, qu'ils ont l'adreſſe de faire baiſſer ou hauſſer à leur gré.

Leur commerce ſeroit floriſſant, s'ils y mettoient autant d'activité que d'induſtrie; mais aſſoupis dans la pareſſe, ils partagent leur temps entre le ſommeil & les plaiſirs de la table. Les momens qu'ils ne mettent point à manger, ſont employés à fumer, à danſer & à chanter. Le gouvernement, par une lâche politique, reſtreint l'induſtrie, & ferme les ſources de l'abondance aux vaſſaux de l'Empire, pour les tenir dans l'abaiſſement & la foibleſſe. La rapacité des exacteurs éteint toute émulation; & le peuple n'aime point à ſe captiver par un travail dont on lui enleve le fruit. Le Tunquinois naturellement ſoupçonneux & défiant, ne ſe livre qu'avec une circonſpection timide aux ouvertures que lui fait l'étranger; & à force de trop prévoir le mal, il ne ſe procure aucun bien.

C'eſt des Chinois qu'ils ont emprunté leur légiſlatión, dont l'exercice eſt confié à des ames vénales, qui ſacrifient l'innocence indigente au coupable fortuné. Chaque gouverneur a l'adminiſtration de la juſtice dans ſa province. La poligamie eſt autoriſée dans tout le Tunquin; & nulle femme ne s'arroge la qualité d'épouſe. Les liens de cette union, ou plutôt de ce concubinage, ſont faciles à rompre. L'homme donne un billet de répudiation qui remet la femme dans la jouiſſance de tous ſes droits. La femme eſt exclue du privilége de ſe ſéparer, quoiqu'elle en ait de juſtes motifs; & ſi elle eſt convaincue d'adultere, elle eſt condamnée à être écraſée ſous les pieds des éléphans. Son corrupteur expire par un autre ſupplice. Légiſlation.

L'aîné des fils, après la mort du pere, eſt revêtu de l'autorité paternelle, & jouit de tout l'héritage, à condition de nourrir & d'entretenir ſes freres juſqu'à ce qu'ils ſoient

mariés. Les filles sont oubliées dans le partage. Les autres loix sont à peu près les mêmes que dans les autres contrées de la presqu'isle de l'Inde.

C'est dans les noces qu'on peut remarquer leur goût pour les fêtes. Des acteurs de l'un & l'autre sexe forment des danses au son d'une grosse timbale, & à la danse succedent des concerts exécutés par des hommes payés. Il y a peu de fêtes sans combat de coqs, & il se fait des paris considérables. Les filles se marient à l'âge de seize ou dix-sept ans. Le consentement de leurs parens est néceſſaire pour rendre l'union légitime. Elles voient leur mari le jour de leurs noces pour la premiere fois. Les Prêtres sont exclus de la cérémonie & de la fête.

Cérémonies funebres.

Les cérémonies funebres sont l'ouvrage de la superstition. Il faut que les devins indiquent le lieu de la sépulture, & on garde les morts pendant plusieurs mois, jusqu'à ce

que quelque préſage faſſe connoître le lieu le plus favorable. Pendant ce délai la famille ſert au mort les mêmes alimens dont il uſoit lorſqu'il étoit animé. On le garde dans une ſalle éclairée par des flambeaux. On brûle des parfums & du papier doré, où l'on a peint différentes figures d'animaux, & les parens viennent chaque jour s'y proſterner avec tout le faſte de la douleur.

Ceux qui accompagnent la pompe funebre ſont vêtus d'étoffe groſſiere, & marchent pieds nuds. Ils s'appuient ſur un bâton, & leur marche lente & chancelante eſt la marque de leur affliction. Le plus proche parent ſe jette à terre de diſtance en diſtance, & ceux qui portent le cadavre le foulent ſous leurs pieds. Le mort eſt revêtu de ſes plus riches habits ; & pour prévenir l'indigence dans l'autre monde, on lui met dans la bouche de l'or & de la ſemence de perles. Il eſt de certains jours de l'année où

l'on va offrir sur les tombeaux des alimens & des parfums, dans la crainte que les morts n'en soient privés.

Fêtes. Quoique les fêtes soient fort multipliées, il ne paroît point qu'elles aient été introduites par la Religion. La plus pompeuse est celle des tombeaux, qui se célebre à l'anniversaire des morts, auxquels on offre des mets abondans & recherchés. Le Roi & les grands célebrent avec beaucoup d'éclat le jour de leur naissance & de leur mariage par des danses, des concerts & des représentations théâtrales. Il est une fête où le Monarque suivi de toute sa cour, bénit les productions de la terre. Il conduit la charrue, & trace quelques sillons, pour ennoblir l'agriculture. Il en est une autre où l'on fait des exorcismes pour délivrer le pays des esprits mal-faisans.

C'est au jour de l'an qu'ils étalent toute leur magnificence. On éleve des théâtres, où des hommes & des femmes

femmes repréſentent des drames, danſent & chantent au ſon des inſtrumens. Tout le monde paroît ſaiſi d'une ivreſſe de joie, qui les rend incapables d'affaires. Tout travail ceſſe; les tribunaux ſont fermés; le ſceau de l'Etat eſt remis dans une boëte. Les criminels n'ont point à craindre de ſubir la peine de leurs forfaits, tant que dure la fête. La licence qui régne pendant cette ſolemnité, expoſe les femmes aux outrages, & elles ne paroiſſent que bien eſcortées.

Le Monarque n'a que l'ombre du pouvoir ſuprême: le généraliſſime en a toute la réalité, & c'eſt à lui que les Européens déferent le titre de Roi. Sa garde eſt nombreuſe; il ne marche jamais qu'à la tête d'une armée & de trois cens éléphans; tandis que le véritable Roi enſeveli dans ſon palais avec ſa femme & ſes enfans, n'a pour le ſervir que quelques domeſtiques infideles qui veillent ſur ſes mouvemens. Il eſt étonnant que le général le laiſſe

jouir d'un fantôme d'autorité qui peut un jour lui devenir funeste. Mais les Tunquinois ont tant de vénération pour le sang de leur maître, qu'il seroit dangereux d'entreprendre d'en tarir la source.

Le généralissime a ordinairement sous ses ordres cent cinquante mille hommes de pied, & depuis dix jusqu'à vingt mille chevaux. Ces nombreux combattans se rangent avec ardeur sous le drapeau; mais à la vue de l'ennemi, leur courage s'éteint; & soldats pusillanimes, ils sont aussi actifs pour se bien fortifier, que lents à sortir de leurs retranchemens. Le général n'a pas beaucoup de confiance dans cette milice, du moins si l'on en juge par une lettre écrite au commandant des troupes Hollandoises dans les Indes. » J'ai, dit-il, sous mes or» dres trois cens mille hommes de » pied, dix mille chevaux, deux » mille éléphans, trente mille ar» quebuses & mille pièces de ca» non; je vous prie d'envoyer à

» mon secours deux cens hommes » & trois vaisseaux ». Après un étalage si pompeux de ses forces, on ne devoit pas s'attendre à la conclusion.

La plupart des emplois militaires sont confiés à des eunuques amollis par le séjour & le luxe de la cour. Ce n'est point le talent qui ouvre le chemin aux honneurs; & quoique les charges ne soient point vénales, toutes sont à l'enchere, parce que dans un royaume étendu où l'œil du maître ne peut pénétrer dans les contrées éloignées, les dignités seront toujours le partage de l'intrigue, & jamais du mérite qui cherche l'ombre.

Toutes les forces maritimes réunies ne pourroient pas tenir contre un de nos vaisseaux de guerre. Ce sont des galeres plates & longues de soixante-dix pieds sur dix de large, qui ne peuvent servir que le long des côtes. Les soldats, qui sont les seuls rameurs, dirigent leurs

mouvemens ſur le ſon d'une eſpèce de tambour.

Cette milice diſperſée dans le royaume veille à la ſûreté des routes, & abuſe ſouvent de la confiance du gouverneur auquel elle eſt ſubordonnée, pour vexer le voyageur. Ces ſoldats, en temps de paix, ſont armés d'un bâton, qui dans leurs mains eſt une arme meurtriere ; & ils caſſent une jambe ou une cuiſſe à celui qui leur oppoſe de la réſiſtance, ou qui tente de s'évader.

Toutes les querelles ſont terminées ſur le champ par le magiſtrat. L'agreſſeur eſt condamné à régaler l'offenſé d'arak & de volaille, afin que la bonne chere réuniſſe leurs eſprits diviſés. Le créancier eſt l'arbitre abſolu de ſon débiteur inſolvable, qui ſe voit expoſé aux plus indignes traitemens. Les criminels ſont punis à proportion de leur faute. Le larcin n'eſt point puni par la mort : on coupe un membre

ou quelqu'autre partie du corps. Le meurtrier eſt condamné à perdre la tête. On le conduit dans le lieu où le crime a été commis, ou devant ſa maiſon, pour y être exécuté. S'il y a pluſieurs criminels, on multiplie les bourreaux, qui, à un certain ſignal, frappent en même temps leurs victimes. Les Tunquinois ſont les moins cruels de l'Inde dans la punition des coupables. La loi permet de racheter ſa vie, & il n'y a que les indigens qui la perdent.

Quoique les eunuques ſoient chargés du mépris public, ce ſont eux qui ſont les dépoſitaires de toute l'autorité; & comme leur privation leur applanit la route qui conduit aux dignités, on voit des ambitieux qui ſe mutilent dans un âge même avancé, ſans craindre les douleurs & les ſuites de cette opération. Leurs chirurgiens operent avec beaucoup de dextérité; & ils ont une méthode qui prévient nombre d'accidens. Ils procurent au malade un ſommeil

létargique qui diminue l'horreur de l'amputation ; & l'expérience apprend que cet assoupissement écarte la fiévre & l'inflammation, qui en sont les suites, sur-tout dans les opérations de la taille.

A l'âge de dix-huit ans, chacun est soumis à une capitation proportionnée à sa fortune. Les magistrats, les militaires & les lettrés sont exempts de cette imposition ; & c'est le pauvre qui, comme dans tous les pays du monde, en porte le fardeau. C'est après la moisson qu'on exige cet impôt ; & les habitans des provinces les plus éloignées sont obligés d'apporter dans les magasins de la capitale une certaine quantité de fourage pour les éléphans & les chevaux du Roi. Chaque particulier est encore obligé de travailler six mois de l'année aux ouvrages publics, sans autre salaire que leur nourriture. Telle est la dégradation de la nature humaine dans ces climats, dont les habitans, moins privilégiés que les

animaux, ne ſemblent jetés ſur la terre que pour l'arroſer de leur ſueur.

La doctrine de Confucius eſt ſuivie par les grands & les lettrés; mais ſes maximes ſont trop ſimples pour être adoptées par le peuple, qui ne reconnoît l'ouvrage de la Divinité que dans le merveilleux. La religion dominante eſt celle de Fo, qui a produit pluſieurs ſectes, dont la plus étendue a pour fondateur un Chinois nommé Lauro, qu'on révere comme le plus grand magicien de l'Orient. Ses ſectateurs prétendent que ſa mere le porta dans ſon ſein pendant ſoixante-dix ans ſans avoir perdu ſa virginité. Il ſe vantoit d'avoir un commerce intime avec les génies, qui lui découvroient les ſecrets de l'avenir. Religion.

Les Prêtres nourris dans l'ignorance & la ſuperſtition, captivent le peuple par l'attrait des fables & des prodiges. Ils languiſſent dans la miſere, parce que n'ayant point les grands pour diſciples, ils ne Prêtres.

tirent leur ſubſiſtance que des largeſſes de l'artiſan.

Il y a un certain nombre de Prêtres qui ſe vantent de guérir les maladies les plus opiniâtres par des ſecrets magiques. Quand ils ſont appelés auprès du malade, ils arrivent de la maniere la plus bizarre pour rendre la cérémonie plus impoſante. C'eſt au bruit des timbales, des baſſins & des trompettes qu'ils font leurs exorciſmes. Ils s'agitent & bondiſſent dans l'appartement du malade, juſqu'à ce que ſon ſort ſoit décidé, ſoit pour la mort, ſoit pour le retour à la vie; & lorſque l'événement manifeſte l'impuiſſance de leur art, ils ne manquent point d'alléguer des raiſons pour juſtifier l'impoſture.

Chriſtianiſme. Le Tunquin eſt le pays de l'Inde où la ſemence de l'Evangile a le plus fructifié. Le mépris des grands pour les Prêtres idolâtres favoriſe les conquêtes des Miſſionnaires, qui comptent dans ce royaume plus de deux cens mille diſciples, dont

plus de quinze mille ſont gouvernés par un Miſſionnaire François, nouvellement élevé à la dignité d'Evêque d'Agathopolis, qui eſt ſecondé dans ſon Apoſtolat par trois Prêtres François & quatre Chinois.

Je ne puis me diſpenſer de réſumer ici les raiſons qui doivent engager à favoriſer cet établiſſement. Le but du Séminaire des Miſſions étrangeres eſt de former un Clergé dans toutes les contrées du monde. Nos annales ſacrées nous apprennent que les Apôtres & leurs ſucceſſeurs ordonnoient des Prêtres de toutes les nations converties. Les peuples ſont toujours plus diſpoſés à ajouter foi à leurs concitoyens, dont la droiture & les lumieres leur ſont connues, qu'à des étrangers dont la vertu eſt toujours ſuſpecte. Les Prêtres nationaux connoiſſant mieux leur Langue, parlent avec plus de grace, ſaiſiſſent mieux l'expreſſion propre, & ſe font mieux entendre dans l'explication des myſ- Avantages qu'on peut tirer des Miſſions.

teres de la Religion. Inſtruits des moeurs & des caracteres, ils connoiſſent mieux les moyens de rectifier les penchans, & de s'inſinuer dans les ſociétés. Toutes les ſuperſtitions ſuivies leur ſont connues, & il leur eſt facile d'en faire ſentir l'abſurdité & les abominations. C'eſt avec tous ces avantages qu'ils peuvent combattre l'erreur, & triompher de l'impiété. L'ordre hiérarchique que le Séminaire établit, peut ſeul former un chriſtianiſme parfait, qui n'aura plus beſoin de ſecours étranger pour ſe ſoutenir.

Outre ces raiſons générales, il en eſt de particulieres pour les Indes. Les fatigues & les dangers qu'il faut eſſuyer pour pénétrer dans ces régions éloignées; l'étude des Langues Indiennes ſi difficiles à apprendre & à prononcer; la différence du climat ſouvent meurtrier & toujours incommode pour les étrangers; les frais de voyage, rendent les Indes inacceſſibles à la plu-

part des Prêtres & des Religieux qui sont embrasés du zèle de faire des conquêtes à Jesus-Christ.

Les guerres continuelles qui ravagent toutes les contrées des Indes, ne permettent point aux Missionnaires de passer d'un royaume dans un autre, lorsque les besoins de l'Eglise l'exigent. Les Princes & les peuples ne peuvent entendre décrier leurs dogmes & leur culte. Les ministres de l'idolâtrie ne peuvent voir fouler aux pieds leurs dieux, sans s'élever avec fureur contre des hommes qu'ils regardent comme des impies & des profanateurs sacriléges. C'est dans ces jours orageux que le troupeau a le plus de besoin du secours du pasteur. Or dans les Indes les Prêtres étrangers ne peuvent rendre aucun service à celui qui gémit sous le glaive de la persécution. Dès qu'ils se montrent, la couleur & les traits de leur visage les décelent; & dès qu'ils sont connus, on les traîne dans des cachots.

Ces régions orientales sont si étendues & si peuplées, que tous les Prêtres & tous les Religieux de l'Europe suffiroient à peine pour instruire des peuples si nombreux. Ce sont ces raisons qui ont déterminé le souverain Pontife à nommer des Vicaires apostoliques pour former un Clergé national, dont l'intérêt de la Religion & de la politique demande la durée & la prospérité.

Fin du second Volume.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus en ce ſecond Volume.

Fin de la Table des Chapitres du second Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Histoire du Royaume de Siam.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce premier Juillet 1771.

Signé RIBALLIER, Censeur Royal.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur BRIGOT, Conseiller en nos Conseils, Evêque de Tabraca, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Description du Royaume & de la Religion de Siam*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A

ces causes, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril

1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le seiziéme jour du mois de Juillet l'an de grace mil sept cent soixante-dix, & de notre règne le cinquante-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 1221, fol. 214; conformément au réglement de 1723, qui fait défenses, art. 4, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, ni faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même réglement. A Paris ce 26 Juillet 1770.

Signé J. HERISSANT, Syndic.

De l'Imprimerie de la veuve REGNARD & DEMONVILLE, Libraires, rue basse de l'hôtel des Ursins.

